This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

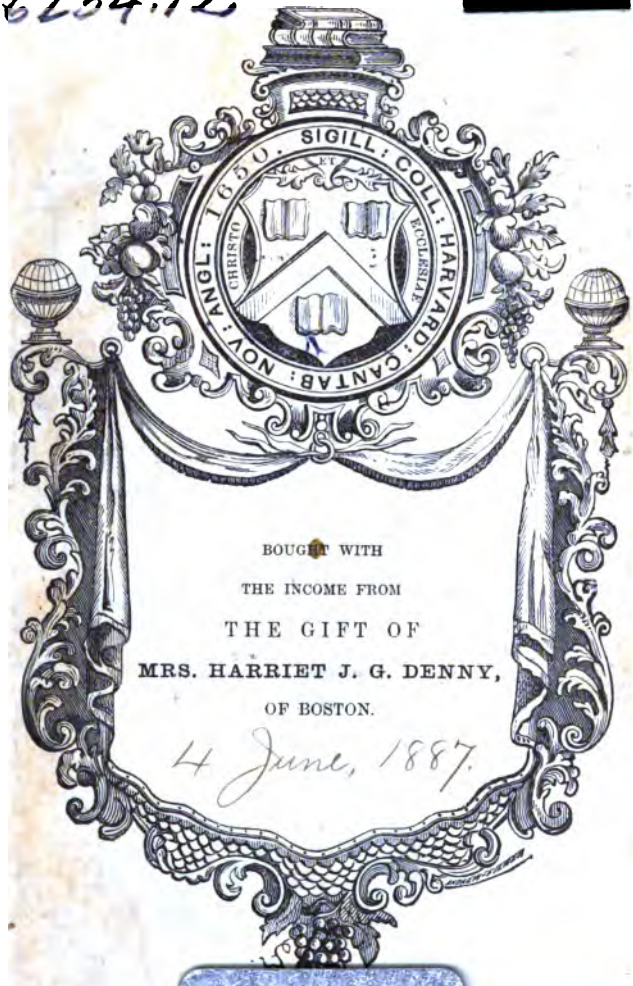
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

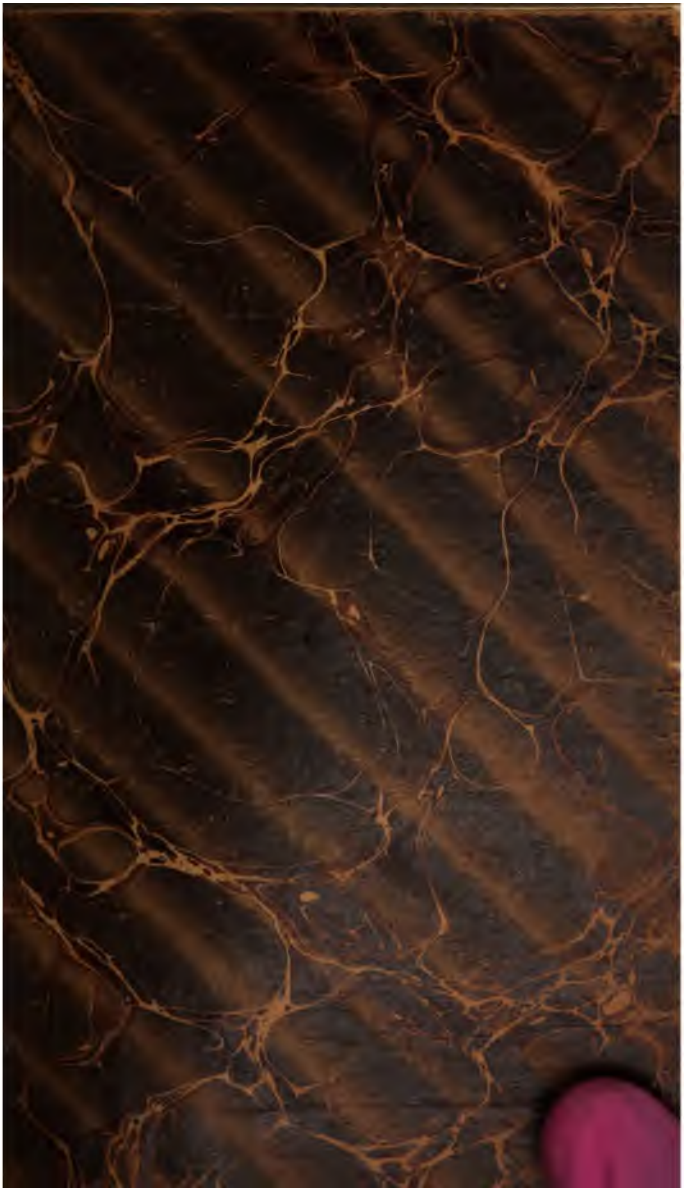
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

6234.12



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE GIFT OF
MRS. HARRIET J. G. DENNY,
OF BOSTON.
4 June, 1887.



COLLECTION

DE

CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES

VIII

CONTES FRANÇAIS

LE PUY. — IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS

Contes Français

RECUEILLIS

PAR E. HENRY CARNOY

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1885

26234.12

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
SEP 1

PRÉFACE

PRÉFACE

POUR *mener à bonne fin les études qui de toutes parts sont entreprises sur les origines et le développement de la littétature orale — autrement dite populaire — des peuples de l'antiquité et des temps modernes, il est de toute nécessité de recueillir et de publier cette même littérature légendaire et traditionnelle, et de donner des textes sûrs, authentiques, sur lesquels on puisse s'appuyer à un moment donné pour en tirer les déductions et les conclusions qu'on est en droit d'attendre*

des recherches sur le Folk-Lore. *Pour n'avoir pas compris suffisamment cette nécessité, qui aurait pourtant dû s'imposer à leur esprit, pour n'avoir pas attendu une complète recollection des contes et des légendes des principales parties du monde, des diverses races aryenne, sémitique, moghole, etc., combien de savants des plus estimables, depuis les frères Grimm jusqu'à notre époque, ont exposé des systèmes assurément tentants et fort ingénieux, mais que de nouvelles recherches venaient renverser presque aussitôt! C'est là l'histoire de toutes les hypothèses, de toutes les théories sur l'origine mythologique, mythique, aryenne, celtique, germanique, de transmission par l'Inde historique et de vingt autres systèmes, tous édifiés avec trop de hâte et sur un terrain trop mouvant, dans le domaine de l'Inconnu.*

Il y a donc nécessité absolue de rechercher de partout les contes, les légendes, les chansons populaires, les croyances et les usages, les mille et un vestiges d'un passé qui n'est plus qu'à l'état de vagues réminiscences, d'incertains souve-

nirs. Lorsque ce travail aura été fait non seulement dans nos pays d'Europe et d'Asie, mais encore chez les races si diverses et si curieuses de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie, on pourra facilement en tirer des conclusions probantes, certaines, appuyées qu'elles seront par cette connaissance approfondie, alors seulement réellement obtenue. C'est du reste ce qu'ont fort bien compris nos plus savants érudits, les Liebrecht, les Kœhler, les Rolland, qui pour l'instant se bornent à faire la monographie de chaque thème légendaire, en en notant le pays, la région géographique, les variantes et les particularités, sans essayer a priori *d'en remonter à l'origine, sans y chercher la figure de l'aurore, du soleil, de la lune, de l'ouragan ou de la foudre, comme on s'était trop plu à le faire jusqu'à présent.*

C'est dans le but de fournir notre part de documents au travail préparatoire dont nous parlions tout-à-l'heure, que nous publions aujourd'hui cette collection de contes français.

A propos de ce titre Contes français,

qu'on nous permette une simple observation. Il a été publié, dans ces dernières années, d'importantes collections de contes et de légendes de plusieurs de nos provinces françaises. Ces recueils formés de contes rassemblés dans une province déterminée, la Normandie, la Picardie, le Béarn, l'Anjou, etc., ont fait croire à beaucoup de personnes qu'il existait pour chacun de ces pays une littérature orale toute différente, que les contes bretons portaient un cachet particulier, renfermaient des thèmes tout autres de ceux retrouvés dans les récits du paysan normand, de l'ouvrier artésien, du pêcheur gallot ou du berger landais; on a fait en somme de la question une chose presque locale. Que des provinces soient plus riches que d'autres au point de vue légendaire, nous le comprenons, les conditions de milieu, les relations, l'ignorance, les croyances, étant des facteurs essentiels avec lesquels il faut nécessairement compter; mais qu'on pense différencier les contes de Haute-Bretagne de ceux de la Bretagne bretonnante, de la Normandie

ou du Berry et de la Provence, nous ne l'admettons pas, la comparaison des récits puisés dans les diverses collections nous les montrant identiques de fond quand ce n'est pas de forme. Du reste cette analogie remonte bien plus haut ; elle va jusqu'aux contes italiens, roumains, scandinaves, lithuaniens, etc., et sans doute même jusqu'aux récits moghols, polynésiens ou américains. Il n'y a donc pas de Folk-Lore provincial.

De même qu'on ne jugerait pas utile de publier les contes slaves par volumes consacrés chacun particulièrement à une province détachée de l'empire russe — Kiew ou Astrakan, Moscou ou Nowgorod, — de même nous jugeons pouvoir nous en tenir au titre générique de Contes français *donné à ce volume. Si nous nous sommes étendus si longuement sur ce sujet, c'est pour répondre à une critique qu'un de nos savants érudits les plus estimés nous faisait il y a quelque temps lorsque nous lui parlions de donner en un volume des contes recueillis d'un bout à l'autre de la France.*

*
* *

Les quarante ou cinquante contes qui suivent ont été recueillis depuis six ans, soit dans nos excursions, soit de personnes amies qui ont bien voulu nous les communiquer. Dans ce travail de recherches, il nous est arrivé bien souvent de recueillir des contes textuellement semblables à ceux des collections de MM. Sébillot, Bladé, Luzel, Ortoli ou Vinson; nous n'avons pas jugé utile de les reproduire.

Nous n'avons donné que les contes les plus remarquables, ou comme types ou comme variantes curieuses. Bien entendu que nous avons éliminé tout ce qui nous paraissait venir d'arrangements ou de la lecture de quelque conte écrit. Le plus ordinairement, on n'a que peu à craindre ce dernier écueil. Il est rare qu'un paysan auquel vous demandez un récit légendaire vous dise un des contes classiques des Mille et une Nuits, *de Perrault*

ou de Grimm, dont les recueils pourtant ont pénétré par les publications populaires jusqu'au fond des villages et des hameaux. Pour lui, ce ne sont pas des contes, mais des histoires qui se lisent et ne se répètent pas en récits comme les contes merveilleux de la Bête à sept têtes, de Jean de l'Ours ou du Rusé Voleur. Les seuls contes écrits qui soient entrés dans la littérature orale sont tout au plus quatre ou cinq : Barbe-Bleue, le Petit Poucet, le Petit Chaperon Rouge, Cendrillon parfois et aussi un Ali-Baba défiguré où l'on ne sait s'il faut voir le conte oriental ou un conte plus ancien analogue ; le reste est inconnu.

Ce fait à lui seul prouve bien des choses, quant aux questions d'origine et de transmission de la littérature orale. La littérature écrite n'a qu'une influence bien minime à notre époque de diffusion des livres et d'instruction assez générale ; il est certain qu'au moyen âge, dans un temps où l'imprimerie n'existait pas et où les connaissances les plus élémentaires n'étaient que l'apanage de quelques rares privilégiés — moines, prêtres,

clercs, poètes et troubadours, — les œuvres des lettrés ou les recueils indiens n'ont pu avoir l'influence capitale que quelques savants voudraient leur attribuer.

Mais revenons à nos contes. Comme nous le disions, ils ont été recueillis un peu partout; mais c'est surtout la Picardie, la Normandie, le Berry, la Lorraine et la Provence qui nous en ont fourni le plus. Un jeune Canadien nous a raconté plusieurs contes de son pays; nous en avons donné quelques-uns au professeur Stanislao Prato qui se propose de les étudier dans la Romania; *nous insérons ici les autres, parce que les Canadiens sont Français d'origine, de langue, on pourrait même dire de cœur.*

A la suite de ces contes, tous inédits, nous en donnons quelques autres publiés en 1879, dans le tome VIII de la Romania, *et que nous avions recueillis en Picardie, plusieurs savants spécialistes nous en demandant le tirage à part, qui n'existe plus, et nous priant de les publier dans un de nos recueils. C'est ce que nous faisons aujourd'hui. On les trouvera*

à la fin du volume avec les mêmes numéros que dans la Revue. Pour l'étude de ces derniers contes, nous renverrons le lecteur au substantiel compte-rendu qu'en a fait, peu après leur publication, le savant bibliothécaire de Weimar, M. Reinhold Kœhler, dans la Zeitschrift für der romanische Philologie. *Ceci dit, nous laissons la parole à nos conteurs et à nos conteuses.*

E. Henry CARNOY.

Paris, le 2 novembre 1884.

PREMIÈRE PARTIE

CONTES D'ANIMAUX — LES HOMMES FORTS
LES AVENTURES MERVEILLEUSES
LES FÉES — LE DIABLE — CONTES POUR RIRE
RANDONNÉES

CONTES FRANÇAIS

PREMIÈRE PARTIE

I

LE LOUP ET LE RENARD

(ILE-DE-FRANCE)

Un pauvre homme avait trois chèvres : pendant l'été et l'automne, il les conduisait par les champs et par la lisière des bois, et les trois animaux pouvaient tant bien que mal trouver leur nourriture. Mais quand vint l'hiver, le pay-

san dut vendre deux de ses chèvres. Il garda la plus petite et l'attacha dans son jardin. Chaque jour il lui portait quelque peu de pain afin de l'empêcher de mourir.

La chèvre eût bien voulu être libre et courir par la forêt voisine, elle voyait les sapins tout verts et se figurait que la bonne herbe tendre devait pousser là-haut; aussi se promit-elle de s'enfuir bientôt. Elle rongea son lien et par une belle après-midi franchit la haie qui la séparait de la campagne. Notre chèvre était bien heureuse de courir à son aise et de brouter les quelques plantes que les froids hâtifs avaient épargnées [1]. Par malheur, Compère Renard l'aperçut et alla prévenir le Loup :

« La chèvre du père Mathieu s'est enfuie; veux-tu la croquer?

— Comment donc? mais il y a deux jours que je n'ai mangé. Où est-elle? j'y cours.

— Nous partagerons la bête?

— Oui, oui, c'est convenu. »

Compère Renard et Compère Loup se jetèrent sur la chèvre et la tuèrent.

« Nous allons la manger tout de suite, dit le Loup.

1. Remarquer l'analogie du commencement de ce récit avec la délicieuse histoire d'Alphonse Daudet : *La Chèvre de M. Séguin.*

— Non, répondit le Renard; il faut l'aller faire cuire chez toi. Ce sera bien meilleur; nous en ferons une bonne soupe.

— Tu as raison, Compère Renard. »

Le Loup et le Renard prirent la chèvre et l'emportèrent à la maison du Loup. On alluma un grand feu dans la cheminée, Compère Loup tira de l'eau, en remplit la marmite et mit à cuire la chèvre du père Mathieu. Quand la soupe eut bien bouilli, il fallut écumer le pot au feu.

« Prends l'écumoire, Compère Renard, et écume la soupe.

— Prends-la toi, car je n'y vois pas trop. »

Le Loup prit l'écumoire et enleva l'écume dans la marmite. Alors, Compère Renard saisit Compère Loup par la queue et le jeta dans la soupe bouillante. Puis il s'en alla bien content pensant le Loup mort. Mais il n'en était rien; le Loup sortit de la marmite et au bout de huit jours il était guéri.

« Ah! se disait-il, si je peux rattraper ce vilain Renard, il me le payera cher! »

Effectivement, le Renard passa près de lui.

« Halte-là, ami Renard; tu m'as jeté dans la marmite et je vais te manger.

— Mais pourquoi? Je n'avais pas faim et j'ai voulu te donner la soupe pour toi seul.

— Ah! pardon alors, donne-moi la patte!

— Volontiers! Et pour te montrer mon ami-

tié, je te dirai qu'il y a là-bas une autre chèvre bien plus grasse que la première. Courons la prendre et nous reviendrons la faire cuire.

— Oui, mais tu ne me jetteras plus dans la soupe?

Non, je te le promets. »

La bête fut prise et mise à cuire, et cette fois encore, maître Loup fut jeté dans la marmite et il put en sortir.

Quinze jours plus tard, nouvelle rencontre du Renard.

« Cette fois, je vais te croquer, Compère Renard!

— Et pourquoi donc, ami Loup?

— Pour m'avoir jeté dans la marmite.

— C'est que je songeais à ma femme qui était malade et que j'avais oublié ta recommandation.

— Dis-tu vrai? Alors faisons la paix.

— Oui, et d'autant plus qu'il y a là-bas une belle chèvre qui se promène. »

La troisième chèvre fut prise et mise à cuire et encore le Loup alla dans la marmite. Lorsque le Renard fut rencontré par le Loup il eut bien peur. Il voulut s'enfuir mais son compère l'attrapa et se prépara à le manger.

« Je veux bien que tu me croques, Compère Loup, mais je voudrais auparavant aller à la messe?

— Et que faire à la messe?

— Prier le bon Dieu pour qu'il m'ouvre le Paradis.

— Alors je ne te refuse pas. »

Le Loup et le Renard coururent au village et entrèrent dans l'église.

« Ah! Compère Loup, il n'y a pas de sonneurs pour annoncer que je fais pénitence. Veux-tu sonner les cloches ?

— Tout de même, mais je ne sais pas tirer la corde.

— Ce n'est rien; je vais te mettre la corde après la queue et tu tireras d'avant et d'arrière comme ceci. »

Le Renard attacha la corde à la queue du Loup et se mit à mettre les cloches à branle, puis il lâcha le tout. Le pauvre Loup étant tiré par la corde, montait à quinze pieds et retombait tout moulu. Cela dura cinq minutes.

Ce temps écoulé, les cloches s'arrêtèrent et le Loup put ronger la corde et se mettre à la poursuite du Renard qui avait pris la clef des champs. Sous un buisson, le compère s'était caché.

« Ah! te revoilà, Compère Renard. Viens que je te mange!

— Ne pourrais-tu pas attendre jusqu'à ma maison, afin que je fasse mon testament et que j'embrasse une dernière fois ma femme et mes enfants ?

— Tout de même; mais faisons diligence! »

On arriva devant la maison du Renard.

« N'entre pas, Compère Loup, ma femme est à la mort et tu lui ferais si peur qu'elle en mourrait de suite.

— Je veux bien ! j'attendrai sur le seuil.»

Compère Renard ferma aux verrous la porte de maison et se crut sauvé. Mais le Loup monta sur le toit et jeta des briques par la cheminée.

« Merci bien, ami Loup, de m'envoyer des briques ; j'en ferai un mur à mon jardin ! »

Le Loup prit de l'eau à la rivière et vint la verser par la cheminée.

« Merci bien, ami Loup, de m'envoyer de l'eau ; j'ai couru beaucoup et je me mourais de soif ! »

Cette fois, le Loup voulût brûler la maison et il jeta beaucoup de feu au Renard. Et celui-ci criait toujours :

« Merci bien, ami Loup, de m'envoyer du feu ; hou ! hou ! hou ! j'avais froid et il n'y a pas de bois à la maison. Tu ferais mieux de descendre par la cheminée. »

Le compère descendit et fut enfourché par le malin Renard qui le fit cuire à la broche et le mangea.

(Conté en 1883 par M. Charles Garnier, à Paris.)

II

LES CHÈVRES ET LE LOUP

(LORRAINE)

Trois chèvres s'en allaient à la foire. Bien joyeuses, elles sautaient tout le long de la route, riant et chantant. Mais maître Loup les avait vues venir et s'était caché dans un gros buisson.

« Halte-là! cria-t-il.

— Que veux-tu, maître Loup?

— La Noire, je vais te croquer!

— Non, ne me croque pas, mais mange la Blanche.

— La Blanche, je vais te croquer!

— Non, pas moi, mais la Rouge.

— La Rouge, je vais te croquer!

— Non, non, ne nous croque pas; comme

nous allons à la foire, qu'on y vend de bons gâteaux, nous en achèterons et nous te laisserons ta bonne part.

— C'est cela! C'est cela! Dépêchez-vous, car j'ai bien faim. Mais si vous m'oubliez, je vous mangerai toutes les trois, la Noire, la Blanche et la Rouge.

— Oui, oui, oui! A tout à l'heure, maître Loup!

— A tout à l'heure! »

Les chèvres continuèrent leur route et arrivèrent à la ville. Elles coururent au champ de foire, achetèrent des bonbons et des gâteaux et ne revinrent que lorsqu'elles n'eurent plus de sous dans leur bourse.

Malheureusement, elles grignotèrent gâteaux et bonbons en revenant tant et si bien que lorsque maître Loup leur demanda sa part, les pauvres bêtes n'avaient plus rien à lui donner.

« Eh bien! mes gâteaux? demanda le Loup.

— N'en parle pas, nous t'avions laissé ce qui te revenait, mais nous les avons perdus en chemin.

— La Noire, je vais te croquer!

— Non, la Blanche.

— La Blanche, je vais te croquer!

— Non, la Rouge.

— La Rouge, je vais te croquer!

— Avant de nous manger, va donc nous chercher des noisettes dans le bois.

— J'y cours et je vous mangerai aussitôt après. »

Vite la Blanche, la Noire et la Rouge se hâtèrent de faire une maison qu'elles entourèrent de fagots d'épines. Puis elles allumèrent du feu et attendirent.

« Pan ! pan ! fit le Loup.

— Monte par la cheminée, nous avons perdu notre clef ! »

Maître Loup monta sur le toit et de là dans la cheminée où il fut grillé.

Les trois chèvres revinrent heureuses comme vous le pensez à la maison de leurs parents.

(*Conté en 1883 à Vacqueville* [*Meurthe-et-Moselle*] *par M. Georges Charpentier.*)

nous al
teaux, n
ta bonn
— C'e
j'ai bien
mangera:
la Rouge.
— Oui.
Loup !
— A to
Les ch
rent à la
achetèren:
vinrent q
dans leur
Malheur
et bonbons
que maître
vres bêtes
« Eh bie
— N'en
revenait, n
— La N
— Non, la
— La Bla
— Non, la
— La R
— Av
cher d

III

LE LOUP ET LES BIQUETS

(NORMANDIE)

La Chèvre eut un jour besoin d'aller à la ville vendre son beurre et son fromage.

« Dès que je serai dehors, dit-elle à ses biquets, fermez bien la porte au verrou et n'ouvrez que si l'on vous montre patte blanche. »

Les biquets promirent d'obéir, et la mère les embrassa et les quitta.

Comme elle passait près du bois, compère le Loup l'aperçut.

« Tiens, la Chèvre qui s'en va à la ville! Ses bi[illegible] doivent être seuls au logis. Si je pouvais [illegible]er, cela tomberait bien, il y a deux [illegible] n'ai pas mangé. »

[illegible]p alla frapper à la porte de la Chèvre.

« Pan, pan, ouvrez! dit-il en contrefaisant la voix de cette dernière.

— Qui est là?

— C'est moi, votre mère, qui reviens du marché.

— Montrez patte blanche et nous vous ouvrirons.

— J'ai oublié mon panier; je vais revenir, dit le Loup en se grattant la tête.» Puis il alla trouver le compère Renard et lui exposa l'affaire.

« Ce n'est que cela? j'ai là un sac de farine, trempez-y votre patte et tout sera dit.

— Tu as raison, l'ami, les biquets seront bien attrapés! »

Sa patte blanchie, le Loup alla frapper à la porte de la Chèvre.

« Pan, pan, ouvrez!

— Qui est là?

— Votre mère, la Chèvre.

— Montrez-nous patte blanche et nous vous ouvrirons. »

Le Loup passa la patte sous la porte; mais dans le chemin, la farine était partie et la patte était noire. Les biquets refusèrent d'ouvrir.

Le pauvre compère retourna demander avis au Renard.

« Ami, déguise-toi en pèlerin, pour sûr qu'on t'ouvrira.

— Mais des habits?

— J'en ai là de vieux ; je vais te les donner. »

Le Renard habilla le Loup qui pour la troisième fois alla frapper à la porte de la cabane.

La Chèvre était revenue et les biquets lui avaient raconté ce qui était arrivé en son absence.

« Vous avez bien fait de ne pas ouvrir, c'était sans doute le Loup qui venait pour vous croquer. S'il revient, il me le paiera, allez ! »

Et la Chèvre prit une botte de paille et un fagot et les mit dans la cheminée. En ce moment le Loup revenait.

« Pan, pan, ouvrez !

— La porte est fermée et notre mère est à la ville avec la clef. Nous ne pouvons ouvrir. Mais qui êtes-vous ?

— Un pauvre pèlerin qui revient de Jérusalem.

— Nous regrettons bien... mais vous pourriez passer par la cheminée.

— C'est une bonne idée ! dit le Loup. »

Le compère grimpa sur le toit et de là descendit dans la cheminée. Aussitôt la Chèvre alluma la paille et le fagot et le malheureux Loup tomba mort dans le foyer.

La mère et ses biquets le prirent et le jetèrent noir comme boudin dans la rivière voisine.

(*Conté en 1882 par M. Mareux Georges qui l'a entendu d'une vieille femme aux environs de Rouen* [*Seine-Inférieure.*])

IV

LES BÊTES DU MEUNIER ET LES LOUPS

(PICARDIE)

Entre Harponville et Warloy [1] était bâti autrefois un moulin qui appartenait à un batteur d'huile vieux comme les rues et pauvre à rendre des points à Lazare. Depuis longtemps le moulin s'était détraqué et l'on n'apportait plus les œillettes des environs pour en faire extraire l'huile. Pas d'ouvrage, pas d'argent; pas d'argent, pas de pain et misère complète. C'était le chemin qu'avait suivi le vieux Michel. Ce qui lui faisait le plus de peine dans sa détresse, c'était de ne pouvoir

1. Villages situés près des limites de l'Artois et de la Picardie.

nourrir comme par le passé son âne, son chat, son chien, son coq et son canard qu'il aimait plus que lui-même. Aussi un jour, il ouvrit la porte de sa cabane et mit tous ses animaux en liberté.

« Mes pauvres bêtes, dit-il, il n'y a plus de foin pour l'âne à l'écurie, je n'ai pas de pain pour le chien et le chat, pas d'orge pour le coq et le canard, je ne veux pas vous laisser mourir de faim; le bois de Vadencourt est proche; vous y trouverez un abri pour la nuit et sans doute la nourriture qui vous est nécessaire. »

Le batteur d'huile était bien triste de perdre ses *bêtes*, et ses bêtes étaient bien peinées de quitter leur vieux maître. Enfin, après force pleurs et adieux de chaque côté, le batteur d'huile ferma la porte et les animaux s'éloignèrent.

Ils arrivèrent dans le bois auprès d'une cabane où étaient une dizaine de loups.

« Quoi faire? se demandèrent les bêtes du meunier.

— Si vous m'en croyez, dit l'Ane, nous allons nous mettre à pousser chacun quelques éclats de voix, après nous être cachés dans un buisson. Nous ferons sauver les loups et nous aurons la cabane pour y passer la nuit.

— C'est cela! C'est cela! dirent les animaux. »

Et aussitôt ils s'enfoncèrent dans un fourré et chantèrent chacun à sa façon.

« Hi! Han! hi! han! fit l'Ane d'une voix de tonnerre.

— Miaou! Miaou! fit le Chat.

— Aou! Aou! Aou! dit le Chien.

— Coquiacou! Coquiacou! éclata le Coq.

— Can! Can! Can! Can! ajouta le Canard.

Effrayés de ce vacarme épouvantable, les loups, croyant avoir mille légions de diables à leurs trousses, quittèrent la maison et s'enfuirent tout au loin.

Bien joyeuses les bêtes du moulin entrèrent dans la cabane et mangèrent à la santé des loups d'un excellent repas préparé par ces derniers. Lorsqu'ils eurent bien mangé, ils songèrent à se reposer. L'Ane se coucha près de la porte, le Chat sur l'*armoilette* [1], le Chien sur le fumier de la cour, le Coq sur la cheminée, le Canard sur le buffet.

Les loups étaient enfin revenus de leur frayeur. Ils chargèrent un des rusés de la bande d'aller en éclaireur voir par lui-même quelle était la cause du concert qui les avait interrompus dans leur fête. Le Loup partit, fouilla partout et arriva à la maison. N'entendant aucun bruit, il entra. L'Ane l'apercevant lui envoya un grand coup de pied en passant; le Chat lui donna un coup de griffe, le Coq lui fit c... dans l'œil, le Canard poussa un

1. Petite armoire dans le mur de la cheminée.

formidable can! can! et comme il passait près du fumier en se sauvant le Chien lui mordit la cuisse.

Retourné auprès de ses compagnons et interrogé par eux, le Loup raconta qu'une bande nombreuse de gens s'était établie dans la cabane.

« Jugez-en, ajouta-t-il; en entrant, un forgeron m'a donné un coup de marteau, un savetier m'a piqué d'un paquet d'alènes, un maçon réparant la cheminée m'a jeté du mortier dans l'œil, et comme je m'échappais, un journalier m'a frappé d'un coup de fourche, tandis qu'un autre homme criait à tue-tête : Attends! Attends! »

Plus épouvantés que jamais, les loups se sauvèrent bien loin et ne revinrent jamais au bois de Vadencourt. Le lendemain, le Chat trouva la bourse des loups et, de compagnie, nos cinq animaux allèrent la porter à leur vieux maître, le batteur d'huile du moulin, avec qui depuis ce jour ils vécurent heureux, mangeant à discrétion et s'égaudissant fort lorsque l'Ane ou le Canard faisait le récit de la journée passée dans le bois de Vadencourt, à la cabane aux loups.

(*Conté en 1878, à Mailly-de-la-Somme, par M. Alphonse Maison.*)

V

LES POUSSINS

(COMTAT VENAISSIN)

Un petit poussin ayant un jour reçu une volée de ses parents, se sauva de la maison avec ses deux frères. Toute la journée, ils cherchèrent où se loger, mais ne trouvant point de grotte ni de maison abandonnée, ils allèrent au bois, choisirent une petite clairière et commencèrent à se bâtir une cabane.

Au bout de huit jours, ils avaient achevé leur travail et ils placèrent un bouquet sur le toit de la hutte pour fêter leur nouvelle demeure.

Malheureusement l'aîné des poussins dansa et se trémoussa tant qu'à la fin il lâcha un p.., et du coup renversa la cabane.

Le bruit fut si fort que ses parents l'entendant

se dirent : « Ce ne peut être que nos poussins! » et qu'ils accoururent en hâte auprès de leurs petits enfants qu'ils ramenèrent tout honteux à la maison.

(*Conté en 1883, par M. Raphaël Paulin, qui l'a appris de sa grand'mère dans les environs d'Avignon* [*Vaucluse*].)

VI

JEAN L'OURS ET SES COMPAGNONS

(PROVENCE)

Une bonne femme n'avait qu'un fils nommé Jean qu'elle aimait beaucoup. Une famine étant arrivée dans le pays, la paysanne se trouva sans pain et sans nourriture d'aucune sorte. Pour ne pas voir mourir de faim son petit Jean, elle eut l'idée de le prendre et d'aller l'abandonner dans le bois voisin. Le lendemain donc elle prit son enfant dans son tablier, courut à la forêt et, dans un fourré épais, plaça le petit garçon. Puis elle s'éloigna en pleurant. A quelques pas du buisson était la caverne d'une ourse qui venait de perdre l'un de ses petits. L'animal, ayant entendu les cris de l'abandonné, courut de ce côté, le prit dans sa gueule et le conduisit dans la grotte.

L'ourse en prit les plus grands soins, et l'enfant grandit en force et en beauté. De temps en temps, il luttait avec l'ourson et toujours il arrivait à le battre.

Mais un jour Jean l'Ours fut rencontré par des chasseurs qui le conduisirent au village où il fut reconnu par sa mère qui le croyait mort depuis longtemps. Dès le lendemain, il fut envoyé à l'école pour y apprendre à lire et à écrire. Ses camarades l'ayant raillé sur son ignorance, Jean l'Ours entra dans une violente colère, et il eut bientôt fait, en quelques coups de poing, d'assommer les élèves et le magister.

Le soir, les gendarmes arrivèrent, se saisirent de Jean et le conduisirent en prison.

Le lendemain, sa mère vint le voir dans la prison.

« Mon pauvre Jean, tu ne viendras pas manger la soupe avec moi au dîner!

— Si, si, ma mère; fais une bonne soupe; à midi je serai à la maison.

— Dis-tu vrai?

— Oui, oui; tu verras. »

La bonne femme rentrée chez elle prépara le dîner, et vers midi son fils, après avoir enfoncé la porte de la prison, arriva pour manger la soupe. Lorsqu'il eut fini de manger, sa mère lui donna quelques pièces de monnaie et l'envoya faire son tour de France.

Après avoir marché durant cinq ou six jours, Jean l'Ours arriva devant la maison d'un forgeron.

« Hé! l'homme, lui cria Jean, n'auriez-vous pas d'ouvrage à donner à un bon compagnon?

— Tout de même. Mais avez-vous déjà travaillé?

— Je le pense bien.

— Alors entrez et mettez-vous à l'ouvrage. »

Jean l'Ours fit rougir un morceau de fer dans l'intention d'en faire un soc de charrue; mais, au premier coup de marteau, l'enclume s'enfonça complètement dans le sol.

« Un joli coup de marteau! dit un des compagnons. Mais, Jean, pourrais-tu d'une main arracher l'enclume? »

Le nouvel apprenti prit l'enclume par une corne et la souleva de terre comme il eût fait d'une plume. Puis, continuant son travail, il eut bientôt brisé fer, marteaux, enclumes; le maître forgeron était désolé d'avoir un tel ouvrier.

« Maudit soit le jour où j'ai engagé cet Hercule! s'écriait-il. Certes, il me ruinera! »

A la fin, n'y tenant plus, il le pria de s'en aller chercher fortune ailleurs.

« Je le veux bien, répondit le compagnon, mais à cette condition que vous me donnerez tous les morceaux du fer que j'ai pu briser jusqu'à présent.

— Et que veux-tu en faire? Il faudrait cinq ou six bœufs pour l'emporter.

— Donnez toujours et vous verrez. »

Le forgeron ayant accepté, Jean l'Ours prit les morceaux de fer et s'en fabriqua une énorme canne qui pour le moins pesait dix mille livres. Puis il dit adieu au forgeron et quitta le village.

A deux jours de marche de cet endroit, il arriva auprès d'une immense forêt. Armé d'une grande faucille, un homme sciait les sapins, les ormes et les frênes dont il faisait des fagots. Puis, pour les lier, il déracinait les plus gros chênes, les tordait sous son pied et en faisait des harts.

« Tu es un bon compagnon, lui cria Jean l'Ours. Comment te nommes-tu?

— Tord-Chênes, et toi?

— Jean l'Ours. Veux-tu m'accompagner dans mon tour de France?

— Volontiers. »

Tord-Chênes et Jean l'Ours arrivèrent le lendemain dans une grande vallée. Ils y virent un homme occupé à jouer au palet avec des meules de moulin.

« Un solide gaillard! s'exclama Jean l'Ours. »

Puis se tournant vers l'homme :

« Comment t'appelles-tu?

— Meule-à-Moulin, et vous?

— Jean l'Ours et Tord-Chênes. Veux-tu nous accompagner dans notre tour de France?

— Volontiers! »

Un peu plus loin, les trois compagnons trouvèrent un chariot embourbé jusqu'au moyeu et que douze bœufs ne pouvaient retirer de l'ornière.

« Oh hiu! hiu! criait désespérément le conducteur qui jurait, sacrait, blasphémait sans aucun succès.

— Ohé! l'homme; attendez un peu! lui dit Jean l'Ours. »

Et poussant la voiture d'une seule main, il la tira du bourbier à la grande stupéfaction du paysan.

Auprès de là était la ville du roi. Justement quand les trois compagnons y arrivaient, un grand incendie dévorait une maison voisine du palais, et l'on pensait que l'habitation du roi n'allait pas tarder à prendre feu.

« Place, place! » dirent les trois hommes forts.

Ils pénétrèrent jusqu'à la maison et, la poussant de leurs mains, lui donnèrent une secousse telle qu'elle suivit la grande rue et s'en alla s'abattre au milieu de la vallée voisine. Le roi voulut connaître ces trois hommes extraordinaires, mais ils avaient disparu.

Les trois compagnons étaient parvenus tout auprès d'un vieux château qui s'élevait au milieu d'une grande forêt.

« Ohé! dirent-ils à une vieille femme qu'ils rencontrèrent : qui habite ce château ?

— Messeigneurs, répondit-elle, je ne vous conseille pas d'y aller voir. On dit que ce château est hanté par des revenants. Ce que je sais, c'est que plus de cinq cents chevaliers y sont entrés et que pas un n'en est sorti.

— Merci, bonne femme, nous tenterons pourtant l'aventure. »

Les trois compagnons trouvèrent ouvertes toutes les portes du palais dans lequel ils pénétrèrent. Mais tout y était désert.

« Un château extraordinaire, sur ma foi! s'exclama Jean l'Ours. Si nous y restions quelque temps?

— C'est cela! c'est cela!

— Mais toutefois, comme il faut vivre, voici ce que je propose. Demain matin, Tord-Chênes fera la cuisine tandis que Meule-à-Moulin et moi nous irons chasser dans la forêt. Vers midi, Tord-Chênes nous avertira en sonnant la cloche.

— Entendu! Entendu! »

Le lendemain Tord-Chênes resta donc au palais tandis que ses compagnons étaient à la chasse. On frappa à la porte de la cuisine et Tord-Chênes ayant ouvert, vit entrer un nain.

« Que veux-tu? demanda-t-il.

— Un peu de cette bonne soupe que tu prépares.

— Tu crois, petit nain, que je vais te donner

de cette bonne soupe? Veux-tu t'en aller, et au plus vite!

— Ah! c'est cela! Tu vas me le payer! »

Et prenant un petit bâton, le nain se mit à en frapper Tord-Chênes tant et si fort que le malheureux cuisinier resta étendu sans connaissance et ne put appeler ses compagnons à l'heure de midi.

Vers deux heures, il revint à lui et sonna la cloche.

« Pourquoi nous fais-tu rentrer si tard? demanda Jean l'Ours.

— Oh! ne m'en parlez pas; il est venu un géant épouvantable qui m'a battu comme plâtre, a mangé la soupe et m'a laissé pour mort.

— S'il vient demain, je le rosserai d'importance! s'écria Meule-à-Moulin. »

Et le lendemain ce dernier resta au palais. Le nain revint encore demander du bouillon et battit le compagnon.

A la rentrée des deux chasseurs, Meule-à-Moulin raconta que le géant était plus haut que les plus grands chênes de la forêt, et Tord-Chênes eut garde de le démentir.

« Ce sera à moi de donner une leçon à ce géant, dit Jean l'Ours. Mais je lui en promets une dure, croyez-moi! »

Les deux compagnons sourirent dans leur barbe.

Le jour suivant, Jean l'Ours était à faire la soupe quand le nain se présenta.

« Que veux-tu ? demanda l'homme fort.

— Je veux de ce bon bouillon.

— Approche, alors. »

Le nain s'avança et Jean l'Ours saisissant sa bonne grosse canne de dix mille livres en asséna quelques coups vigoureux au pauvre nain qui demandait grâce de la façon la plus triste et la plus dolente.

« Ne me tue pas, criait-il, et je t'indiquerai un grand secret.

— Voyons, quel est-il ?

— Ce château est enchanté. Sous la porte, est un caveau profond. Dans ce caveau sont trois princesses qui attendent un libérateur. Si tu les délivres, tu pourra choisir entre ces trois.

— Merci, je te laisse en paix; va-t'en, mais ne reviens plus. »

Le nain s'enfuit clopin clopant, et Jean l'Ours put avertir ses compagnons en sonnant la cloche du château.

« Tu n'as donc pas vu le géant? demandèrent-ils.

— Non pas le géant, mais le nain. Je l'ai battu si fort que pour obtenir sa grâce, il m'a confié un secret important.

— Quel est-il ? »

Jean l'Ours dit à ses compagnons ce qu'il avait

appris, et tous trois se décidèrent à pénétrer dans le caveau. Mais qui descendrait le premier ?

« Ce sera moi, dit Tord-Chênes. »

Un gros câble était dans un coin ; Tord-Chênes s'attacha les aisselles et ses compagnons le descendirent. Mais au bout d'un instant, il s'écria effrayé :

« Remontez-moi, je n'en puis plus ! »

On le remonta et Meule-à-Moulin, ayant pris sa place, descendit un peu plus bas et demanda qu'on le retirât du caveau.

« Alors, ce sera moi qui descendrai ! dit Jean l'Ours. »

Et il s'attacha à la corde et se laissa aller. A la fin, il toucha terre et se trouva dans un grand pays totalement inconnu. Une vieille femme était là à filer.

« Que viens-tu faire ici ? demanda-t-elle.

— Ma bonne mère, mon but est de délivrer les trois princesses enchantées qu'on m'a dit se trouver en cet endroit.

— Tu es bien hardi, par ma foi. Tu vois ce grand tas d'ossements : ce sont les restes des chevaliers qui avant toi ont tenté pareille aventure et qui ont péri sans réussir.

— Cela m'importe peu ; je ne crains rien.

— Alors, bonne chance ! Voici le chemin qui mène au palais enchanté. Tu vas avoir à te mesurer avec les monstres les plus terribles. »

Jean l'Ours quitta la vieille et suivit le chemin indiqué. Il arriva au bord d'une large rivière sur laquelle une simple planche était jetée. Au bout était un énorme dragon dont la gueule lançait du soufre et du feu. L'homme fort marcha contre lui et d'un coup de sa canne lui cassa l'échine.

Un peu plus loin était un autre dragon, mais cette fois il avait sept têtes. Jean l'Ours se précipita sur le monstre, lui creva les yeux et le tua. Le père de ce monstre accourut derrière l'homme, l'enlaça dans les replis de sa queue et s'éleva dans l'air avec lui. Jean l'Ours réussit à tirer son couteau, à l'ouvrir et à couper d'un coup la queue du dragon qui se laissa choir sur le sol. Dans sa chute, il se brisa contre un rocher; et Jean l'Ours put pénétrer dans un charmant pavillon où il trouva endormie la princesse à la Pomme-d'Or. Jean lui toucha la main et elle se réveilla.

« Oh, merci! s'exclama la jeune fille. Vous m'avez délivrée du méchant génie qui me retenait prisonnière. Mais, ami, sauvez mes sœurs, enfermées comme moi dans les deux pavillons voisins. »

Le libérateur eut bientôt fait de délivrer la princesse à la Pomme-d'Argent et la princesse à la Pomme-de-Cuivre. Puis tous quatre se dirigèrent vers l'entrée du souterrain.

La vieille femme n'en revenait pas de voir le jeune homme vainqueur des dragons.

« Oh! là-haut! cria Jean l'Ours.

— Voici! répondirent les deux compagnons. »

Ils descendirent le câble et lorsque la princesse à la Pomme-de-Cuivre y fut attachée, ils le tirèrent à eux.

« La charmante jeune fille! s'exclamèrent-ils. Elle sera à moi,... à moi,... non à moi!... »

La dispute allait grandissant lorsqu'ils entendirent :

« Oh! là-haut! le câble! »

La corde remonta Pomme-d'Argent. Nouvelle discussion.

« Pomme-de-Cuivre sera à toi, mais Pomme-d'Argent m'appartiendra.

— Attendons, s'il n'y en a pas une troisième. »

Pomme-d'Or fut ramenée à la surface.

« Au lieu de nous disputer maintenant, assommons notre compagnon, les trois femmes seront à nous! » se dirent-ils.

Lorsque Jean l'Ours arriva près de l'orifice, les compagnons coupèrent la corde et le malheureux roula au fond du gouffre. Il était tout meurtri de sa chute et serait sans doute mort, si la vieille n'était venue à son secours et ne l'avait frotté d'un onguent merveilleux qui, sur l'heure, lui rendit toute sa vigueur.

Peu après, un petit nain passa près de Jean l'Ours et lui dit :

« Nous dînerons aujourd'hui de ta cervelle!

— Attends, vilain nain, attends ! » répondit Jean qui se mit à le frapper et à le poursuivre jusqu'auprès d'un grand palais. Le nain se réfugia dans la chatière et l'homme ayant enfoncé la porte du château se trouva en face d'un grand géant.

« Ah ! je t'y prends ! cria le géant. Je vais ne faire de toi qu'une bouchée ! »

Et il prit le jeune homme dans ses bras, dans l'intention de l'étouffer et de le manger ensuite. Jean, qui s'y attendait, leva sa lourde canne, la plongea dans les yeux du géant et n'eut pas de peine à le tuer.

Jean l'Ours se mourait de faim lorsqu'il trouva deux jeunes filles qui se baignaient dans une salle du palais. Il leur dit qu'il n'avait pas mangé depuis deux jours, et elles s'empressèrent de lui donner à manger et de lui remplir les poches de provisions. Mais comment sortir de ce palais enchanté et remonter à la surface de la terre ? Jean n'en savait trop rien, lorsqu'il rencontra une vieille femme assise sur une grosse pierre.

« La charité, s'il vous plaît ! dit-elle.

— Tenez, bonne femme ; voici des provisions de toutes sortes. Régalez-vous.

— Tu as bon cœur, mon fils. Prends cette clef d'or : les portes, les murs et les montagnes s'ouvrent devant elle.

— Merci, merci ; je vais en profiter pour sortir d'ici. »

Il n'eut qu'à toucher la muraille du palais pour voir s'ouvrir devant lui un sentier qui le conduisit d'abord dehors et ensuite à la ville voisine. Tout le monde y était en fête, car on célébrait le jour même le mariage de Pomme-d'Or et de Pomme-d'Argent avec Tord-Chênes et Meule-à-Moulin qui avaient dit les avoir délivrées du château merveilleux où le Génie les tenait enfermées.

Jean l'Ours pénétra dans la salle du festin et fut aperçu de la princesse à la Pomme-d'Or qui l'aimait beaucoup.

« Mon père, s'écria-t-elle, je ne veux pas de mon fiancé. Que Pomme-de Cuivre se marie avec lui et j'épouserai le nouveau venu !

— Tu n'y songes pas, ma fille? dit le roi.

— Si, si; je le veux. »

Tord-Chênes et Meule-à-Moulin n'osèrent rien dire, et les trois mariages se firent à la fois. Mais la nuit venue, les deux compagnons coururent trouver une sorcière et lui demandèrent le moyen de se débarrasser de Jean l'Ours et de Pomme-d'Or. La mégère leur donna une certaine poudre et leur dit de la faire aspirer à ceux dont ils voulaient se débarrasser. Ce qu'ils firent pendant le sommeil des nouveaux mariés.

Aussitôt deux serviteurs du Génie à la Barbe Noire accoururent et enlevèrent Jean l'Ours et sa femme dans le château de leur maître. Le Génie fit prendre un grand sac de fourmis et y fit placer

ses prisonniers. Jean l'Ours ne tarda pas à se réveiller en sentant les piqûres des insectes. Vite, il prit sa clef d'or et en toucha le sac qui s'ouvrit. Jean et Pomme-d'Or s'enfuirent dans la forêt voisine où ils restèrent cachés deux jours.

Ils allaient en sortir quand ils entendirent des cris épouvantables. Ils coururent de ce côté et trouvèrent les deux compagnons suspendus par les cheveux aux branches d'un grand chêne.

« Grâce! grâce! criaient-ils. Nous avons bien mérité ce châtiment. Mais grâce! grâce!

— Comment se fait-il que vous soyez ici? demanda Jean l'Ours.

— Le Génie de la Pomme-d'Or, le parrain de la princesse, a appris notre méchanceté à votre égard et nous a punis ainsi.

— Attendez un instant, je vais vous délivrer. »

Jean l'Ours prit sa canne, d'un coup abattit le chêne et délivra ses compagnons. Puis tous quatre s'enfuirent bien loin dans la crainte que le Génie à la Barbe Noire ne les poursuivît.

Ils marchaient depuis trois jours quand ils entendirent un grand bruit : c'était justement le Génie qui arrivait sur eux avec une vitesse prodigieuse.

Les trois compagnons n'eurent que le temps de se cacher dans une grotte; mais Pomme-d'Or qui était un peu à l'arrière fut aperçue par le Génie et emportée par lui.

« Ah! ah! tu pensais m'échapper ainsi! Demain je te ferai couper la tête, je le jure! »

En effet, le lendemain on dressa l'échafaud pour couper la tête de la jeune fille. Heureusement qu'au moment où l'un des serviteurs du Génie à la Barbe Noire allait lever son sabre, la princesse eut l'idée de mordre dans la pomme d'or que toujours elle tenait à la main. A l'instant, le Génie de la Pomme d'Or parut sur l'échafaud et, prenant le sabre des mains du bourreau, trancha d'un seul coup la tête du méchant Génie à la Barbe Noire. Puis il emmena la princesse sa filleule avec lui et lui demanda le récit de ses aventures.

Lorsqu'il eut appris que Jean l'Ours devait être avec les deux compagnons dans un pays éloigné, il envoya à leur recherche quelques-uns des génies auxquels il commandait, mais aucun ne put les retrouver.

La princesse se désolant toujours, le Génie appela tous les oiseaux du ciel et leur demanda si aucun d'eux n'avait vu trois voyageurs dont il donna le signalement.

Tous avaient répondu non, quand un vieil aigle arriva tout essoufflé.

« Pourquoi arrives-tu si tard? demanda le Génie.

— Ah! ne m'en parlez pas! J'étais occupé dans un pays fort lointain à regarder trois aventuriers qui allaient de caverne en caverne et de forêt en

forêt chercher quelque chose qu'ils ne pouvaient point trouver....

— Ce sont justement les trois personnes que nous désirons retrouver. Retourne les chercher et amène-les nous. »

L'aigle reprit son vol et quelques jours après ramena les trois compagnons dans le château du Génie à la Pomme d'Or.

Une semaine plus tard, Jean l'Ours, Tord-Chênes et Meule-à-Moulin étaient reçus dans la ville au milieu de la joie la plus vive, et les fêtes du mariage se continuèrent comme si rien ne s'était passé dans l'intervalle.

(Conte des environs d'Arles [Provence], conté par M. Mareux, en 1883.)

VII

QUATORZE

(PICARDIE)

Une bonne femme qui vivait il y a déjà bien longtemps, à ce que m'a raconté ma grand'-mère, qui le tenait elle-même de sa grand'mère, n'y allait pas de main morte en besogne. Elle avait eu treize enfants en moins de dix ans de mariage ; puis elle était restée dix ans sans en avoir d'autres et elle croyait que c'était fini pour tout de bon, quand un beau jour elle accoucha d'un marmot gros et fort au diable. La bonne femme avait épuisé tous les saints du calendrier pour donner des noms à ses treize premiers enfants, et, ne sachant comment appeler le dernier, elle se décida à l'appeler Quatorze, sur le conseil d'une bonne fée qu'on avait invitée au baptême.

« Ce n'est pas le tout que de lui donner le nom de Quatorze, bonne fée, avait dit la mère; encore lui faudrait-il la force de quatorze personnes.

— C'est juste, répondit la fée; je veux qu'il ait la force de quatorze fois quatorze personnes. »

Et ce qu'avait désiré la fée était arrivé; Quatorze était devenu d'une force extraordinaire.

La bonne femme, sa mère, finit par passer de vie à trépas, et Quatorze quitta le village pour aller faire son tour de France. Il prit le premier chemin venu et arriva devant la maison d'un meunier auquel il demanda du travail comme domestique. Le meunier accepta et chargea le nouveau venu de prendre deux mulets et d'aller au village voisin chercher plusieurs sacs de blé. Au lieu de faire comme le lui avait dit son maître, Quatorze laissa les mulets à la maison, alla seul au village et rapporta les sacs de blé au moulin. Le meunier n'en pouvait croire ses yeux. Il dut pourtant se rendre à l'évidence et il ne ménagea pas les compliments à son robuste domestique. Le lendemain matin, le meunier appela Quatorze et lui dit :

« Tu vas prendre une charrue et deux chevaux et tu t'en iras à mes champs.

— Vous pouvez laisser les chevaux à l'écurie, mon maître, j'irai seul labourer vos terres; en-

voyez seulement avec moi quelqu'un qui m'indique où elles sont situées. »

Quatorze alla aux champs, et en une heure de temps il eut fini de labourer toutes les pièces de terre du meunier son maître. A son retour, ce furent de nouveaux éloges à recevoir.

Le jour suivant, Quatorze et les autres domestiques devaient se rendre à un bois assez éloigné et y abattre de gros arbres qu'ils avaient à ramener à la ferme en les plaçant sur un grand *binard*. Les domestiques partirent de grand matin et se mirent aussitôt à l'ouvrage. Quatorze se réveilla assez tard et s'en alla au bois sans se presser. Arrivé là, il prit une cognée et en un tour de main il eut fini d'abattre deux des arbres les plus gros. Les domestiques étaient émerveillés. Saisissant les deux chênes à bras le corps, Quatorze les plaça sur son binard et revint au moulin. Mais, sur son chemin, un gros arbre venait d'être abattu. Sans s'en inquiéter, le robuste domestique se courba sous le binard et se soulevant lui fit traverser l'obstacle.

« Déjà revenu ? lui dit le meunier.

— Oui, mon maître, et même j'ai abattu les deux arbres avant de les placer sur mon binard.

— C'est impossible.

— Oh! non; c'est tout comme je vous le dis. »

Vers midi, les domestiques revinrent demander

des chevaux de renfort pour enlever un arbre qui barrait la route. Le meunier les chassa de chez lui et ne garda que Quatorze.

Mais les domestiques, afin de se venger de Quatorze, allèrent trouver le Diable pour le charger de leur vengeance.

« Que voulez-vous ? leur dit le Diable.

— Nous voulons nous venger d'un certain Quatorze, une sorte d'Hercule, le domestique du meunier de Famechon.

— Et comment ?

— En le tourmentant sans cesse et en le rossant d'importance quand la fantaisie vous en viendra.

— C'est bien ; vous pouvez compter sur moi. Adieu. »

Et le Diable alla trouver Quatorze, se disputa avec lui et essaya de le battre. Le paysan se défendit à grands coups de poing, mais le Diable allait venir à bout de son adversaire quand Quatorze saisit une bouteille pleine d'eau bénite et en jeta le contenu à la tête du pauvre démon qui s'enfuit tout épouvanté, en jurant que jamais il ne reviendrait se frotter au paysan.

Débarrassé du Diable, Quatorze resta tranquille auprès du meunier, dont il épousa la fille ; il eut de nombreux enfants et vécut heureux.

Conté en février 1881, par M. Guyot, de Famechon (Somme).

VIII

L'HOMME DE FER

(LORRAINE)

Dans un grand lac des Vosges vivait un géant redouté qu'on avait nommé l'Homme de Fer. Plusieurs fois de hardis chevaliers étaient partis pour le combattre, aucun d'eux n'était revenu; il leur était arrivé de même qu'aux soldats envoyés pour le faire prisonnier : l'Homme de Fer les avait précipités dans le lac et les y avait fait périr.

Le roi fit alors publier par tout le royaume qu'il donnerait sa fille et la moitié de son royaume à celui qui amènerait l'Homme de Fer prisonnier. Beaucoup encore essayèrent sans succès. Un jeune soldat ayant appris l'ordonnance du roi se présenta devant lui et lui demanda la permission de

quitter le régiment et d'aller s'éprouver contre le géant.

« Tu n'y peux songer, dit le roi. Tous mes chevaliers sont morts en essayant de lutter contre l'Homme de Fer, et tu n'as pas et leur force et leur courage.

— Laissez-moi faire, et je vous amènerai bientôt le géant. En attendant, faites construire une grande voiture tout en fer; j'en aurai bientôt besoin. »

Le roi le laissa faire, et le soldat partit emmenant avec lui son chien fidèle Boit-Tout, présent de la fée sa marraine.

Dès que l'homme et le chien furent près du lac, le soldat fit un signe à son chien, qui se mit en devoir de boire toute l'eau et de le mettre à sec. Ce fut bientôt fait. Au milieu du lac était le palais de l'Homme de Fer. Le soldat s'en approcha sans bruit, y pénétra et y trouva endormi le géant qui se croyait en sûreté sans doute.

Sans le réveiller, le soldat le lia solidement avec des cordes toutes neuves; puis il plaça Boit-Tout auprès du géant en lui recommandant de faire bonne garde, et il s'en alla à la ville.

« Eh bien ! lui dit le roi, te voilà revenu. M'amènes-tu l'Homme de Fer?

— Pas encore, mais ce ne tardera guère. Je viens chercher la voiture.

— Elle est prête ; demande-la à mon forgeron. »

Le soldat s'en alla avec la voiture retrouver le géant et son chien Boit-Tout. A une lieue du lac, on entendait les cris de rage du prisonnier.

Sans s'en inquiéter, le soldat le fit monter dans la voiture, en le menaçant de le faire déchirer par son chien, puis il revint au palais du roi.

Le géant fut enfermé dans une grande cage de fer et promené par tout le royaume; puis on le plaça, toujours dans la cage, au milieu de la grande cour du palais. Le soldat venait à peine de se marier avec la princesse que le vieux roi mourut et ce fut lui qui le remplaça. Il eut deux enfants, un petit garçon et une petite fille, qui furent élevés au château et qui bien souvent allaient se jouer auprès de l'Homme de Fer, qui semblait les aimer beaucoup.

Un jour, le petit prince jouait aux billes avec sa sœur dans le jardin du palais. Une bille roula dans la cage du géant.

« Bon géant, bon géant, rends-moi ma bille! dit l'enfant.

— Non, non, tu ne l'auras plus.

— Tu es bien méchant aujourd'hui; rends-moi ma bille.

— Je te la rendrai si tu m'ouvres la porte de ma cage.

— Je n'ai pas la clef, je ne puis t'ouvrir.

— Va dans la chambre de ta mère sans en rien dire; tu trouveras la clef sous l'oreiller. »

Le prince courut dans la chambre de sa mère et rapporta la clef au géant qui n'eut rien de plus pressé que d'ouvrir la porte et de s'enfuir dans son lac en emportant avec lui le fils du roi.

On juge de la consternation du roi et de la reine, qui ne tardèrent pas à mourir de douleur. La petite fille fut proclamée reine et gouverna avec l'aide de ses ministres. Mais on ne put retrouver le prince son frère.

L'Homme de Fer n'avait emporté l'enfant que parce qu'il l'aimait beaucoup et qu'il voulait lui enseigner tous les tours des sorciers et des géants. Dans son palais sous l'eau, il lui apprit à connaître l'avenir, à jeter les sorts, à les conjurer, à voyager rapide comme l'éclair à travers l'espace; enfin il lui indiqua tous ses secrets. Le géant faisait toutes les volontés de son fils adoptif, mais jamais il ne lui permettait de sortir seul un instant dans la forêt.

Un jour qu'ils chassaient tous deux, ils passèrent près d'une fontaine où le jeune homme voulut se baigner.

« Cette fontaine est une source merveilleuse, lui dit le géant. Je te défends de jamais t'y baigner; il pourrait t'en arriver de grands malheurs! »

Pendant plusieurs jours, l'enfant se demanda

quelle pouvait être la vertu de cette source, et finit par aller s'y baigner un soir que l'Homme de Fer s'était endormi plus tôt que de coutume.

Il y eut à peine plongé, que ses cheveux étaient devenus des cheveux en or et que sur son front parut une magnifique étoile aussi d'or pur.

En ce moment arrivait le géant qui s'était aperçu de l'absence de son petit protégé. Il entra dans une violente colère en voyant le peu de cas que ce dernier avait fait de sa défense.

« Tu m'as désobéi, enfant; jamais tu ne pourras connaître l'unique secret que j'avais encore à te dévoiler : celui d'une vie sans fin, longue comme l'éternité. Ne pouvant faire de toi un être parfait, laisse-moi ici. Je n'userai point de ma science et je me laisserai mourir. Adieu! »

Le jeune homme, tout ému, quitta le bon géant. Mais celui-ci le rappela.

« Si jamais tu as besoin de moi, viens me trouver. Je ferai pour toi ce que tu me demanderas. »

Puis le géant se retira dans son palais du lac, et le jeune prince se rendit près de la ville, chez le jardinier de sa sœur. On le prit comme domestique et le lendemain on le chargea de porter au palais un magnifique bouquet. La reine crut le reconnaître, mais il s'enfuit sans qu'on pût le retenir.

La fille du roi fit annoncer qu'une grande fête serait donnée dans la cour du palais, à l'occasion

de sa naissance, et que des prix seraient décernés aux meilleurs cavaliers de tous pays qui honoreraient la fête de leur présence. On en parla chez le jardinier, et le petit domestique aux cheveux d'or s'en vint trouver l'Homme de Fer.

Au bord du lac, il l'appela.

« Que veux-tu de moi ? dit le géant.

— C'est demain grande fête au palais et je voudrais une armure d'argent et un cheval rapide comme le vent.

— C'est bien. »

L'Homme de Fer frappa du pied et un cheval superbement harnaché sortit de terre. Sur son dos était l'armure précieuse. L'ayant revêtue, le prince sauta en selle, remercia l'Homme de Fer et retourna près de la ville dans une maison abandonnée où il passa la nuit.

Grand fut l'étonnement des invités quand le lendemain le jeune cavalier à l'armure d'argent se présenta dans la cour du palais pour y disputer les prix.

Le jeune prince les gagna tous les uns après les autres; puis la reine arriva et du haut de son trône jeta aux cavaliers des pommes d'or que les plus agiles devaient saisir. Son frère les eut toutes.

« Comme il ressemble à mon frère! » se dit la reine.

Et elle donna l'ordre à ses gardes de lui amener

le cavalier. Mais ils ne purent le saisir et il disparut en un clin d'œil.

A une autre fête qui eut lieu huit jours après, le même chevalier revint couvert d'une armure d'or. On ne put encore l'arrêter et il échappa aux gardes de la cour.

Une troisième fête fut annoncée. Le jardinier s'en alla encore au palais du géant.

« Viens me trouver, lui dit l'Homme de Fer. Je vais bientôt mourir. »

Le jeune homme traversa le lac et entra dans la chambre du géant qui se mourrait de vieillesse.

« Que veux-tu ?

— Une armure d'un seul diamant et un cheval rapide comme l'éclair.

— Voici l'armure; mais pour le cheval, il ne m'en reste qu'un seul et il est boiteux. Prends-le tout de même. »

L'Homme de Fer mourut presque aussitôt, et dès que le prince aux cheveux d'or fut sorti du lac, un grand bruit se fit entendre, et lac et palais disparurent; et à la place s'éleva une forêt aux arbres gigantesques.

Le jour suivant, le chevalier inconnu battit tous ses rivaux ; mais quand il voulut s'enfuir, le cheval boiteux ne put le faire échapper assez vite et les gardes de la reine le firent prisonnier.

On l'amena devant sa sœur qui le reconnut

aussitôt. Ils s'embrassèrent et se racontèrent ce qui était arrivé depuis le jour où l'Homme de Fer avait disparu.

Puis durant trois mois on ne cessa de boire, de danser et de chanter par tout le royaume en réjouissance du retour du prince aux cheveux d'or qui toute sa vie se fit aimer pour sa sagesse et respecter de ses voisins par la science merveilleuse qu'il avait reçue du géant du lac.

(Conté en 1882 par Mme F Charpentier, de Vacqueville [Meurthe-et-Moselle.])

IX

LE CHEVAL ENCHANTÉ

(CANADA)

Un pauvre homme mourut laissant trois fils. Au retour de l'enterrement, l'aîné parla à ses deux frères et leur dit :

« Nous sommes trop pauvres ici, partons pour chercher la fortune.

— Non, pas tous les trois, dit le second ; mais pars le premier, Si tu la trouves sur ton chemin, tu reviendras vivre avec nous au village.

— Tu as raison, reprit le premier. Je m'en vais prendre la grande route et j'irai s'il le faut jusqu'au bout du monde. Voici un verre plein d'eau limpide : tant que je serai heureux dans ma route, le liquide restera clair, mais s'il m'arrive un accident, il deviendra trouble, et si je meurs l'eau

sera toute noire. Alors Jacques partira à ma recherche. »

Le jeune homme prit un pain noir dans la huche et, un gros bâton d'épine noire à la main, partit à la recherche de la fortune.

Chaque jour les deux frères regardaient le verre d'eau et toujours le liquide était limpide Mais un matin, Jacques poussa nn cri d'effroi : l'eau était toute trouble et semblait presque noire.

« Viens vite, André, cria-t-il; un grand malheur est arrivé à notre frère Antoine. »

André, le cadet accourut.

« Vois-tu, frère? vois-tu? Il me faut partir à l'instant au secours d'Antoine. Prends cet autre verre d'eau et observe-le bien chaque jour. S'il m'arrive malheur, tu te hâteras de prendre la grande route et d'aller à notre recherche. »

Jacques se munit d'un pain noir, prit son bâton de voyage et dit adieu à son frère.

Quinze jours après son départ, l'eau du verre devint toute trouble, aussi trouble que celle du premier vase.

« Jacques est aussi en danger, se dit le cadet resté à la maison. Je pars au secours de mes deux frères. »

Et il fit comme il avait pensé. Un gros pain noir dans son bissac, le bâton d'épine noire à la main, il prit la grande route et marcha toujours droit devant lui.

Le premier jour, il rencontra les gens d'une noce qui accompagnaient les mariés au village voisin.

« Mettez-vous avec nous, jeune homme, et venez dîner avec les invités ! lui dit-on.

— Tout de même ; je vous remercie. »

André suivit la noce et dîna avec les mariés.

« Que voulez-vous que nous vous donnions en souvenir de ce jour ? demandèrent les épousés.

— Oh ! peu de chose, donnez-moi un bon bout de corde.

— Un bout de corde ! mais vous plaisantez.

— Pas du tout. Je ne veux que cela. »

On alla lui chercher un bout de corde et on le lui donna.

André dit adieu aux gens de la noce et continua son chemin.

Le lendemain, comme il arrivait auprès d'un village, il rencontra une autre noce.

« Venez avec nous, lui dit-on ; un étranger porte bonheur aux nouveaux mariés ; vous nous direz des chansons. »

André suivit les invités et dîna encore avec eux.

Quand le repas fut achevé on lui demanda :

« Que voulez-vous accepter en souvenir de ce jour, jeune étranger ?

— Peu de chose ; seulement cette serviette trouée.

— Voyons jeune homme, soyez plus sérieux et dites ce que vous désirez.

— Je l'ai dit, cette serviette trouée.

— Alors, prenez-la et puisse-t-elle vous porter bonheur! »

Voilà encore une fois André en route.

Une troisième noce le retrouva le jour après.

« Etranger, venez-vous au village avec nous? Vous prendrez votre part de la fête. »

André les suivit et, le dîner achevé, demanda comme seul souvenir un bout de chandelle d'un sou qu'il avait vu sur la cheminée. On lui offrit de l'argent, mais il persista à ne prendre que la chandelle.

Durant toute une semaine, André ne rencontra personne à qui parler. La nuit venue il couchait dans les granges abandonnées, cassait une croûte et repartait de grand matin.

Mais un beau jour, il trouva sur son chemin un vieux cheval gris tout boiteux qui semblait n'appartenir à personne.

« Tiens, un cheval que le bon Dieu m'envoie! pensa-t-il. La bête ne se vendrait pas bien cher au marché, mais qu'importe. Ce cheval sera bien assez fort pour me porter, et s'il ne sait pas trotter, il marchera. »

André s'approcha du vieux cheval, le caressa et se prépara à l'enfourcher.

« Tu veux bien me porter ? dit-il.

— Certainement, répondit l'animal. Tu es à la recherche de tes frères à ce que j'ai entendu dire. Suis mes conseils de point en point et tu les retrouveras.

— Mais qui es-tu donc? Je ne savais pas que les chevaux parlaient.

— Pour le moment je ne puis te dire qui je suis Tu le sauras plus tard. Apprends seulement que je suis un cheval enchanté et que, si tu veux que pareille chose ne t'arrive, il te faut beaucoup de prudence et de malice. D'abord je dois t'avertir que tout à l'heure tu arriveras devant le palais qu'habitent de méchantes fées. Elles t'engageront à manger et à boire avec elles; mais n'accepte rien : il t'en arriverait malheur.»

Le jeune homme remercia le cheval et après l'avoir enfourché, continua son chemin. Il arriva devant un château magnifique tout couvert de tuiles d'or. Des fées, toutes plus belles les unes que les autres, parurent aussitôt et l'engagèrent à entrer et à se reposer.

« Tu peux accepter leur invitation, mais pas le repas qu'on t'offrira, souffla l'animal à son maître. »

André mit pied à terre et suivit les fées.

« Tu vas dîner avec nous, dirent ces dernières.

— Vous êtes bien aimables, mais j'ai dîné tout à l'heure et je n'ai pas faim.

— Alors tu accepteras bien un verre de ce bon vin.

— Pas davantage; car, passant près d'une fontaine dans la forêt voisine, j'ai bu à ma soif. »

Les fées virent bien que quelqu'un avait prévenu le jeune homme. Alors, furieuses, elles se jetèrent sur lui et sortirent pour le pendre devant la grille du château. Là, les méchantes fées s'aperçurent qu'elles n'avaient pas de corde. Comment faire? pensaient-elles. Tout à coup, l'une des femmes vit un bout de corde sortant de la poche d'André, et ses compagnes eurent bientôt fait de suspendre à un grand arbre le malheureux jeune homme. Puis, elles rentrèrent au château, fort joyeuses de s'être débarrassées d'André. A peine elles étaient parties que la corde se mit à s'allonger, à s'allonger et à déposer sans aucun mal le pendu sur le sol.

« Vite, coupe la corde, dit le cheval gris à son cavalier. Tu es bien heureux d'avoir de la corde magique; sans cela, je n'aurais rien pu pour toi. »

André coupa la corde et demanda ce qu'il fallait faire.

« Tu vois le jardin des fées. Dans le jardin est un parterre, dans le parterre est un arbre, sur l'arbre il y a trois branches, sur une branche il y a trois pommes d'or. Vole au jardin et emporte les trois fruits merveilleux. Hâte-toi, car les fées pourraient te voir et tu serais perdu. »

André courut à l'endroit indiqué, trouva le parterre, dans le parterre il vit un arbre et sur cet arbre les trois pommes d'or qu'il cueillit. Puis il revint auprès de son cheval.

« C'est bien, dit ce dernier. Commence par détruire le château de ces méchantes fées.

— Et comment ferai-je ?

— Prends une des pommes d'or et jette-la sur les tuiles d'or du toit. »

André lança une pomme et aussitôt le palais des fées s'engloutit avec ses habitants.

Quelques-unes pourtant qui revenaient du bois d'à côté, ne périrent point, et voyant un cheval et son cavalier s'enfuir dans le lointain, se lancèrent à leur poursuite. Les fées allaient vite, bien plus vite que le cheval boiteux, et André allait être rejoint quand un grand lac se présenta devant les fugitifs.

« Nous sommes perdus ! s'écria le jeune homme.

— Pas encore, dit le cheval. Jette l'une de tes pommes d'or dans le lac et les fées ne nous rejoindront pas. »

Dès que le fruit merveilleux eut touché l'eau du lac, celui-ci disparut et fut remplacé par une plaine toute couverte de moissons. Mais lorsque le cheval boiteux eut traversé cette plaine, le lac se reforma aussi rapidement qu'il avait disparu. Les fées accouraient lancées de toutes leurs for-

ces et elles se noyèrent toutes, à l'exception d'une seule qui les suivait d'assez loin.

Le lendemain matin, le jeune homme arriva devant le château du roi du pays. A la porte, une superbe jeune fille était enterrée dans le sable et sa tête seule se montrait au-dessus du sol.

« Par quel charme êtes-vous ainsi condamnée à rester en cet endroit? demanda le voyageur.

— C'est la reine des fées qui m'a enchantée et quoi qu'ait pu faire le roi mon père, jamais on n'a pu me délivrer.

— Mais cette fée est morte, je l'ai fait mourir hier.

— Dites-vous vrai ? alors vous êtes mon sauveur, car demain je pourrai sortir de ma fosse. »

Le jeune homme alla se coucher dans la forêt voisine et revint le lendemain à la porte du château. La jeune fille était à moitie sortie du trou.

« Revenez demain, lui dit la princesse; je serai libre et vous direz au roi mon père que vous avez conjuré le sort des fées. Comme il a promis de me marier à mon libérateur, vous obtiendrez ma main. »

Encore une fois André coucha dans la forêt. Mais le jour suivant, à son retour, la princesse avait disparu, et la fée qui seule ne s'était pas noyée dans le lac l'avait conduite au roi son père et lui avait dit que c'était elle-même qui l'avait délivrée.

« Puisque vous êtes une femme, vous vivrez au château et vous y serez la seule maîtresse après moi. »

La fée en profita pour dire aux gardes d'empêcher André d'entrer dans le palais. Quand le jeune homme se présenta, on le chassa honteusement en le traitant de fourbe et de menteur.

« Que vais-je faire maintenant? demanda-t-il à son vieux cheval boiteux.

— Il te reste une pomme d'or, répondit l'animal. Lance ce fruit sur ce grand figuier. »

André le fit, et de la cime de l'arbre une hâche d'or tomba.

« C'est bien; maintenant prends cette hâche et coupe-moi la tête d'un seul coup.

— Mais...

— Point de mais, abats-moi la tête. »

Le jeune homme prit l'instrument et coupa la tête du vieux cheval. A l'instant le cheval disparut et à sa place Jacques et Antoine se montrèrent. Les trois aventuriers s'embrassèrent et les aînés racontèrent à André comment les fées les avaient enchantés et métamorphosés en cheval.

« Maintenant, dirent-ils, allons au château du roi.

— Que voulez-vous? dirent les gardes.

— Parler au roi dont nous avons sauvé la fille.

— Ah! encore ces imposteurs! s'écria le roi

qui passait. Gardes, saisissez ces aventuriers et jetez-les dans la cave des lions affamés. »

Les gardes prirent les trois frères et les enfermèrent dans un grand souterrain avec des lions, des tigres, des ours et des serpents, mais ces féroces animaux se reculèrent pour faire place aux nouveaux arrivants, au lieu de se jeter sur eux.

Comme la cave était fort obscure, André prit la chandelle que les mariés lui avaient donnée autrefois et l'alluma. Puis il tira sa serviette et aussitôt un dîner splendide se trouva servi et des tas de viande vinrent se placer devant chacun des animaux.

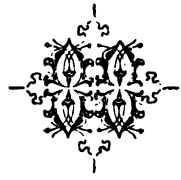
Pendant deux ans, gens et bêtes firent bon ménage; la chandelle ne s'usait point, à l'heure des repas, la serviette merveilleuse fournissait à chacun les mets les plus recherchés.

Au bout de ce temps, on amena un prisonnier dans le souterrain. Les gardes furent bien étonnés de trouver vivants les trois frères qu'on y avait enfermés autrefois. Le roi fut prévenu, et il parla de ce prodige à sa fille.

La princesse lui raconta tout ce qui s'était passé; la fée fut jetée aux bêtes féroces et dévorée à l'instant, et André se maria quinze jours après avec la fille du roi. Comme il avait fini par rencontrer la fortune, c'était suffisant pour ses frères Jacques et Antoine, qui se marièrent avec

des princesses, amies de leur belle-sœur. Ils vécurent tous heureux et eurent de nombreux enfants.

(Conté en 1883, par M. Adolphe Vautros, originaire du Canada.)



X

LES AVENTURES DE MARCHAND

(BERRY)

Un paysan avait deux fils, l'un nommé Marchand et l'autre appelé Auguste. L'aîné, qui s'ennuyait fort au village, demanda un jour à son père la permission d'aller à la ville s'engager dans un régiment de dragons. Le père refusa d'abord et finit par donner son autorisation. Marchand s'en alla trouver le colonel des dragons du roi et s'engagea dans son régiment. Le jeune homme avait emporté une bourse bien garnie; mais au régiment l'argent eut bientôt disparu, et Marchand se trouva sans le sou.

« Mon brave homme de père, se dit-il, m'a promis à mon départ de m'envoyer cent francs

quand je serais sous-officier. Je vais lui écrire que j'ai obtenu ce grade et j'aurai de l'argent. »

Aussitôt fait que dit. Deux jours après, Marchand recevait la somme promise. La noce dura pendant huit jours; l'eau-de-vie était à bon marché, et Marchand put régaler tout le régiment des dragons du roi. Au bout du huitième jour, l'argent était dépensé et Marchand avait gagné trente jours de prison pour être rentré soûl au quartier.

Tout en faisant son temps de prison, Marchand songeait :

« Si j'écrivais à mon brave homme de père que je viens de passer général, il se laisserait bien encore attendrir et m'enverrait peut-être deux cents francs ! »

Et, en sortant de prison, Marchand n'eut rien de plus pressé que d'annoncer à son père qu'en récompense de ses services, le roi l'avait nommé général.

Au reçu de la nouvelle, le paysan courut chez ses voisins :

« Mon fils est général ! mon fils est général ! Je vais lui envoyer trois cents francs ! »

Ce qui fut fait. On juge de la joie de Marchand. Tout un mois durant, le quartier fut en fête; les chefs de Marchand le laissaient faire parce qu'ils profitaient d'un petit verre par-ci par-là offert à la cantine par le soldat; mais dès que Marchand

eut vidé son gousset, on l'envoya pour trois mois à la prison.

Pendant ce temps, le paysan ne recevait pas de nouvelles de son fils. S'ennuyant par trop, il prit ses souliers neufs, sa longue blouse bleue et son bâton de voyage et se rendit à la ville. Au quartier, il demanda le général Marchand.

« Inconnu ! inconnu ! lui répondit-on partout.

— Mais enfin, le général Marchand, le jeune soldat Marchand qui s'est engagé il y a quelques mois dans les dragons du roi ! »

On finit par comprendre. Vous jugez d'ici de la colère du brave paysan.

« Ah ! c'est ainsi que tu te moques de moi ! dit-il à son fils. Eh bien ? Tu ne me reverras jamais. Reste au régiment tant que cela te fera plaisir et ne m'écris jamais. Je te défends de venir me voir. »

Et, furieux, il s'en alla.

Marchand avait fait ses trois mois de prison et il se demandait comment il allait pouvoir vivre sans prendre un verre de temps à autre, quand il lui arriva de nouvelles aventures.

La fille du roi, étant à la chasse avec son père, s'était égarée avec deux de ses écuyers ; des brigands étaient survenus, avaient tué un écuyer et enlevé la princesse et son autre serviteur. Les brigands avaient une caverne dans la montagne voisine et ce fut là qu'ils conduisirent leurs deux

prisonniers. L'écuyer put s'échapper peu après et rapporter au roi la triste nouvelle. Une armé fut envoyée contre les brigands; mais ceux-ci cachés parmi les rochers avaient tué les soldats du roi et pas un n'était revenu.

Le roi fit alors publier par tous ses États qu'il donnerait la main de sa fille et la moitié du royaume à celui qui pourrait délivrer la princesse. Beaucoup se présentèrent, mais aucun ne réussit. Marchand l'ayant appris demanda un congé à son colonel et se rendit dans la forêt voisine de la caverne des brigands. Dans cette forêt, il rencontra un vieillard qui lui dit :

« Où vas-tu ainsi, Marchand ?

— Tiens, vous me connaissez donc ?

— Oui, oui. Où vas-tu par cette forêt ?

— Vous m'avez l'air d'un brave homme et je puis me fier à vous. Je vais essayer de délivrer la fille du roi, que les voleurs tiennent prisonnière dans une grotte de la montagne voisine.

— C'est bien difficile ce que tu entreprends là, Marchand. Je veux t'aider en quelque chose. Prends ces trois objets, ils te seront utiles. »

Et l'inconnu, qui n'était autre qu'un saint ermite, donna au jeune soldat une flûte qui mettait les diables en fuite, un manteau qui transportait où l'on désirait aller, et une baguette qui vous rendait aussi petit qu'on pouvait le souhaiter.

Marchand remercia l'ermite et sur l'assurance de

ce dernier que les voleurs étaient sortis pour aller en expédition, il alla frapper à la porte de la grotte.

« Qui est là ? dit une vieille en entrebâillant la porte.

— Un pauvre voyageur qui demande l'hospitalité pour cette nuit.

— Ne savez-vous donc pas que vous êtes chez des brigands?

— Je le sais bien, et je viens tout exprès La fille du roi est ici prisonnière et je veux l'enlever aux bandits pour la reconduire à son père.

— Vons êtes audacieux, jeune homme. Entrez toujours. Je suis seule ici, au moins pour deux jours. »

Marchand entra et suivit la vieille femme qui le conduisit par des escaliers souterrains et des portes secrètes dans le village des voleurs. Le soldat fut ébloui à la vue des maisons et des palais des bandits. Et ce qui l'étonna, c'est que bien que cet endroit se trouvât sous terre, on y voyait aussi clair qu'en plein jour dans la campagne.

La vieille l'invita à souper et lui fit faire un véritable repas de roi. Marchand était émerveillé et ne savait trop comment remercier sa singulière hôtesse.

« Ce n'est pas de cela vraiment qu'il s'agit, jeune homme. Tu voudrais délivrer la princesse. Je

consens à t'aider en cela sous la condition que tu accompliras la tâche que je vais t'imposer.

— Je suis tout prêt. Parlez.

— Il y a ici une grande boîte dans laquelle trois diables viennent coucher chaque nuit. Serais tu assez osé pour y coucher aussi ?

— Oh oui ! Menez-moi en cet endroit et je me fais fort d'y passer la nuit. »

Marchand, muni de sa flûte merveilleuse, s'accommoda de son mieux dans le grand coffre et attendit l'arrivée des démons. Il ne tarda pas à les entendre venir.

« Qu'est-ce donc ? dit l'un. Quel est cet homme couché à notre place ? Vas-tu déloger d'ici ?

— Il y a de la place pour nous quatre, répondit Marchand. Couchez-vous auprès de moi.

— Alors, tu ne veux pas sortir. Tant pis pour toi ! »

Et les diables s'apprêtèrent à étrangler le jeune soldat. Mais celui-ci tira sa flûte et se mit à jouer un air de son invention. A l'instant, les démons s'enfuirent en poussant des cris formidables, chassés qu'ils étaient par l'instrument merveilleux. Débarrassé de ces trois compagnons, Marchand dormit tranquillement jusqu'au jour.

La vieille arriva, croyant le soldat mort. Elle fut bien étonnée de le voir s'astiquer de son mieux comme s'il allait se rendre à la revue d'honneur.

« Comment, les diables ne t'ont pas assommé ! Ils ne sont donc pas venus, cette nuit?

— Oh ! si ; mais je les ai chassés d'ici.

— Tu m'étonnes fort; personne jusqu'ici n'a pu sortir vivant de cette épreuve. Je veux t'imposer une seconde condition : tu vois cette haute église, n'est-ce pas? Un nid de corbeaux est à la flèche. Va dénicher les petits et apporte-les moi. Je te donne jusqu'à midi pour accomplir ce tour de force. Il est entendu que tu ne te serviras ni d'échelle ni de corde.

— C'est bien ; à midi, je vous apporterai les jeunes corbeaux. »

Dès que la vieille eut le dos tourné, Marchand s'enveloppa dans le manteau magique et commanda : « Que je sois à l'instant au sommet du clocher ! » Et s'y trouvant transporté il prit les corbeaux, descendit et rejoignit la vieille.

« Déjà revenu ! Mais c'est à n'y pas croire. Comment as-tu fait ?

— J'ai grimpé le long des murs, puis sur le clocher et j'ai atteint la flèche de l'église.

— Puisque tu te tires si bien des épreuves auxquelles je te soumets, je veux t'en imposer une dernière. J'enfermerai la fille du roi dans sa chambre ; si tu peux aller coucher dans son lit, je la laisserai aller avec toi. »

Marchand accepta encore. Le soir venu, la vieille enferma à double tour la jeune fille dans

une chambre aux portes de fer et s'en alla tranquillement se coucher.

Marchand vint aussitôt et se rendit si petit, si petit, qu'il entra facilement par le trou de la serrure. La princesse en le voyant eut peur.

« Ne craignez rien, lui dit le soldat; je suis dans les dragons de votre père, et j'ai entrepris de vous délivrer. Demain sans doute, la vieille gardienne de ce souterrain nous permettra d'aller retrouver le roi. »

Puis il lui raconta tout ce qu'on avait fait pour la délivrer, les nombreux chevaliers qui n'avaient pu réussir, et enfin comment il était parti lui simple soldat, et de quelle façon il avait rempli les épreuves que lui avait imposées la vieille femme.

« Je vous remercie, Marchand, vous êtes brave, et je serai très heureuse de me marier plus tard avec vous. »

Le lendemain matin quand la femme vint ouvrir, elle se vit forcée de laisser partir le jeune homme et la jeune fille, qui bientôt furent arrivés au palais du roi.

Dire quelle fut la joie du pauvre père et celle de tout son peuple serait impossible. On prépara tout pour le mariage et huit jours après l'heureux Marchand épousait la princesse. Pendant tout un mois ce ne furent que fêtes, réjouissances, bals et festins dans tout le royaume; les bœufs arri-

vaient tout rôtis sur la place des villages et des villes, les rivières étaient des vins les plus fins : mangeait et buvait qui voulait.

Ce temps de réjouissances terminé, Marchand prit une escorte de cent hommes et partit pour revoir son brave homme de père. Il allait arriver dans le village; mais comme il était nuit, Marchand préféra demander l'hospitalité dans un grand château au bord de la route. C'était justement le château de brigands qui depuis quelque temps ravageaient la contrée. Au milieu de la nuit, Marchand entendit des cris, des gémissements; c'étaient ses soldats qu'on égorgeait. Il n'eut que le temps de sauter en chemise par une fenêtre et de s'enfuir dans la campagne.

Un berger était en ce moment occupé à changer son parc à moutons. Il allait se sauver effrayé en apercevant Marchand.

« Ne craignez rien, lui cria ce dernier. »

Il lui raconta son aventure et le berger courut à sa cabane et en rapporta un pantalon.

« Quoi faire, maintenant? se dit le gendre du roi. Mon père m'aurait bien reçu en me voyant riche et bien habillé, mais maintenant il ne voudra pas me voir dans un tel état et il ne me croira pas quand je lui dirai que j'ai épousé la fille du roi. »

Marchand proposa au berger d'aller à la ville dire au roi et à la princesse dans quel état les

brigands l'avait réduit. « En attendant, ajouta-t-il, je garderai vos moutons. »

Le berger accepta et se rendit à la ville.

Le roi voulait envoyer un corps d'armée avec son meilleur général.

La princesse s'y opposa. Elle prit un régiment et partit en emportant la baguette magique qui une fois déjà avait si bien servi à son mari.

On arriva le soir près du château des bandits. Grâce à la baguette, la princesse et les soldats entrèrent inaperçus dans le château, et au milieu de de la nuit, à un signal donné, tous les brigands furent égorgés.

Mais le berger n'était plus là. Il s'était arrêté en route dans une auberge et s'était amusé à boire avec les habitués de la maison auxquels lls paya force tournées de petits verres.

La princesse était embarrassée. Elle se renseigna auprès des paysans et on lui indiqua la maison de son beau-père.

La fille du roi se jeta au cou du brave homme en l'appelant son père. Le paysan n'en revenait pas.

« Mais, madame, balbutia-t-il, je ne vous connais pas.

— Comment, mais je suis la fille du roi, la femme de Marchand.

— Alors, il était donc général ?

— Mais non, mais non ; je vous dirai cela plus tard .... Où est votre fils ?

— Mais il n'est pas ici. Autrefois, je lui ai fait défense de venir jamais me voir au village et je ne l'ai pas revu. »

En ce moment, Marchand, prévenu de ce qui s'était passé par des paysans, arrivait chez son père qui ne parla plus de le mettre à la porte, comme de juste.

Quelques jours après c'étaient de nouvelles fêtes dans la ville et au palais du roi pour fêter le retour de la princesse et de Marchand en même temps que l'arrivée du paysan et de son fils Auguste qu'on maria à une riche et belle princesse, amie de la reine.

(Conté en 1882, par M. Joseph Vouaux, à Neuilly [Cher]).

XI

LES FIGUES MERVEILLEUSES

(CANADA)

Les trois fils d'un pauvre bûcheron lui demandèrent un jour la permission de le quitter et d'aller par les pays lointains à la recherche de la fortune qu'ils ne trouvaient point au village. Le pauvre homme était bien peiné de quitter ses enfants, aussi essaya-t-il de les retenir à la maison.

« Mon père, dit l'aîné, c'est inutile de vouloir nous faire rester ici, à moins que vous ne l'exigiez. Depuis un an nous ruminons ce projet et nous sommes tout à fait décidés.

— S'il en est ainsi, allez. Sachez qu'il est donné à tout homme de rencontrer la fortune au moins une fois dans sa vie. La plupart ne l'arrêtent pas

au moment convenable et restent malheureux comme devant. Ne soyez pas de ceux-là. Je vous donne ma bénédiction, allez. »

Les trois frères quittèrent le village et arrivèrent au carrefour de trois routes. Ils se promirent de s'y retrouver au bout d'un an et un jour et ils partirent par trois chemins différents. Le premier s'embarqua sur un grand navire et s'en alla en Europe ; le second s'en alla en Afrique et le troisième après avoir marché bien longtemps arriva dans un grand pays inconnu. Le jeune paysan s'assit sur une grosse pierre et songeant à ses frères et à ses parents se mit à pleurer. Juste alors, passait une bonne fée du pays.

« Qu'as-tu donc à pleurer, jenne homme ?

— Je suis un étranger parti à la recherche de la fortune, et je ne vois guère comment je ferai pour ne pas mourir de faim. Et puis j'ai bien du chagrin d'avoir laissé tout seuls au village mon père et ma bonne mère.

— Tu es un bon garçon et je veux te donner cette fortune après laquelle tu cours. Voici une bourse merveilleuse qui jamais ne sera vide. Tu peux y puiser à toutes les heures du jour et de la nuit, toujours tu y trouveras six francs.

— Ma bonne madame, merci, merci.

La fée s'éloigna et l'aventurier continua sa route. Après quelques heures de marche, il arriva devant un grand château qu'on lui dit être celui

de la reine de ce pays. On l'invita à passer quelques jours au château et il accepta. Au dîner, la reine demanda le récit des aventures de son convive. Celui-ci raconta tout son voyage et n'omit point la rencontre de la fée et le don de la bourse merveilleuse.

« Ce n'est guère croyable que vous ayez une bourse telle que celle dont vous parlez. Jamais je n'ai ouï pareille merveille.

— Et pourtant c'est bien vrai. Tenez. Vous voyez que je vide ma bourse, ce qui n'empêche pas qu'elle soit encore pleine.

— C'est une bourse fort curieuse ; vous devriez me la vendre.

— Je ne la vendrai jamais, car avec elle n'ai-je pas plus que vous ne pourriez me donner en échange ? Ainsi ce n'est pas la peine d'y songer »

La reine ne dit plus rien, mais lorsque le dîner fut achevé, elle fit faire par une de ses suivantes une bourse absolument semblable à celle du jeune homme, et, la nuit venue, elle prit la vraie et la remplaça par la fausse tandis que le paysan dormait.

Le lendemain ce dernier demandait sa route et retournait dans son pays natal. Il marcha bien longtemps sans trouver âme qui vive, enfin il arriva dans une hôtellerie.

« Femme, dit-il à l'aubergiste, servez-moi vite un bon dîner. »

On le lui servit, mais quand il fut pour payer, il eut beau chercher dans sa bourse, il n'y trouva que cinq francs. On lui demandait un écu de six livres et, ne pouvant solder son écot en entier, on le chassa comme un voleur.

« La maudite reine m'a volé ma bourse, pensa le voyageur. Comment pourrai-je jamais la recouvrer ? »

Et, tout en songeant, il passa près d'un gros figuier. Comme il avait soif, il grimpa le long de l'arbre et se mit à manger des fruits. Il en avait remarqué de deux sortes, de gros et de petits. Naturellement, il prit les plus gros. Tout à coup, il se sentit embarrassé dans les branches du figuier ; il se retourna et se vit porteur d'une queue énorme qui descendait jusque sur le sol et qui allait s'allongeant à mesure qu'il mangeait des figues.

« Me voilà comme les singes, se dit-il. Comment oserai-je jamais retourner dans mon pays? On m'appellera l'homme à la queue!... Voyons, ces fruits ne seraient-ils pas la cause de tout ceci? Je vais manger des plus petits pour en voir l'effet. »

Et il se mit à manger des figues les plus petites et sa queue alla se raccourcissant jusqu'au moment où elle disparut entièrement.

« Je vais prendre de ces fruits, pensa le paysan, et j'irai les vendre à la reine. Je la forcerai bien à me rendre ma bourse merveilleuse. »

Il prit des figues de l'arbre en même quantité, des grosses et des petites, et il retourna au château. Mais la reine avait placé des gardes pour l'empêcher d'entrer et il dut s'en aller sans vengeance.

Le jeune homme retourna au carrefour des trois chemins et prit la route que son frère aîné avait dû suivre. Il arriva au bord de la mer et s'embarqua pour l'Europe. Dans une grande ville où il débarqua, il apprit que son frère était devenu le tailleur du roi et que son habileté était renommée par tout le pays. S'étant fait indiquer la demeure du tailleur, il y arriva bientôt.

Les deux frères furent bien heureux de se revoir et ils s'embrassèrent cordialement. Le cadet raconta ses aventures et demanda à son aîné ce qu'il fallait faire.

« C'est très simple ; je vais te donner un manteau merveilleux avec lequel tu pourras arriver jusque dans la chambre de la reine. Tu lui vendras de tes figues et tu t'arrangeras ensuite pour le mieux.

— Quel est donc le pouvoir de ce manteau ?

— Il a ceci de particulier qu'il rend invisible celui qui le porte, et qu'il permet de traverser un régiment sans être vu tout en voyant tout le monde.

— C'est juste ce qu'il me faut. Après avoir dîné je retournerai en Amérique dans le pays de la reine voleuse. »

Quinze jours plus tard, l'aventurier était arrivé devant le palais de la reine. Il se couvrit du manteau magique et traversa les portes, les escaliers, les corridors au nez des gardes qui ne pouvaient l'apercevoir, mais qui l'entendaient se moquant de leur faible vue. Il entra dans la chambre de la reine et se mit à crier :

« Qui veut de bonnes figues ? Qui veut de bonnes figues ? » Comme il s'était grimé et qu'il contrefaisait sa voix, la reine ne put le reconnaître.

« Sont-elles bonnes tes figues, demanda-t-elle ?

— Délicieuses, madame la reine, délicieuses ; vous pouvez en goûter.

— En effet, elles sont exquises ; mais je ne veux pas de ces petites, donne-m'en pour vingt sous de ces grosses. »

C'était ce que voulait le marchand. La reine et sa suivante mangèrent les figues, mais tout à coup :

« Oh ! Marie, vois donc quelle queue tu portes !

— Oh ! madame, voyez donc la vòtre ! »

La reine et la servante étaient furieuses.

« Voyons, marchand, la faute en est à tes figues ; fais disparaître cette queue incommode.

— Madame, j'ai bien ce pouvoir, mais je ne le ferai que lorsque vous m'aurez rendu ma bourse inépuisable. Car je suis celui que vous avez volé l'autre jour.

— Je vais appeler mes gardes et te faire pendre.

— Ce n'est pas nécessaire; voyez, je vais disparaître. »

Le jeune homme devint invisible. Puis reprenant sa forme, il donna une figue à la servante et aussitôt la queue de la jeune fille disparut.

« Puisqu'il en est ainsi, voilà ta bourse, débarrasse-moi de cette queue.

— Vous m'avez volé autrefois, madame la reine, je vous laisse votre queue, au revoir ! »

Le coureur d'aventures disparut avec la bourse magique, et au jour fixé retrouva ses deux frères au carrefour des trois routes. Riches désormais, ils vécurent heureux de longues années avec les femmes qu'ils épousèrent et les nombreux enfants que celles-ci leur donnèrent.

Quant à la reine, on ne l'appela plus dans son pays que la reine Longue-Queue, nom qui lui resta, car jamais on ne put lui enlever cette queue extraordinaire.

(Dit en 1883, par M. G. Charpentier, qui tient ce conte d'un jeune Canadien de ses amis.)

XII

LES TROIS CHARS

(CANADA)

AUTREFOIS vivait un puissant roi qui avait trois enfants, tous garçons. Se voyant devenir vieux et pensant bientôt mourir, le roi appela ses trois fils et leur parla ainsi :

« Mes enfants, je sens qu'il me reste bien peu de temps à passer au milieu de vous. Avant de mourir, je voudrais donner ma couronne à l'un de vous. Mais lequel choisir? Comme vous la méritez tous les trois, je la donnerai à celui qui me rapportera ici même dans un an et un jour le char le plus merveilleux qu'il puisse se trouver. Prenez un cheval et de l'argent, et partez. »

Les trois frères quittèrent bientôt la ville et se séparèrent prenant trois chemins différents.

Robert, l'aîné, voyagea longtemps, longtemps, ne s'arrêtant aux auberges que pour s'y reposer.

Enfin, il arriva dans un désert inconnu et y rencontra une vieille mendiante toute couverte de haillons.

« Où allez-vous, mon prince? demanda-t-elle.

— Cela ne te regarde pas; mêle-toi donc de tes affaires et laisse-moi tranquille.

— Vous n'êtes pas gentil, beau prince; mais je vous l'assure, vous vous repentirez bientôt de votre grossièreté ! »

La vieille s'éloigna laissant le prince à ses réflexions.

Robert eut beau voyager de village en village, de ville en ville, de pays en pays, il ne put trouver d'autre char que celui que lui vendit un paysan moyennant quelques écus. On juge s'il revint dépité au château de son père.

Richard, le deuxième, rencontra la même mendiante au bord de la mer.

« Où allez-vous mon prince? demanda-t-elle.

— Est-ce que je te demande où tu vas, vieille sorcière de l'enfer? Crois-tu donc que j'aie à te faire part de mes secrets ?

— Ne vous mettez point en colère, mon prince ! Je sais bien que vous allez à la recherche d'un char magnifique. Mais soyez certain que vous ne le trouverez point. »

Le prince allait répondre, mais la fée avait disparu.

Comme son frère, Richard ne put trouver d'autre char qu'une vieille voiture vermoulue que lui vendit un charron moyennant quelques pistoles.

« Ce n'est pas ce char qui me fera donner la couronne, pensa-t-il en revenant. J'aurais dû être moins grossier avec la mendiante qui certainement est une fée ! »

Jeannot, le cadet, s'en alla à petites journées, s'arrêtant de ci de là, au gré de son caprice et demandant partout si l'on ne connaissait point un char magnifique qui fût à vendre.

Comme il arrivait au bord d'un grand fleuve qu'il ne savait comment passer, la mendiante parut près de lui.

« Bonjour, mon prince ; vous voilà bien embarrassé ; où allez-vous donc ainsi ?

— Bonjour, ma bonne femme ; vous avez bien raison, je ne sais comment traverser le fleuve ; et quant au pays où je m'en vais, je n'en sais trop rien ; je suis à la recherche du plus beau char qu'il soit possible de rêver et je ne sais où le rencontrer,

— C'est bien, mon ami, tu es un brave jeune homme et tu ne dédaignes pas de parler à une vieille mendiante comme moi. Comme je suis fée, je veux te récompenser ainsi que tu le mérites. »

La mendiante disparut et se changea en une

charmante jeune fille. Puis prenant sa baguette, elle en frappa le sol, et un char magnifique en sortit. Des chevaux ailés, rapides comme le vent, conduits par des lutins beaux à ravir, vinrent d'eux-mêmes s'atteler à la voiture, et le plus gracieusement du monde, la fée ouvrit la portière et invita le jeune homme à monter dans le char ; puis elle vint s'asseoir auprès de lui, et, sur son ordre, la voiture partit pour la capitale du royaume.

Les trois princes arrivèrent, au terme fixé, dans la grande cour du palais où le roi se tenait assis sur son trône.

« Eh bien ! mes enfants, avez vous rapporté de beaux chars ?

— Voici le mien, dit l'aîné ; il n'est pas fort joli, mais c'est tout ce que j'ai pu trouver.

— Le mien ne vaut guère davantage, dit piteusement le second ; cependant je le préfère au premier.

— Et toi, Jeannot, où se trouve donc ton char ?

— Il est à la porte du château à attendre. Je vais le faire venir sur l'heure. »

A l'instant, les portes s'ouvrirent avec fracas et le superbe équipage fit son entrée dans la grande cour. Le roi était émerveillé, et sa surprise n'eut plus de bornes quand il vit la fée descendre de voiture.

« Avancez, ma belle dame, et faites-moi la faveur de devenir ma belle-fille.

— C'est ce que j'allais vous demander ! répondit la jeune fille. »

— La noce fut célébrée avec le plus grand éclat et le prince Jeannot fut proclamé roi à la grande satisfaction de tout le peuple. Seuls, ses deux frères enviaient son bonheur. Ils essayèrent de l'empoisonner, mais ils furent surpris au moment où ils versaient le breuvage dans la coupe de leur frère, et quelques jours après on les pendit.

(Conté en 1883 par M. Georges Charpentier, qui le tient d'un jeune Canadien de ses amis.)

XIII

LES TROIS FILS DU ROI

(ALSACE)

Au temps jadis vivait un grand roi qui avait trois fils; l'aîné s'appelait Robert, le deuxième Louis, et le cadet Philippe.

Dans le jardin du palais était un gros pommier auquel le roi tenait beaucoup, parce que cet arbre avait été planté autrefois par la défunte reine, sa femme. Mais chaque année, l'arbre se couvrait de fruits, et les pommes disparaissaient sans que l'on pût connaître le voleur. Le roi en était très peiné. Aussi il dit un jour à Robert, son fils aîné :

« Mon enfant, prends ton fusil et passe la nuit dans mon jardin; vois quel est celui qui vient dérober les pommes, et n'hésite pas à le tuer.

— C'est bien, mon père, je ferai bonne garde, répondit le prince. »

La nuit venue, Robert se cacha dans un massif et attendit. Minuit arriva, et il ne voyait point de voleur.

« Sans doute qu'on ne viendra pas cette nuit, pensa Robert. Je puis dormir tranquillement. »

Et il s'endormit. Le lendemain, il retourna au palais et dit à son père que le voleur n'était point venu. Le roi alla compter les fruits du pommier et vit qu'il en manquait plusieurs. Il appela son deuxième fils et lui dit de passer la nuit à son tour pour surprendre le larron. Louis attendit l'heure de minuit et s'endormit.

« Tu n'as donc rien vu? lui dit le roi le lendemain. On a pourtant enlevé trois pommes à mon pommier. Il faut que je charge Philippe de veiller sur mon jardin. »

La troisième nuit, Philippe prit son fusil et attendit l'arrivée du maraudeur. Minuit sonna à l'horloge du palais, puis une heure, et puis deux heures. Alors un grand bruit se fit entendre, et le jeune homme vit arriver un grand oiseau aux ailes brillantes comme le soleil, qui s'abattit sur l'arbre et se mit à en manger les fruits.

« Je tiens le voleur! » se dit Philippe. Et, prenant son fusil, il visa l'oiseau merveilleux et fit feu. L'oiseau poussa un grand cri et s'enfuit, laissant une de ses ailes dans les branches de

l'arbre. Le prince eut bientôt fait de grimper au haut du pommier, de prendre l'aile et de rentrer au château se coucher.

« Eh bien ! lui dit le roi à son réveil, as-tu vu le voleur ?

— Non seulement je l'ai vu, répondit Philippe, mais encore je l'ai blessé et je lui ai enlevé une de ses ailes, car c'est un oiseau merveilleux.

— Montre-moi donc cette aile.

— La voici.

— Oh ! je n'ai jamais vu rien de plus extraordinaire. Je donnerais volontiers la moitié de mon royaume pour posséder cet oiseau rare; mais qui jamais pourra me l'apporter ? »

Le roi en vint à perdre le sommeil à force de contempler les plumes brillantes de l'oiseau merveilleux. Il en tomba malade, et les médecins qu'il consulta déclarèrent que le roi mourrait avant une année, si l'on ne trouvait le moyen de s'emparer de l'oiseau et de le lui apporter. Ayant fait venir ses trois fils dans sa chambre, le roi leur dit :

« Il est de toute nécessité que l'un de vous trouve l'Oiseau de Feu, l'enferme dans une cage et me l'apporte. Sinon, je mourrai. Que Robert parte dès maintenant et ne revienne qu'avec l'oiseau. Si, dans un mois, il n'est pas de retour, Louis partira à son tour. »

Robert prit cent mille francs, s'habilla richement,

monta le meilleur cheval des écuries du palais et se mit en route. Il marchait depuis deux jours lorsqu'il rencontra une vieille femme sur son chemin.

« Une petite charité, monsieur; je me meurs de faim! dit la mendiante.

— Place! place! répondit Robert. Mon argent n'est pas pour des aventurières comme vous.

— Vilain prince, vilain prince! vous vous en repentirez. »

La vieille s'éloigna, et Robert passa peu après devant une auberge. Il y entra pour se reposer et pour faire un bon repas. On le servit avec le plus grand luxe, et, quand il se disposa à payer, on lui réclama deux cent mille francs pour le prix du dîner.

« Deux cent mille francs! mais vous plaisantez. Je n'ai pas cent mille francs.

— Alors vous serez notre prisonnier jusqu'à ce que vous ayez de quoi payer votre repas. »

Cette auberge était celle des voleurs; les bandits lièrent le fils du roi et l'enfermèrent dans un souterrain très profond.

Un mois après son départ, son frère Louis partit à sa recherche. Il monta sur un bon cheval, emporta cent mille francs et se mit en route. Lui aussi rencontra la vieille mendiante et refusa de lui faire une aumône.

« Vous vous en repentirez, méchant prince! dit la vieille. »

L'auberge n'était pas loin et Louis fut enfermé avec son frère.

Depuis trois mois que Robert et Louis étaient partis, le vieux roi était bien plus malade qu'autrefois. Philippe passait ses journées à pleurer auprès de son père. A la fin, il n'y tint plus.

« Mon bon père, dit-il, mes frères sont partis et ne sont pas revenus Si vous me le permettez, je prendrai la vieille jument grise et j'irai à la recherche de l'Oiseau de Feu, de Robert et de Louis.

— Mon enfant, tu me restes seul et tu veux partir ! Je t'en prie, demeure ici pour me fermer les yeux.

— Non, non; quelque chose me dit que je réussirai et que je serai bientôt de retour.

— Alors, va, et prends ce qui te plaira. »

Monté sur la vieille jument et vêtu de modestes habits, Philippe quitta la ville et s'en alla droit devant lui. Au bout de trois jours, il vit la mendiante sur son chemin.

« Mon bon monsieur, une petite charité, s'il vous plaît.

— Tenez, ma bonne femme, mangez de ce bon pain blanc et prenez cet écu tout neuf.

— Votre charité doit être récompensée; je veux vous donner un bon conseil. A quelque distance d'ici, vous trouverez une auberge qu'habitent des bandits; quoi que l'on fasse, ne vous y arrêtez

point ; il vous en arriverait malheur comme à vos frères qui y sont emprisonnés. Continuez à rendre service à tout le monde, vous en retirerez grand profit. »

Le prince remercia la bonne femme et continua son voyage. Une heure après, il était à l'auberge des voleurs,

« Hé ! jeune homme, crièrent-ils. Venez donc dîner avec nous ; vous ne payerez pas bien cher. »

Mais, sans répondre, Philippe donna un coup de talon à sa jument grise et la lança au grand galop. Les voleurs se mirent à sa poursuite, mais ils ne purent le rejoindre. Malheureusement, l'animal mourut de fatigue la nuit suivante, et Philippe se trouva seul au milieu d'un pays inconnu. Il ne put s'endormir, et tout à coup il entendit des cris de douleur dans un buisson voisin. Philippe y courut et y vit un serpent qui allait faire mourir un loup tout blanc. Le prince prit son sabre et coupa la tête du serpent.

« Je te remercie, prince Philippe, lui dit le loup. Je veux te donner un conseil. Au sortir de la forêt, tu trouveras un cheval merveilleux tout en or. D'un seul bond jette-toi sur son dos, et tu auras le plus rapide coursier du monde. Ce cheval te sera très utile pour t'emparer de l'Oiseau de Feu. Adieu !... Ah ! encore un instant. En quelque lieu que tu te trouves, si tu as besoin de

mon assistance, appelle-moi, et aussitôt je serai près de toi. »

Puis le loup blanc détala dans la forêt et le prince se mit cn marche. Comme le loup le lui avait dit, Philippe trouva le Cheval d'Or au sortir du bois. D'un saut il fut sur son dos. A l'instant, le cheval merveilleux se mit à dévorer l'espace et conduisit son cavalier au bord de la mer.

« Là près est une grande grotte habitée par un géant. C'est à cet homme qu'appartient l'Oiseau de Feu. Propose-lui de m'échanger contre cet oiseau extraordinaire. »

Philippe descendit de cheval et frappa à la porte de la caverne.

« Qui est là? cria une grosse voix à l'intérieur.

— C'est Moi-Même! répondit le prince sur le conseil du Cheval d'Or.

— Attends, je vais t'ouvrir. »

Le géant laissa entrer le cheval et son cavalier.

« Que me veux-tu, jeune homme?

— Vous avez en votre possession l'Oiseau de Feu. Mon père y tient beaucoup et je veux vous proposer de l'échanger contre ce Cheval d'Or.

— Ah! le bel animal. Si tu veux le troquer contre l'Oiseau de Feu, je te donnerai encore un sac d'or et un sac de diamants.

— C'est cela. Marché conclu! »

Le géant courut chercher les deux sacs et la

cage renfermant l'Oiseau merveilleux et les donna au jeune prince.

« Maintenant, adieu! lui cria Philippe. J'emporte le tout. »

Il avait sauté sur le Cheval d'Or et déjà il était bien loin de la caverne. Le géant, tout furieux appela ses voisins les autres géants.

« On m'a volé l'Oiseau de Feu! on m'a volé l'Oiseau de Feu! répétait-il.

— Mais quel est le voleur? demandèrent les voisins.

— C'est Moi-Même! C'est Moi-Même!

— Alors pourquoi te plaindre? Pauvre voisin, tu es fou? »

Et le géant eut beau chercher partout, il ne put retrouver son oiseau favori et il se précipita dans la mer.

Le prince arriva devant l'auberge des voleurs et il s'arrêta.

Ses habits étaient tout en lambeaux et, comme c'était la nuit, on ne sut point que son cheval portait tant de richesses.

Il dîna avec les bandits et leur donna les quatre cents mille francs demandés pour la rançon de ses frères.

Ceci fait, il reprit la route de la capitale.

Le cheval s'allongea, s'allongea et les trois frères purent prendre place sur son dos. Philippe, s'étant endormi, ses frères se dirent :

« Si nous jetions notre frère dans un précipice, nous dirions qu'il est mort et toute la gloire de cette entreprise nous reviendrait. »

Comme on passait auprès d'une grande carrière de pierres, ils y précipitèrent Philippe et rentrèrent à la ville où ils furent reçus avec enthousiasme.

Quant au jeune prince, il était tombé dans un fourré d'épines au fond du précipice, et n'avait fait que se déchirer les mains et le visage.

« Comment sortirai-je jamais de ce trou? pensa-t-il. Cette carrière est abandonnée et je mourrai ici de faim et de soif. Mais, si j'appelais le loup blanc, il me tirerait peut-être d'embarras. »

Et Philippe appela l'animal :

« Loup blanc, traverse vallées, traverse montagnes, et viens au secours du prince qui se meurt. »

Il avait à peine achevé qu'il s'entendit appeler.

« Hé! Philippe, que fais-tu dans cette carrière?

— Mes mauvais frères m'ont précipité dans ce trou et se sont enfuis emportant le Cheval d'Or et l'Oiseau de Feu.

— Attends que j'aille tout près chercher une paille de blé; je te la descendrai et je te remonterai. »

Le loup blanc courut au champ de blé le plus voisin, y arracha un chaume encore vert et le fit

descendre dans le trou. La tige de blé s'allongea, s'allongea et arriva jusqu'au prisonnier.

« Accroche-toi bien et tiens bon ! cria le loup. »

Mais Philippe n'était pas au milieu de la montée que la corde verte cassa et qu'il retomba.

« Je vais en chercher une autre ! lui dit l'animal.

— Oui, hâte-toi, car je suis moulu. »

Une deuxième ascension n'eut pas plus de succès ; mais à la troisième fois, Philippe sortit de la carrière. Le loup blanc le déshabilla, le lécha et le guérit aussitôt. Puis il lui dit de retourner au château du roi. Philippe remercia la bonne bête et le soir même arriva devant le palais de son père.

Dans la ville ce n'étaient que fêtes et réjouissances.

Le vieux roi avait recouvré la santé comme par enchantement à la vue de l'Oiseau de Feu, et il en était si heureux qu'il avait donné à ses deux fils la moitié de son royaume.

Le prince Philippe voulut entrer dans le palais.

« Que désirez-vous ? lui dirent les gardes.

— Rentrer chez moi !

— Rentrer chez vous, pauvre mendiant, mais êtes-vous même le dernier des valets de cuisine ?

— Je suis le fils du roi, le prince Philippe, ne me reconnaissez-vous pas ?

— Ah! ah! le prince, dites-vous. Assurément vous radotez! »

Le jeune homme se mit en colère et battit les gardes.

Entendant du bruit, le vieux roi parut à la fenêtre et demanda ce qui se passait.

« C'est ce mendiant qui veut entrer au château en se faisant passer pour votre fils, le prince Philippe.

— Ah, Dieu! serait-il possible? »

Le roi s'empressa d'accourir et d'embrasser son fils. Philippe lui raconta de quelle façon odieuse il avait été trahi par ses frères et comment ils avaient essayé de le faire périr au fond du précipice.

« Vite, commanda le roi, qu'on fasse chauffer au rouge le grand four du palais et qu'on y jette mes deux fils! »

Ce qui fut fait sur l'heure; et le prince Philippe et son père vécurent fort heureux avec les biens dont l'Oiseau de Feu et le Cheval d'Or les comblèrent par la suite.

(Conté en 1883, par une bonne alsacienne en service chez M. Michel Stoullig, à Paris.)

XIV

L'AIGUILLE, LE CHIEN ET LA PRINCESSE

(LORRAINE)

Un roi avait trois fils, et, devenu vieux, il eût voulu donner le pouvoir à l'un d'eux et vivre tranquillement dans la retraite. Il appela ses trois enfants et il leur dit :

« Voilà que je suis tout cassé et tout ridé; je ne peux plus m'occuper des choses de l'Etat. Je vous aime également tous les trois et je ne puis me décider à donner la couronne à l'un plutôt qu'à l'autre d'entre vous.

Je veux vous imposer une épreuve; celui qui réussira à m'apporter dans un an et un jour l'aiguille la plus fine et le plus gros fil qui puisse la traverser sera roi à ma place. »

Les trois frères embrassèrent leur père et pri-

rent chacun un excellent cheval et partirent. Il y avait un mois qu'ils étaient partis de la capitale et leur bourse était vide. Les deux aînés se dirent :

« Assommons notre frère et prenons-lui son cheval que nous vendrons pour en avoir de l'argent. Nous serons débarrassés de lui et nous ne craindrons pas qu'il nous enlève la couronne. »

Ils prirent leurs bâtons et assommèrent le jeune prince, puis ils s'éloignèrent.

Le cadet était étendu sur la route quand une fée vint à passer.

« Ah! le pauvre garçon! se dit-elle. Ce serait dommage de le laisser mourir ainsi. »

Elle tira un flacon de sa poche et versa sur la tête du jeune prince quelques gouttes d'un baume merveilleux qui pouvait rendre à la vie des gens morts depuis dix ans. A l'instant le jeune homme parut se réveiller. Il ne se sentait plus de rien.

« Oh! merci, merci, bonne madame! qui êtes vous donc ?

— Je suis la Reine des Fées; j'ai vu qu'on avait voulu te tuer et je t'ai guéri grâce à un baume de ma composition. Mais d'où viens tu et où vas-tu ?

— Je suis le fils du roi d'Espagne et je voyage à la recherche de l'aiguille la plus fine et du fil le plus gros qui puisse la traverser. Mes frères voyagent dans le même but et ce sont eux qui m'ont laissé pour mort en cet endroit.

— Allons, ne te désole pas : voici une pomme merveilleuse que tu conserveras avec soin. Retourne chez ton père et, tes frères rentrés, ouvre la pomme, tu y trouveras ce que tu désires. »

Le prince remercia la bonne Reine des Fées et retourna au château du roi, où l'on fut tout étonné de le voir entrer seul bien longtemps avant ses frères.

Mais il ne les accusa pas, disant qu'il croyait avoir trouvé avant eux ce qu'il cherchait et qu'alors il était revenu.

Les frères revinrent à leur tour et ils eurent bien peur en revoyant leur frère cadet.

Le jour fixé par le roi arriva, et chacun des frères étala les aiguilles les plus fines qu'ils eussent pu trouver par toute la terre. C'était fort bien, mais quand il se fut agi de passer un gros fil par le trou, ils n'y purent réussir.

« Et toi, dit le vieux père, où sont tes aiguilles ?

— Mon père, je n'en ai qu'une, et pour ne pas la perdre je l'ai enfoncée dans cette pomme »

Le jeune prince ouvrit la pomme et montra une aiguille aussi fine que les fils que tissent les petites araignées des bois. Puis prenant un gros câble, il le passa sans difficulté par le trou de l'aiguille.

Le roi était enthousiasmé. Mais les deux frères :

« Père, il y a quelque tour de magie dans ce

prodige; indiquez-nous une autre épreuve afin que nos chances soient égales.

— S'il en est ainsi, remettez-vous en route et rapportez-moi le plus petit chien qui soit au monde. »

Encore une fois, les trois frères quittèrent la ville pour se mettre à la recherche du chien merveilleux.

Au bout d'un mois, ils tuèrent leur frère à coups de poignard, comptant sans la Reine des Fées qui vint presque aussitôt rendre la vie au pauvre jeune homme.

« Bonne Reine des Fées, combien je vous dois! C'est la seconde fois que vous me sauvez la vie. Je vous en remercie. Mais le chien le plus petit du monde, pouvez-vous me le donner?

— Certainement. Prends cette noix; tu y trouveras ce que tu désires. »

Le prince prit la noix et partit. Mais en chemin, il perdit le fruit. Bien désolé, il chercha s'il ne pourrait point retrouver la fée. Justement elle avait appris que le prince avait perdu sa noix.

« Voici une pioche, dit-elle à ce dernier; fais un trou bien profond; dans quinze jours tu auras la noix. »

Le travail fut bien pénible, car il fallait piocher dans un terrain aussi dur que le roc; enfin le prince trouva la précieuse noix. Il revint en hâte au château où ses frères venaient d'arriver.

Ils avaient rapporté des chiens si petits que c'en était merveille. Mais quelle fut leur surprise et leur rage en voyant le chien qui sortit de la noix et qui était gros au plus comme le fruit de l'églantier.

« Il y a encore magie ! dirent les deux aînés. Faites que nous repartions et que celui qui ramènera la plus charmante princesse soit définitivement roi.

— Cette fois je vous préviens que ce sera la dernière épreuve. Arrangez-vous en conséquence.»

Au bout d'un mois de marche, les deux méchants princes prirent leur frère et lui coupèrent la tête. Mais la bonne fée qui avait tout vu eut bientôt fait de lui rendre la vie.

« Que veux-tu de moi ? lui demanda la Reine des Fées.

— Une chose impossible; ce serait de me donner la plus jolie femme ou princesse qui existe de par toute la terre. Or, je ne connais que vous qui puissiez surpasser en beauté les princesses que vont ramener mes deux frères. Je vous aime beaucoup, mais viendriez-vous avec moi ?

— Certes, si tu me promets de m'épouser.

— Je le jure.

— Alors, au jour dit, je paraîtrai devant ton père, et j'essayerai de te faire avoir la couronne. »

Revenus au palais, les fils aînés du roi n'en pu-

rent croire leurs yeux en voyant leur frère cadet, gai et souriant, qui les attendait à la porte.

Le lendemain le roi les fit venir et leur dit d'aller chacun chercher la princesse qu'ils avaient choisie.

Celle du fils aîné était belle, mais celle du second était d'une beauté sans exemple.

« Et toi? dit le roi au cadet.

— Attendez un instant, mon père, je vais appeler la princesse que j'ai trouvée dans mon voyage, et vous jugerez s'il existe pareille merveille sur la terre. »

On entendit comme un bruissement léger, et, sur un char magnifique, traîné par des pigeons blancs et noirs, parut la Reine des Fées. Les deux autres princesses l'eurent à peine aperçue, qu'elles se cachèrent le visage, tellement elles se sentaient laides auprès de la nouvelle arrivée. Les deux princes étaient atterrés. Ils le furent bien plus quand la Reine des Fées eut raconté au roi ce que ces deux misérables avaient fait à leur jeune frère pour le tuer. A l'instant, le roi ordonna de les chasser du royaume, et depuis on n'en entendit plus jamais parler.

Le jeune prince épousa la Reine des Fées; il eut de nombreux enfants remplis de qualités qui firent son bonheur et celui de son vieux père.

Conté à Vacqueville (Meurthe-et-Moselle) par M. G. Charpentier, en 1883.

XV

L'ARBRE QUI CHANTE L'OISEAU QUI PARLE ET L'EAU D'OR

(PROVENCE)

Un roi mourut laissant trois enfants, une fille appelée Marie, et deux garçons nommés, le premier Louis, et le second René. Ces trois enfants vivaient avec la reine, leur mère, malade depuis longtemps. Tous les médecins de la cour, puis tous ceux de la France et de l'étranger, avaient été appelés pour essayer de guérir la reine. Les uns avaient ordonné des tisanes faites avec les plantes des bois et des marais ; d'autres avaient recommandé des pèlerinages dans toutes les chapelles des environs, mais personne n'avait réussi à diminuer le mal dont souffrait la reine. On en vint à appeler les magiciens, puis les sor-

ciers; tous y perdirent leur latin. Mais un jour un étranger passa par la ville et apprit dans une hôtellerie que la femme du roi défunt se mourait d'une maladie incurable. Cet étranger demanda à voir la reine, et il lui dit :

« Il n'y a qu'un moyen de vous guérir, c'est de réussir à vous procurer ces trois choses merveilleuses que détient un grand magicien du pays du « Vent-de-Bise » et qui se nomment l'*Arbre qui Chante*, l'*Oiseau qui Parle* et l'*Eau d'Or*. L'Arbre qui Chante est un arbre merveilleux dont les feuilles rendent une musique divine; l'Oiseau qui Parle est un grand oiseau bleu qui nuit et jour raconte toutes sortes d'histoires intéressantes; quand à l'Eau d'Or, c'est une eau qui a le privilège de guérir toutes sortes de maladies et de faire cesser les enchantements. Envoyez à la recherche de l'Arbre, de l'Oiseau et de l'Eau, et vous guérirez aussitôt. Mais je dois vous prévenir qu'il est fort difficile de s'en emparer, du moins à ce que j'ai entendu rapporter. »

La reine récompensa magnifiquement l'inconnu, et s'occupa d'envoyer à la recherche des trois choses merveilleuses.

Elle fit appeler les plus vaillants chevaliers du royaume, mais tous refusèrent d'entreprendre une pareille expédition.

« Puisqu'il en est ainsi, dit alors Louis, l'aîné des enfants de la reine, j'irai seul à la recherche

de l'Arbre qui Chante, de l'Oiseau qui Parle et de l'Eau d'Or. Dès demain je partirai. Si, dans trois mois, je ne suis pas revenu, c'est qu'il me sera arrivé malheur. »

Le lendemain, monté sur le meilleur des trois chevaux de son père, et muni d'armes et d'argent, le prince Louis se mit en route pour le pays du Vent-de-Bise. A chaque nuit, il s'arrêtait dans les hôtelleries et demandait s'il ne se trompait pas de chemin. Et partout on lui disait que non.

Au bout de huit jours, il arriva dans une grande plaine déserte ; pas d'arbres, pas de maisons, pas de cabanes, rien, si ce n'est de grands rochers alignés dans le lointain. Et cependant, tout autour de lui, il entendait des gens qui riaient et qui disaient :

« A quoi bon, prince Louis ? Tu ne reviendras pas de ton voyage. A quoi bon ? A quoi bon ? »

Impatienté, le prince lança son cheval au galop dans la direction des rochers ; mais les voix le suivaient toujours, redisant : « A quoi bon ? A quoi bon ? »

Tout à coup il entendit derrière lui le galop d'un autre cheval. Il se retourna et aperçut un grand vieillard portant une longue barbe blanche qui lui descendait jusqu'à la ceinture.

« Que me voulez-vous, vieillard ?

— Oh ! peu de chose : vous demander où vous

vous rendez au grand galop par cette plaine déserte ?

— Ma mère, la reine de France, est malade, et je vais au pays du Vent-de-Bise enlever à un enchanteur trois choses qui doivent rendre la santé à ma mère : l'Arbre qui Chante, l'Oiseau qui Parle et l'Eau d'Or.

— Savez-vous, jeune homme, que cette entreprise est fort périlleuse ? Ces rochers que vous voyez là-bas ne sont autre chose que les chevaliers qui, comme vous, sont allés à la recherche des trésors de l'enchanteur et qui ont été métamorphosés en pierres. Vous m'intéressez, et je veux bien vous aider. Voici ce qu'il vous faut faire. Arrivé près des cavaliers de pierre, vous vous entendrez appeler par votre nom : vous ne répondrez pas ; on vous frappera, on vous crachera au visage : vous ne détournerez même pas la tête. En suivant cette recommandation, vous arriverez sain et sauf auprès des trésors du magicien. »

Le prince Louis remercia le vieillard, et reprit sa route. Il ne tarda pas à passer auprès des rochers qu'on lui avait signalés.

« Prince Louis, prince Louis, où allez-vous ainsi ? » disaient des centaines de voix. Mais le jeune homme ne leur répondit pas. Plus loin il entendit des cris de colère, des jurements ; puis on le frappa, on lui cracha au visage. Il n'y put tenir

plus longtemps, et, oubliant la recommandation du vieillard, il se retourna sur son cheval, et se trouva à l'instant changé en pierre.

***

Les trois mois s'écoulèrent, et, bien entendu, le prince Louis ne revint pas du pays du Vent-de-Bise. Son frère René dit adieu à sa mère et à sa sœur Marie, monta sur le meilleur des deux chevaux restants, et partit à la recherche de Louis et des trois objets merveilleux.

Comme son frère, il arriva au bout de huit jours dans la grande plaine déserte, et il entendit les mêmes voix qui lui disaient : « A quoi bon ? A quoi bon, prince René ? » Mais il passa outre, et il trouva le vieillard qui lui recommanda expressément de ne pas se retourner lorsqu'il serait au milieu des rochers. Arrivé là, il supporta d'abord les insultes dont on l'accablait, puis il n'y tint plus, se retourna et se trouva changé en pierre comme son frère l'avait été.

***

Au bout des trois mois, Marie, la fille de la reine, prit le dernier cheval, et, habillée en paysanne, se dirigea vers le pays du Vent-de-Bise.

Elle s'arrêtait la nuit dans les fermes, et couchait sur une botte de paille dans la grange ou à côté des vaches et des moutons. Elle mit trois semaines pour arriver à la plaine déserte.

« Où vas-tu, gentille princesse? Où vas-tu? A quoi bon ton voyage? A quoi bon? A quoi bon? » disaient toujours les voix.

Le vieillard la rejoignit, et lui recommanda de ne point se détourner quoi qu'il pût lui arriver. Marie le promit et marcha résolument vers les rochers.

Elle s'entendit injurier par des milliers d'êtres invisibles qui la frappèrent, lui lancèrent des pierres et lui crachèrent au visage. Marie les laissa dire et faire, et ne tarda pas à retrouver le vieillard déjà rencontré, qui lui indiqua où se trouvaient l'Arbre qui Chante, l'Oiseau qui Parle et l'Eau d'Or.

« Voici la fontaine à l'Eau d'Or, remplis-en ta gourde, et lorsque tu arriveras auprès des rochers de tout à l'heure, jette une goutte du liquide sur chacun d'eux, et tu verras des choses extraordinaires. Pour l'Oiseau qui Parle, enlève-le avec sa cage qui justement est suspendue au-dessous de l'Arbre qui Chante. Coupe une seule branche de cet arbre, et tu la replanteras dans le jardin de ta mère. »

Le vieillard laissa là Marie qui se hâta de prendre le rameau, la cage et l'Eau d'Or.

Quand elle fut revenue parmi les rochers, elle jeta une goutte de son eau sur chacun d'eux, et les cavaliers, les seigneurs, les princes, les rois que le géant avait changés en pierres reprirent leur première forme. Louis et René revinrent à la cour avec leur sœur, qui avait refusé d'épouser l'un des princes qu'elle avait rendus à la vie. Grâce aux trois objets merveilleux, la reine fut bientôt revenue à la santé, et partout l'on disait que Marie était le modèle des filles bonnes et sages. Un an après elle se maria avec le vieillard rencontré au pays du Vent-de-Bise, et l'on dit que, le mariage achevé, l'époux se transforma en un prince jeune et beau qui fit le bonheur de la princesse sa femme.

Conté en 1883, par M. Mareux Georges.

XVI

LE FIDÈLE SERVITEUR

(LORRAINE)

Un roi avait un fidèle serviteur auquel il tenait beaucoup; jamais il n'entreprenait une expédition ou une guerre sans prendre l'avis de Jeannot, et toujours le roi n'avait eu qu'à se féliciter de l'excellence des conseils de son domestique.

Le roi, qui était vieux, tomba gravement malade, et bientôt son médecin le prévint qu'il n'avait plus à vivre que fort peu de temps.

« Qu'on fasse venir ici le fidèle Jeannot, dit le moribond. Je veux lui dire mes dernières volontés. »

On appela Jeannot qui pleurait dans la chambre voisine.

« Mon fidèle serviteur et ami, je vais bientôt mourir ; les médecins me l'ont annoncé. Après moi, continue de bien servir mon fils. Tu lui indiqueras l'endroit où sont mes trésors et la cave où nous avons enfermé mes diamants. Tu lui feras visiter les chambres les plus secrètes du château, et tu n'en excepteras que la chambre verte, celle où se trouve le portrait de la princesse Marie. Si jamais le prince voyait ce portrait, il deviendrait amoureux fou de la jeune fille; il voudrait l'épouser, et, malgré tous les périls, il se mettrait à sa recherche, et je sais qu'il lui en arriverait de grands malheurs.

— Mon pauvre maître, je ferai ainsi que vous me le demandez, et le prince n'entrera jamais dans la chambre verte.

— Je te remercie, mon fidèle Jeannot. Amène-moi mon fils, que je ne meure pas sans le bénir. »

Le serviteur amena le prince, le roi l'embrassa et mourut aussitôt.

Quelques jours après, le nouveau roi demanda au fidèle serviteur de lui montrer l'endroit où les trésors du défunt étaient cachés. Jeannot y conduisit son maître, puis il le mena dans toutes les chambres et dans tous les appartements secrets.

« Voici qui est fait, dit Jeannot. Vous avez vu tout ce qui peut vous intéresser.

— Et cette chambre ?

— Ce n'est rien; c'est une chambre de domestique. Passons.

— Je voudrais bien la voir aussi.

— Je vous répète que cela n'en vaut point la peine. Du reste, votre père, à son lit de mort, m'a défendu de vous en ouvrir la porte. »

Le roi insista, Jeannot refusa.

Rentré dans son appartement, le jeune homme ne songea plus qu'à cette chambre que Jeannot n'avait pas voulu lui montrer. Il en tomba malade, et les plus grands médecins ne savaient que penser de sa maladie.

A la fin, un magicien de passage dans la ville demanda à voir le roi, et il s'aperçut que celui-ci se mourait d'un désir qu'il ne pouvait satisfaire. Il le dit à Jeannot, et le fidèle serviteur résolut de conduire son maître dans la chambre verte du palais.

A la vue du portrait de la princesse Marie, le prince en devint éperdument épris; il la trouva si belle, si belle, qu'il en tomba comme mort de saisissement. Quand il fut revenu à lui, il dit à Jeannot.

« Jeannot, j'ai vu le portrait de la princesse Marie, et depuis ce moment je ne m'appartiens plus. Il faut que je l'épouse, dussé-je en mourir.

— Mais je ne sais quelle est cette jeune fille. Peut-être habite-t-elle un pays fort éloigné.

— Que m'importe! Interroge tout le monde,

et parviens à savoir où elle réside. Je partirai aussitôt demander sa main. »

Le pauvre Jeannot était désespéré. Il s'adressa partout, personne ne put lui fournir aucun renseignement. Il eut alors l'idée de consulter le magicien.

« La princesse Marie habite bien loin, bien loin, par delà les mers les plus éloignées. Tout ce que je sais, c'est que bien des chevaliers sont partis pour l'épouser, et qu'aucun d'eux n'est revenu.

— Le roi veut l'aller trouver à n'importe quel prix. Indiquez-moi la route à suivre. »

Le magicien renseigna le fidèle serviteur et celui-ci alla dire au roi ce qu'il avait appris.

Un grand vaisseau était à la voile; on le chargea d'or, d'étoffes et de diamants, et le prince s'embarqua avec Jeannot pour le pays de la jeune fille merveilleuse. Après huit jours de voyage, le navire arriva devant la capitale du pays cherché. On débarqua.

« Attends-moi ici sous ce chêne, dit le roi à son serviteur. Je vais demander en mariage la princesse Marie, puis je reviendrai avec elle. »

Le prince laissa là Jeannot, et entra dans la ville. Par toutes les rues, il ne vit âme qui vive, et dans le palais ce fut la même chose. Il n'hésita pas à frapper néanmoins. La porte s'ouvrit d'elle-même, et le roi traversa de longs corri-

dors, des cours, des appartements, jusqu'à ce qu'il se trouvât chez la princesse Marie. La princesse dormait sur un grand lit de soie; le jeune homme la prit dans ses bras et l'enleva jusqu'à son vaisseau. Là seulement la princesse se réveilla. Elle voulut s'enfuir, mais le vaisseau était reparti pour le royaume du capitaine, et Marie dut se résigner à laisser son pays.

Le fidèle serviteur avait été oublié sur la côte par le prince son maître. Il appela, cria, se désola, mais personne ne vint à son secours. Tout à coup il entendit un grand bruit dans le ciel. Il regarda et aperçut trois cigognes qui vinrent se percher sur le chêne au pied duquel Jeannot était couché.

« Savez-vous la nouvelle? dit l'une des cigognes. La princesse Marie vient d'être enlevée par un roi étranger qui veut l'épouser.

— Oui, oui, nous le savons. Mais il ne sera pas plus heureux que ceux qui ont déjà entrepris d'enlever la princesse.

— Ah! ah! et pourquoi?

— Avant de commencer le repas de noces, le roi devra changer de chemise; il l'aura fait à peine qu'il sera brûlé horriblement.

— Vraiment!

— Oui. Il y aurait pourtant bien un moyen de conjurer le sort, ce serait de tremper auparavant la chemise dans de l'eau froide. Mais on n'y songera pas.

— Du reste, ajouta la deuxième, je sais aussi qu'au dîner on servira une grande soupière d'or sur la table. Si la princesse y touche par trois fois, elle mourra aussitôt.

— Pourrait-on conjurer le sort?

— Oui. Une personne de la noce n'aurait qu'à jeter la soupière d'or dans le feu et la princesse ne mourrait point.

— Comme nous bavardons! s'écria la troisième. Il est vrai que nous sommes seules ici et que personne ne nous écoute.

— Nous écouterait-on encore qu'on n'irait pas reporter au roi ce que nous disons. Celui qui le ferait serait changé en statue de pierre, et seul le sang de deux enfants nés jumeaux pourrait lui rendre sa nature »

Ceci dit, les trois cigognes se changèrent en trois belles fées qui disparurent du côté de la mer, laissant là leur peau d'oiseau. Vite, Jeannot se saisit de l'une d'elles, s'en enveloppa et se trouva changé en cigogne. Il prit son vol et arriva bientôt au pays de son maître, au moment juste où ce dernier débarquait avec la princesse. Il y eut de grandes réjouissances dans la ville pour célébrer l'arrivée du roi et de sa fiancée, et tout fut préparé pour le mariage.

Le jour de la noce, après la messe, les invités se réunirent avec les mariés dans la plus grande salle du palais. Jeannot se trouvait derrière le roi et la reine Marie, ainsi qu'il en avait témoigné le

désir. On apporta la chemise du prince, mais au moment où elle allait être mise, Jeannot la saisit, la jeta dans un seau d'eau froide et la passa au roi. Tous les invités se levèrent, indignés contre le malotru.

« Laissez donc, laissez donc, leur dit le jeune homme; c'est mon fidèle Jeannot, et je le lui ai permis »

Puis ce fut le tour de la soupière d'or que Jeannot jeta au milieu du foyer, malgré la colère de la reine et du roi.

Furieux, le roi commanda à ses gardes de se saisir du serviteur et de le conduire en prison, en attendant l'exécution. Jeannot se laissa lier et emmener sans mot dire.

Huit jours après, un grand échafaud fut dressé sur la grande place de la ville, et Jeannot fut amené pour être exécuté au milieu d'une grande affluence de monde. Tous les assistants s'apitoyaient sur son sort, et beaucoup pleuraient de voir un si fidèle serviteur envoyé à la mort.

Arrivé au lieu de l'exécution, Jeannot se tourna vers le peuple et vers le roi et la reine, et raconta pourquoi il en avait agi ainsi lors du mariage; il parla des cigognes et de la conversation qu'il avait surprise, et termina en disant :

« Maintenant que j'ai dévoilé le secret des fées, je vais être changé en statue de pierre. Je de-

mande au roi de me faire placer dans la grande salle verte du palais. »

Il ne put continuer, il venait d'être transformé en homme de pierre. Le roi le fit mettre à l'endroit demandé, et se désola beaucoup d'avoir perdu un si brave serviteur.

Lorsque les fées revinrent pour reprendre leurs peaux de cigognes, elles furent toutes surprises de n'en plus trouver que deux. La plus jeune des fées comprit qu'avec la peau merveilleuse elle avait perdu son pouvoir. Elle partit par monts et par vallées, par plaines et par mers, par villes et par villages, s'enquérant partout de celui qui avait bien pu la lui enlever. Après un an et un jour, elle arriva dans la ville où maintenant résidait la princesse Marie. Elle apprit que celui qui détenait la peau de cigogne était Jeannot, changé en statue de pierre près d'un an auparavant. La fée s'introduisit dans la chambre verte et permit à Jeannot de parler.

« Qu'as-tu fait, Jeannot, de l'objet merveilleux que tu m'as enlevé?

— Je l'ai caché dans un endroit connu de moi seul, et je ne te le remettrai que lorsque tu m'auras rendu ma nature.

— Je le voudrais bien, mais je ne le puis. Il faudrait que ton meilleur ami prît le sang de ses deux enfants jumeaux et t'en couvrît le corps, alors tu reviendrais à la vie.

— Mais qui ferait cela pour moi? »

Le roi, qui justement passait par un corridor voisin, et qui avait tout entendu, entra et dit à la fée qu'il tuerait volontiers ses deux jumeaux pour désenchanter Jeannot. Il le fit, et Jeannot redevint homme comme par le passé. La fée admira tant le dévouement du roi, qu'elle toucha de sa baguette le corps des jumeaux et les rendit à la vie. Puis, munie de sa précieuse peau de cigogne, elle dit adieu au roi, à la reine et au fidèle serviteur, et prit son vol pour la contrée lointaine qu'elle habitait.

(Conté en 1883, par M. G. Charpentier, de Vacqueville [Meurthe-et-Moselle]).

XVII

LA FÉE GRENOUILLE

(ALSACE)

Une pauvre veuve vivait seule avec son fils dans une misérable chaumière située tout auprès d'une grande forêt. La pauvre femme eût bien désiré envoyer son fils à l'école avec les autres enfants de son âge, mais sa misère ne le lui permettait point, et elle était obligée, chaque jour que Dieu faisait, de dire à son enfant d'aller par les taillis et par les buissons de la forêt pour y faire un fagot. Le bois que son fils Guillaume rapportait était mis en deux parts : la plus grosse était vendue aux gens riches du village, et les petites branches et les brindilles restaient à la maison pour faire bouillir la marmite, en été, et chauffer la chaumière, en hiver.

Un jour, le petit garçon était allé à la forêt à son habitude. Il avait recueilli beaucoup de bois mort, et son fagot était déjà bien gros, quand il entendit de petits cris perçants dans le sentier voisin.

« Qu'est-ce donc, se dit Guillaume, quelque pauvre animal se trouve ici en danger ? »

Et l'enfant courut aussitôt dans le sentier. Un gros renard venait de prendre une jolie petite grenouille verte, et il allait l'avaler, quand Guillaume parut. Le courageux enfant courut sus au renard et le força de lâcher la rainette verte.

« Oh ! le joli animal ! s'écria le fils de la veuve. Je vais le remporter à la maison. »

Il prit délicatement la grenouille, la mit dans sa poche, et, son fagot sur la tête, revint à la maison.

« Mère, vois donc la belle rainette que j'ai trouvée dans la forêt. Je vais la mettre dans un grand vase rempli d'eau, si tu me le permets.

— Que veux-tu faire de cette grenouille, Guillaume ? Tu en trouveras de pareilles par toute la forêt.

— C'est vrai, mais ce ne sera pas celle-ci. »

Et le petit garçon raconta comment il avait sauvé la rainette.

« Alors, garde-la ; mais prends-en bien soin ; il ne serait pas juste de la retenir ici pour la faire mourir. »

A partir de ce jour, l'aisance revint dans la maison de la veuve; ce fut une grosse bourse qu'elle trouva dans son armoire sans pouvoir connaître qui l'y avait mise, puis un héritage qui lui échut ; de sorte que la bonne femme put envoyer son fils à l'école du village, puis à celle de la ville. Et bientôt l'enfant devint si instruit, si instruit, qu'ayant voyagé par toute l'Allemagne et par toute la France, il ne put rencontrer personne en état de lutter avec lui pour le savoir. Vous jugez si sa mère était heureuse, et bien souvent elle répétait à ses voisines du village :

« La grenouille verte trouvée par mon fils dans la forêt doit être la cause de tout le bonheur qui nous arrive. »

Aussi elle aimait beaucoup la petite rainette et elle en avait le plus grand soin.

Un beau jour, le jeune savant revint de son voyage. Après avoir embrassé sa mère, il voulut voir la grenouille verte.

« Gentille petite bête, lui dit-il, je te remercie de tout ce que tu as fait pour ma mère et pour moi. Je veux que tout à l'heure tu te mettes à la place d'honneur et que tu dînes avec nous. »

La rainette se mit à sauter et à danser, comme si elle avait compris le langage de Guillaume.

Puis, lorsque le dîner fut servi, elle sortit de son gîte et vint s'asseoir sur le fauteuil qui lui était destiné.

Mais voilà que tout à coup la grenouille se changea en une jeune fille de toute beauté, aux grands yeux bleus et aux longs cheveux blonds flottant sur les épaules. Jamais il n'avait été donné au jeune savant de voir réunies autant de perfections dans une fille terrestre. L'adorable créature lui dit au bout d'un instant :

« Je suis l'une des fées de la forêt. Je t'avais bien souvent remarqué cherchant du bois mort par les taillis et les buissons, et j'avais admiré ton courage et ton ardeur au travail. Je te voulais du bien, et c'est pour cela que j'ai pris la forme d'une grenouille afin de pouvoir éprouver ton cœur. L'épreuve t'a été favorable et tu es digne de tout ce que j'ai fait pour toi et pour ta mère; car c'est moi qui avais placé la bourse dans le bahut, c'est encore moi qui vous envoyai l'argent donné comme héritage d'un parent défunt, et c'est moi aussi qui t'ai donné l'esprit de sagesse et de science. Maintenant, j'ai une demande à te faire : Je t'aime, veux-tu m'épouser?

— Belle fée, certes, je voudrais vous prendre pour ma femme, mais nous avons dépensé notre petite fortune pour mon instruction et mes voyages, et il ne nous reste presque rien. Je ne voudrais pas vous rendre misérable.

— Ce n'est que cela qui te retient? Vois mon pouvoir! »

Et la fée, saisissant une poignée de fèves pla-

cées près de là dans un sac, les changea en beaux louis tout neufs.

Le jeune savant était décidé, et, huit jours après, on célébrait ses noces dans l'église du village voisin.

Grand fut son étonnement, à son retour de la messe, de voir un château merveilleux à la place de la chaumière qu'il avait quittée le matin. C'était encore la fée, sa femme, qui, par sa puissance, avait élevé en si peu de temps le palais splendide où depuis elle vécut heureuse avec son mari pendant de longues années.

(Conte des environs de Colmar [Alsace], recueilli de M. Michel Stoullig, d'après sa bonne, Alsacienne).

XVIII

LES TROIS FÉES VOLEUSES

(CANADA)

Il y a bien longtemps que vivaient dans une forêt du Canada trois fées voleuses. Elles avaient tout à leur disposition, mais ce qui n'était pas volé ne leur plaisait pas.

Toute la nuit elles ne faisaient que songer aux larcins qu'elles commettraient le lendemain, et le jour elles couraient d'un village à l'autre, pénétrant dans les maisons et faisant main basse sur le beurre, les confitures, les habits ou les bijoux des habitants. Puis elles portaient les objets volés dans leur caverne de la forêt et se mettaient à manger, à boire et à danser jusqu'à minuit.

Un matin les trois fées partirent pour aller

voler les lutins de la vallée voisine; elles prirent par un ravin et se trompèrent de chemin, et au lieu d'aller demander l'hospitalité chez les lutins pour les duper ensuite, les trois sœurs allèrent frapper à la porte d'un château qui appartenait à des revenants. Ces derniers leur ouvrirent et leur offrirent à déjeuner. Mais tout en mangeant l'un d'eux vit la plus vieille des fées enlever un des couverts en argent et le mettre dans la poche de son tablier. Il prévint ses compagnons et tous ensemble se ruèrent sur les fées voleuses; la plus âgée fut tuée et les deux autres purent s'échapper.

Le lendemain, toutes furieuses contre les lutins, les deux sœurs reprirent le chemin de la vallée. Et là, un grand daim était à brouter l'herbe de la prairie. C'était justement l'un des lutins, qu'autrefois les méchantes fées avaient métamorphosé en daim. Les fées ne le reconnurent pas.

« Peux-tu nous montrer le château des lutins? demandèrent-elles.

— Le château des lutins? Mais vous n'êtes pas dans le chemin. Il vous faut prendre à droite; dans un petit quart d'heure vous serez arrivées devant le château. »

Dès que les fées eurent disparu au tournant du sentier, le daim courut avertir ses frères et deux des plus forts allèrent en hâte se cacher dans le château abandonné que l'animal avait indiqué aux fées voleuses. Quand celles-ci frappèrent à la

porte, les lutins les reçurent à grands coups de hâche et tuèrent l'aînée. L'autre dut encore s'enfuir, mais elle jura de se venger.

Les lutins creusèrent un grand trou dans un autre sentier et recouvrirent cette fosse de branchages et de gazon, après y avoir caché deux gros ours.

Le lendemain, la fée rencontra encore le daim de la veille.

« Peux-tu m'indiquer le château des lutins? Surtout ne te trompe plus comme hier.

— Je me suis donc trompé? N'avez-vous point pris sur votre gauche?

— Non, tu m'avais dit de prendre le sentier à droite.

— C'est que je n'étais pas tourné du même sens que vous, et ma droite était votre gauche.

— Alors, le premier sentier à ma gauche?

— C'est cela même. »

La fée continua son chemin, prit le sentier à sa gauche et tomba dans la fosse. Les deux ours se précipitèrent sur elle pour la dévorer, mais elle prit une de ses épingles à cheveux et creva les yeux des deux animaux féroces. Elle eut le temps de prononcer quelques paroles magiques et de sortir de la fosse. Elle courut tout d'une traite vers le château des lutins. Elle n'avait plus qu'un petit ruisseau à traverser. Sans s'apercevoir qu'un précipice était à côté, elle fit un saut pro-

digieux et se brisa sur les rochers au fond du précipice.

A l'instant le daim reprit sa forme, et pendant quarante jours les lutins de la vallée se livrèrent à des repas, à des festins et à des danses sans fin pour célébrer la mort de leurs mortelles ennemies, les trois fées voleuses.

(Conté en 1883 par un jeune Canadien, M Adolphe Vautros.)

XIX

LES TROIS ROSES ET LES TROIS CHIENS

(NORMANDIE)

Un brave pêcheur vivait tant bien que mal du maigre produit de sa pêche avec sa femme et ses trois enfants.

Il avait beau se lever matin, prendre ses filets et revenir fort tard de la pêche, il ne rapportait jamais que quelques petits poissons qu'à peine il pouvait vendre. Depuis quelques jours surtout, il ne jouait que de malheur et la misère était grande dans sa chaumière.

Ne sachant à quel saint se vouer, le pêcheur avait conduit sa barque dans un endroit isolé au pied d'un gros rocher, et, tout en maudissant son existence, il avait jeté ses filets. En les retirant,

il sentit une résistance inaccoutumée et il fut tout étonné de ramener un poisson énorme tel que jamais il n'en avait vu. Sa surprise fut bien plus grande quand il entendit le poisson lui dire :

« Je suis le Roi des poissons et c'est moi qui t'ai jusqu'à présent rendu si malheureux à la pêche en éloignant mes sujets de ta barque. Si tu me fais mourir et que tu me manges avec ta femme et tes enfants, il t'en arrivera bonheur. Tu détruiras un charme qui me tient depuis longtemps dans un corps de poisson et je trouverai moyen de t'en récompenser. Rentre chez toi, mets-moi à frire et conserve mes os que tu enterreras juste au milieu de ton jardin. Tu trouveras un trésor en cet endroit. De ma tête sortiront trois chiens fidèles; tu en donneras un à chacun de tes fils. Puis trois rosiers sortiront de terre; que chacun de tes enfants ait le sien. Ces rosiers porteront des feuilles et des fleurs d'un bout de l'année à l'autre. Quand un danger menacera l'un de tes fils, son rosier languira et semblera sur le point de mourir. Fais ton profit de ce que je viens de te dire et retourne chez toi. »

Dès qu'il eut cessé de parler, le Roi des poissons mourut.

Rentré chez lui, le pêcheur raconta à sa femme et à ses trois enfants la bonne fortune inespérée qui venait de lui échoir. Puis on s'occupa de préparer l'énorme poisson dont bientôt il ne resta

plus que la tête, les os et les nageoires. Un trou fut creusé au milieu du jardin et l'on y trouva un grand coffre rempli d'argent, d'or et de diamants. Puis le pêcheur y enterra ce qui restait du Roi des poissons.

Lorsque le lendemain matin l'homme alla au jardin, il y trouva trois beaux chiens qui le suivirent à la maison.

Il en donna un à chacun de ses fils, selon la recommandation du Roi des poissons. Il en fut de même pour les trois rosiers qui, quelques jours après, poussèrent à l'endroit où les os avaient été déposés.

Le pêcheur n'était plus le pauvre homme d'autrefois. A la place de sa chaumière, il avait fait bâtir un magnifique château. L'aîné de ses fils s'était marié à une riche héritière et les trois rosiers étaient tout couverts de feuilles et de fleurs.

Un jour l'aîné, étant allé à la chasse, trouva un superbe château complètement inconnu des gens des environs. Il en parla le soir à sa femme.

« Oh! je sais ce que c'est; mon père m'a dit autrefois que ce château était habité par une vieille sorcière, et que tous ceux qui avaient voulu y entrer n'en étaient pas revenus.

— Je voudrais bien savoir ce que peut renfermer le château et j'ai l'intention de tenter l'aventure dès demain.

— Je t'en prie, ne l'essaie pas. Tu ne reviendrais jamais.

— C'est décidé. Demain je prendrai mon chien et je saurai à quoi m'en tenir. »

Et, malgré les supplications de sa femme, le nouveau marié prit ses dispositions pour aller visiter le château merveilleux.

Il suivit le chemin de la forêt, puis celui du château auquel il ne tarda pas à arriver. Là, personne ne se montra pour lui barrer la route. Il traversa des cours, des corridors, des salles, et partout ce n'étaient que cavaliers, que princes, que jeunes filles immobiles et que, de près, il trouvait de pierre. Enfin, il arriva à une porte auprès de laquelle une vieille femme filait sa quenouille.

« Où vas-tu, jeune homme ?

— Je viens visiter ce château et je voudrais y entrer.

— C'est fort bien. Mais laisse là ton chien et attache-le au fil de ma quenouille. »

Le jeune homme attacha le chien et se trouva aussitôt changé en pierre. La vieille sorcière ricana et se remit à filer.

* * *

Mais, dans le jardin du pêcheur, l'un des rosiers avait perdu ses feuilles et ses fleurs à l'ins-

tant où le chercheur d'aventures avait été changé en pierre. Les deux frères s'en aperçurent et prévinrent leur père.

« Votre frère est en grand danger. Jacques, siffle ton chien, et vole au secours de ton aîné. »

Jacques siffla son chien et se mit à la recherche de son frère. Lui aussi arriva devant le château merveilleux, traversa des cours, des corridors et des salles et trouva la vieille filant sa quenouille.

« Hé, la vieille! N'avez-vous point vu mon frère aîné venir dans ce château ?

— Si, si. Il est dans cette grande salle. Laisse ton chien et attache-le à mon peloton de fil, et je te laisserai libre d'entrer. »

Jacques attacha le chien et se trouva à l'instant même changé en pierre, tandis que la vieille se remettait à filer.

* * *

Le second rosier avait perdu ses feuilles et ses fleurs.

Quand le cadet s'en aperçut, il siffla son chien, dit adieu à son père et se mit à chercher ses frères.

Arrivé au château, il vit les chevaliers et les belles dames alignés le long des murs et il soup-

çonna quelque piège. Aussi quand la vieille lui dit d'attacher son chien à son peloton de fil, il s'écria :

« Fidèle, mon chien, saute donc à la gorge de cette maudite sorcière! »

Et le chien prit son élan, saisit la vieille par le cou et l'étrangla. Au même moment le charme fut détruit, et les chevaliers, les princes, les belles dames et leurs chevaux, les deux frères et leurs chiens, revinrent à la vie, tandis que dans le jardin de l'ancien pêcheur, les trois rosiers refleurissaient de plus belle et n'avaient jamais été si beaux.

Les chevaliers et les princesses quittèrent le château après avoir bien remercié le jeune homme.

Les deux plus jolies des belles dames qui étaient là suivirent les jeunes gens et les épousèrent.

Et il y eut des noces si belles, si belles, que depuis que le monde est monde on n'a encore vu leurs pareilles.

(Conté à Paris, en 1883, par M. Georges Charpentier, qui l'a recueilli d'un jeune Normand.)

XX

LE PETIT GARÇON DE NEIGE

(LIMOUSIN)

Deux bons vieux paysans n'avaient pas d'enfants, et pourtant, Dieu sait si l'envie leur en manquait! Ils avaient épuisé tous les pèlerinages à dix lieues à la ronde, s'adressant, toujours sans succès, à toutes les Notre-Dame et à tous les saints si nombreux pourtant du Limousin. Ils avaient fini par désespérer lorsque la vieillesse était venue leur interdire tout espoir.

Or, un jour que le paysan était sorti pour aller fumer la pipe chez un voisin, la neige se mit à tomber à gros flocons et à former une couche épaisse sur les toits, dans les jardins et dans la rue. Notre homme vit à son retour les enfants du

village qui roulaient de gros blocs de neige, les empilaient, leur façonnaient une tête tant bien que mal, et en faisaient des hommes de neige. Vite, il courut trouver sa femme :

« Femme, femme! Viens donc dans la rue ramasser de la neige comme le font les enfants. Nous en ferons un petit garçon de neige. Ne pouvant en avoir un vivant, nous aurons au moins le plaisir de conserver celui-là pendant quelques jours.

— Tu as raison. Allons faire un petit garçon de neige. »

Et le vieillard et sa femme sortirent dans la rue, firent un tas de neige et se mirent à le façonner en forme de petit garçon. Tous les enfants avaient cessé leurs jeux pour contempler à loisir les deux vieux, et les voisins étaient sortis de leur maison se demandant si l'homme et la femme avaient perdu la raison.

Mais voilà que le bonhomme de neige est achevé, charmant au possible. Les enfants admirent et ne rient plus, et les voisins sont stupéfaits de voir le petit garçon de neige se mouvoir, remuer les bras et les jambes et embrasser le vieillard et sa femme : le bon Dieu avait enfin accompli le souhait des pauvres gens, et leur avait accordé un enfant blanc comme la neige.

Ce fut une merveille dans le pays; on venait de tous côtés voir le petit garçon né d'une façon si

extraordinaire, et l'on reconnaissait unanimement qu'il était d'un caractère, d'une douceur sans égale. Seulement, on disait qu'il n'avait point de sang, que son corps était froid comme glace et qu'il ne pouvait supporter la grande chaleur du foyer.

Tout l'hiver, l'enfant de neige resta gai, jovial et de bonne humeur. Mais dès que le soleil du printemps commença à reparaître, le petit garçon se montra triste et on le vit rire moins souvent. Puis, vers la fin de cette saison, il rechercha l'intérieur des bois et tous les endroits ombragés. Sa tristesse avait augmenté et il pleurait presque toujours, ce qui désolait beaucoup ses vieux parents et ses camarades du village.

Lors de la Saint-Jean, les enfants réunirent du bois et de la paille, et firent un grand feu de joie autour duquel ils se mirent à danser. Mais le petit garçon de neige n'était pas là. Ses amis allèrent le chercher et l'entraînèrent dans leur ronde autour du foyer allumé en l'honneur de saint Jean. L'enfant dansa fort joyeusement; mais quand le feu fut à moitié éteint et que l'on sauta par-dessus, il disparut subitement, fondu à la flamme, et ne laissant qu'un peu d'eau dans la main de ses petits camarades.

(Conté en 1883, par M. Emile Ulry, qui l'a appris de sa nourrice dans le Limousin, à Donzenac [Corrèze]).

XXI

LA PETITE SOURIS BLANCHE

(NORMANDIE)

La fille d'un pauvre paysan se promenait seule un dimanche dans le bois. Elle cueillait des fleurs [illegible] en faire un bouquet, lorsqu'elle aper[illegible]ite souris blanche couchée sur un ta[illegible]

Oh [illegible] la jeune [illegible] à la mai- [illegible] et croyant [illegible] son [illegible] is [illegible] en [illegible]

— Que me donneras-tu, alors ?

— Oh! tout ce que tu pourras désirer. Tu n'auras qu'à venir au bois me faire ta demande et je ferai à l'instant selon tes souhaits.

— Pour commencer, je voudrais que la chaumière que j'habite avec mes parents soit remplacée par une petite maison bien simple, couverte en tuiles et entourée d'un jardin tout rempli de légumes, d'arbres et de fleurs.

— Retourne au village, c'est fait. »

La jeune fille laissa la petite souris blanche sur le tas de mousse et rentra au village.

A la place de la chaumine délabrée qu'elle avait quittée quelques heures auparavant. s'élevait une jolie maisonnette aux murs blanchis à la chaux et au toit de tuiles ; dans la cour s'ébattaient les poules, les canards et les oies, et dans le jardin ce n'étaient que légumes, que fleurs et que fruits. Oh! comme Jeannette était heureuse et comme ses parents étaient émerveillés de ce prodige!

Les jeunes gars du village commencèrent à venir lui faire la cour; mais ce n'était plus l'affaire de Jeannette. Elle se repentait déjà de n'avoir pas demandé davantage à la Reine des souris. Elle aurait pu ainsi se voir rechercher par le fils du notaire, car le fils d'un notaire était bien plus tentant qu'un fils de laboureur ou de fermier.

Elle n'y tint bientôt plus et elle alla au bois faire part de ses désirs à la Reine des souris.

Souris blanche, Reine des souris,
Je t'attends par ici.

Jeannette attendit un instant et vit la petite souris accourir à son appel.

« Que veux-tu, Jeannette?

— Je trouve ma maisonnette déplaisante. Et, à la place, je voudrais voir une belle maison avec domestiques et serviteurs; puis un grand jardin, beaucoup d'argent et de belles robes dans l'armoire.

— Retourne au village, Jeannette ; tu y trouveras ce que tu désires. »

Voilà donc Jeannette la plus riche héritière des alentours et heureuse plus que jamais, car le fils du notaire vient assidûment lui faire sa cour et il n'est bruit dans le village que de leur prochain mariage.

Mais non, car la jeune fille, maintenant que la Reine des souris lui a donné la maison, les champs, l'argent et les robes, songe qu'elle eût pu obtenir un beau château, des diamants et aussi épouser quelque riche seigneur. Elle retourne au bois et appelle la souris blanche :

« Souris blanche, Reine des souris,
Je t'attends par ici.

— Toi encore, Jeannette! Que veux-tu de moi?

— Être princesse et avoir un superbe château.

— Eh bien, Jeannette, c'est fait. Retourne à ton château. »

Jeannette était princesse; un riche seigneur vint la demander en mariage. Mais le seigneur ne lui suffisait plus. Elle voulait un roi. Elle prit le chemin du bois et fit venir la Reine des souris :

Souris blanche, Reine des souris.
Je t'attends par ici.

Lorsqu'elle eut demandé à la souris de changer son château en palais et de la faire reine de France, la souris blanche lui dit :

« Prends bien garde, Jeannette. Tu es trop ambitieuse. Mais va à la ville. Dès maintenant tu es reine de France. »

Le roi d'Angleterre étant venu à la cour de France voulut épouser la jeune reine. Mais le roi déplaisait fort au père de Jeannette et celui-ci refusa de marier sa fille à un Anglais. Jeannette se fâcha et alla trouver encore une fois la Reine des souris :

« Souris blanche, Reine des souris,
Je t'attends par ici.

— Encore quelque souhait, Jeannette? Voyons, que veux-tu de moi, aujourd'hui?

— Mon père refuse de me marier au roi d'Angleterre que j'aime beaucoup. Je voudrais que tu fasses mourir mon père.

— Jeannette, tu n'es qu'une folle, et tu ne méritais pas la fortune. Retourne à ton village, je te retire tout ce que je t'ai donné. »

Et la souris blanche disparut, laissant la mauvaise fille toute confondue.

Il lui fallut rentrer dans la vieille chaumière d'autrefois et subir les plaisanteries des jeunes paysans qu'elle avait jadis méprisés. Il n'y eut plus pour elle de rois, de princes, de fils de notaires, de laboureurs et même de valets de ferme ; et il lui fallut toute sa vie rester vieille fille.

(Conté à Paris, en 1883, par M. Mareux Georges, qui l'a appris en Normandie).

XXII

LE DIABLE SANS CORNES

(NORMANDIE)

Un paysan cassa un jour sa fourche en faisant une meule de foin. Il alla chez tous les forgerons des environs, mais aucun d'eux n'avait le temps de lui faire une nouvelle fourche. Notre homme ne savait que faire, car c'était l'époque de la moisson. Enfin il se résolut à aller voir le Diable, qui, à cette époque, demeurait dans un grand château au bord de la mer.

« Qui est là ? dit le Diable, en entendant frapper à sa porte.

— Moi, le fermier de Neuville. »

Et quand le Diable eut fait entrer le paysan:

« Que veux-tu de moi ?

— J'ai cassé ma fourche, et je n'en puis trouver une autre.

— Alors tu voudrais que je t'en donne une ?

— Justement. Je vous la payerai ce que vous demanderez.

— C'est bon ; j'en ai ici une toute neuve qui jamais ne pourra se briser. Je te la céderai volontiers.

— A quelles conditions ?

— Nous verrons tout à l'heure. Dînons toujours en attendant. »

Et le Diable et le paysan se mirent à table. Quand on fut à la fin du repas, le Diable dit à son compagnon ;

« Je n'ai besoin ni d'or ni d'argent. Tu me donneras ton âme en échange de la fourche. Voici un parchemin que tu vas signer et tout sera dit.

— Mon âme, vous n'y pensez pas, maître Satan ! Jamais je ne signerai un pareil écrit.

— Tu oublies donc que tu es dans le château du Diable, et que je puis te jeter en Enfer ?

— Je vous répète que je ne signerai rien. Conservez votre fourche et laissez-moi aller.

— Buvons toujours un coup en attendant, » dit le Diable.

Et, croyant n'être pas vu de l'homme, il jeta dans le verre de son compagnon une certaine poudre pour l'endormir. Le paysan s'en aperçut, et profitant d'un instant où le Diable se baissait pour ramasser son chapeau à plumes, il changea les verres.

« A votre santé !

— A la tienne ! »

Et tous deux burent, et le Diable s'endormit aussitôt. Le paysan changea prestement ses habits contre ceux du démon, prit le chapeau et la fourche, et s'enfuit du château après en avoir fermé les portes solidement.

Le Diable fut bien étonné, à son réveil ; il voulut sortir, et se vit enfermé ; ne pouvant ouvrir la porte, il se brisa les cornes en essayant de l'enfoncer. Enfin, ayant réussi à s'ouvrir un passage, il se mit à la recherche du paysan, oubliant sans doute que, sans ses cornes, il ne pouvait rien contre les hommes.

Quant au paysan, il était arrivé à la nuit close dans un grand bois où les voleurs avaient l'habitude de se réunir. Il se cacha dans un buisson pour y passer la nuit. Il allait s'endormir quand il entendit du bruit dans le taillis : c'étaient les brigands qui revenaient d'une expédition et qui rapportaient de grands sacs d'or et d'argent.

« Asseyons-nous ici, dit le chef. On ne viendra jamais nous poursuivre en cet endroit. »

Les brigands s'assirent en cercle près du buisson, ouvrirent les sacs et comptèrent leurs richesses.

« Il y a juste un million, dit le capitaine.

— Il doit y avoir davantage, crièrent les autres. Tu veux nous voler à ton habitude.

— Je vous dis qu'il n'y a qu'un million.

— Il y a plus! Il y a davantage! » hurlèrent les bandits.

Le paysan avait bien peur d'abord, mais tout à coup, songeant à son déguisement, il se rassura, et, saisissant le moment où les bandits s'étaient levés pour se battre, il sortit du buisson en poussant un grand cri, et d'un seul bond fut au milieu de la bande.

« Le Diable! le Diable! » crièrent les bandits, qui aussitôt s'enfuirent dans toutes les directions, abandonnant leur butin. Le paysan ne perdit pas de temps; il prit les sacs d'or et d'argent et les transporta assez loin de là, dans un buisson auprès d'un grand chêne, à la lisière du bois; puis, son trésor en sûreté, il sortit du bois et se mit à la recherche de son village. Il y arriva au petit jour et raconta son aventure à sa femme. Puis la nuit suivante, il prit sa voiture et se rendit à l'endroit où l'or des voleurs était caché. Sa voiture se trouva presque pleine, et il rapporta le tout à sa maison.

Le Diable ayant fini par retrouver le paysan, voulut lui faire un mauvais parti, mais l'homme saisit sa fourche et en frappa le Diable qui s'enfuit droit en Enfer pour se faire panser par ses diablotins. Ses cornes n'avaient pas encore repoussé, et il était sans pouvoir. Il tomba au beau milieu de l'Enfer et fut grillé comme un simple mortel.

Quant à notre homme, il quitta bientôt le village, et s'en alla riche et heureux vivre à la ville avec sa femme et ses enfants.

(Conté en 1883, par M. Georges Mareux, des environs de Rouen.)

XXIII

LE DIABLE BATTEUR

(BERRY)

Le batteur d'un fermier mourut. Le fermier chercha partout quelqu'un pour le remplacer, mais tous les batteurs étaient engagés, et aucun d'eux n'était disponible pour le moment.

« Il me faut pourtant un ouvrier, se dit le fermier. Il n'y a que le Diable à qui je puisse avoir recours. »

Au même instant, l'homme entendit du bruit près de lui, et vit un paysan portant un fléau sur son épaule.

« N'auriez-vous point besoin d'un batteur, notre maître?

— Un batteur, mais si; le mien est mort, et depuis quinze jours je cherche partout sans pouvoir mettre la main sur un seul.

— Alors, je tombe bien. A quelles conditions m'engagez-vous?

— J'ai tellement besoin d'un bon ouvrier que je t'accorderai ce que tu me demanderas.

— C'est entendu, notre maître!

— C'est entendu! »

Et le fermier conduisit le batteur à la grange et lui indiqua ce qu'il fallait faire.

Vers midi, on appela l'ouvrier pour le dîner. On lui servit une grande jatte de soupe qu'il avala d'un seul trait. Il en fut de même pour les légumes et pour la viande. Le fermier se demandait quel était ce grand mangeur et commençait à se repentir d'avoir engagé un pareil ouvrier.

Huit jours après, toute la récolte du fermier avait été battue, vannée, mise en sacs et portée au grenier par le mystérieux batteur. Celui-ci s'en vint trouver le fermier.

« Notre maître, le travail pour lequel vous m'avez pris est terminé; je viens pour que vous me payiez.

— Que veux-tu en paiement?

— Peu de chose, ce qui se trouve en ce moment derrière la porte de la cuisine.

— Prends-le! » dit le maître, qui croyait que le batteur demandait le balai.

Mais c'était Jeannette, la fille du fermier, qui, jouant avec sa sœur Catherine, était en ce moment cachée derrière la porte.

Le Diable, car c'était lui, on l'a deviné, le savait bien ; il ne fit qu'un bond jusqu'à la porte, saisit la jeune fille et l'emmena hors de la maison, malgré les supplications de son pauvre père.

« Permettez au moins que j'emmène ma sœur Catherine ! dit Jeannette au démon.

— Je le veux bien ! » répondit le Diable en riant dans sa barbe.

Jeannette emmena Catherine, et le Diable les plaça avec lui sur un grand cheval noir qu'il fit sortir du sol rien qu'en frappant du pied sur les cailloux de la route. Le cheval allait rapide comme le vent, et bientôt on arriva devant un grand château.

« Est-ce ici ? dit Jeannette.

— Pas encore, » répondit le Diable.

Une heure après, ce fut un autre château, bien plus beau que le premier.

« Est-ce ici? demanda encore Jeannette.

— Pas encore, » lui dit le démon.

Enfin on se trouva à la porte d'un palais superbe.

« Nous voici arrivés; descendez et hâtez-vous. »

Le Diable descendit avec les jeunes filles et les fit entrer dans le château. Jamais les filles du fermier n'avaient rien vu d'aussi beau. Les murs étaient d'argent, les portes d'or, et les glaces taillées dans un seul diamant. Puis, partout des

sacs remplis d'or et de pierres précieuses, des armes et de la vaisselle du plus grand prix.

« Jeunes filles, sachez que je suis le Diable et que je ne me suis mis au service de votre père que pour avoir votre âme. Comme elle ne me serait utile en rien, vous vivantes, il faut que je vous tue. Je vais commencer par Jeannette. »

Le Diable prit la selle de son cheval noir, puis il dit :

« Pose, ma belle, pose, ma belle,
Pose ton cou sur la selle.

— Attendez, mon bon monsieur, attendez que je quitte mon beau tablier, mes beaux bas que ma mère jamais plus ne me donnera!

— Je le veux bien, mais dépêche-toi. »

Et le Diable alla mettre son cheval à l'écurie.

« Vite, ma sœur; vite, ma sœur; monte dans la grande tour et vois si ma marraine la sainte Vierge ne vient pas à notre secours. »

Catherine monta dans la tour et regarda par toutes les routes et par tous les sentiers.

« Catherine, Catherine, vois-tu venir quelque chose?

— Je ne vois rien, rien, par toutes les routes et par tous les sentiers. »

Le Diable revint, prit son grand sabre et dit :

« Pose, ma belle, pose, ma belle,
Pose ton cou sur la selle.

— Attendez, mon bon monsieur, attendez que je quitte ma belle chemise que ma mère jamais plus ne me donnera.

— Je le veux bien, mais hâte-toi. »

Le Diable sortit encore pour aller donner à manger à son cheval.

« Catherine, Catherine, vois-tu venir quelque chose ?

— Je ne vois venir qu'un petit papillon blanc tout au loin dans le ciel bleu.

— C'est ma marraine, la sainte Vierge! Fais-lui signe de venir bientôt, car voilà le Diable qui accourt.

— Allons, allons, est-ce fini ?

« Pose, ma belle, pose, ma belle,
Pose ton cou sur la selle.

— Attendez, mon bon monsieur, attendez que je tire mon beau scapulaire que jamais plus ma mère ne me donnera.

— Mon cheval a soif et j'y vais, mais c'est la dernière fois. »

Dès qu'il fut sorti, Jeannette appela sa sœur:

« Catherine, Catherine, vois-tu le papillon ?

— Me voici, ma gentille filleule, me voici ! dit la sainte Vierge qui venait d'arriver. »

Le Diable revint avec son grand sabre. Mais la sainte Vierge le saisit et le plaça dans une grande boîte, et, comme une grande chaudière d'eau bouillante était là, on y jeta le Diable.

« Grâce, grâce ! criait-il. Laissez-moi aller, et je laisserai en paix le fermier et ses filles.

— Le jures-tu, demanda la sainte Vierge, et donneras-tu à ma filleule tout l'or et tous les diamants qu'elle pourra emporter d'ici ?

— Oui, oui, je le jure. Mais, de grâce, laissez-moi aller ! »

La sainte Vierge mit le Diable en liberté et aida les jeunes filles à emporter chez leur père une partie des trésors du démon, dont jamais on n'entendit parler depuis à la maison du fermier.

(Conté en 1882, par M. Joseph Vouaux, à Neuilly [Cher]).

XXIV

LA MORT JOUÉE

(ARTOIS)

Dans un village de l'Artois vivait une bonne vieille femme dont le plus grand plaisir était de soulager les malheureux. Tous ceux qui se présentaient à sa porte étaient sûrs de s'en retourner avec quelques sous et un bon morceau de pain blanc. Aussi les mendiants des villages voisins ne manquaient jamais de passer par la maison de la vieille femme.

Un grand saint, dont je ne me rappelle plus le nom, avait dîné bien des fois avec la bonne femme lorsque ses affaires l'avaient appelé en Artois dans les environs du village; et un jour, il dit à son hôtesse :

« Le bon Dieu m'a donné le pouvoir d'accom-

plir le souhait qu'il vous plaira de faire. Réfléchissez bien, et dites-moi ce que vous voulez. »

La femme réfléchit longtemps et finit par dire :

« J'ai un grand prunier dans mon jardin. Je veux que j'y puisse faire rester à ma fantaisie quiconque montera dessus pour en cueillir les fruits.

— Votre souhait est bien bizarre, ma bonne femme. Mais enfin, puisque vous le voulez, je vous accorde ce que vous me demandez. »

Et le saint prit congé de la femme et retourna au ciel.

Dix ans plus tard, la Mort vint à passer par la maison de la vieille.

« Elle a bientôt quatre-vingts ans ; elle a vécu sa part. Je vais l'emmener aujourd'hui ! » se dit-elle.

Et la Mort entra dans la maison.

« Tiens, c'est toi, la Mort ? Je t'attendais depuis longtemps. Je suis prête à partir sans regrets. Ah ! si ; je me trompe ; je voudrais bien manger quelques prunes avant de quitter cette terre.

— Ce n'est que cela ; attends un instant »

Tout courant, la Mort alla au jardin, grimpa sur le prunier, cueillit des prunes et voulut descendre. Mais la vieille femme la guettait et elle commanda :

« Je veux que la Mort ne puisse descendre sans ma permission. »

Et la Mort eut beau se démener, menacer, prier, crier, tempêter, elle ne put descendre du prunier.

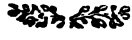
Pendant six mois personne ne mourut sur la terre. Les infirmes, les blessés, les malades souffraient horriblement et appelaient la Mort qui ne venait pas. Les plus malheureux de tous étaient encore les médecins, qui ne pouvaient arriver à faire mourir la plus chétive créature. L'un d'eux, grand ami de la Mort, vint pour l'aider à descendre de l'arbre et ne réussit qu'à partager son sort.

Enfin, de tous côtés on vint prier la femme de laisser aller la Mort. La bonne vieille le voulut bien et mit pour condition qne la Mort ne viendrait la prendre que lorsqu'elle l'aurait appelée par trois fois.

La Mort descendit de l'arbre et se remit à frapper les vivants comme par le passé, au grand soulagement des uns, au grand désespoir des autres.

Quant à la vieille femme, elle devint bientôt si cassée, si usée, si infirme, qu'un beau jour elle appela la Mort par trois fois et qu'elle alla en Paradis prendre la place que ses bonnes actions lui avaient réservée.

(Conté en février 1881, par M. Bonnelle, de Thièvres [Pas-de-Calais]).



XXV

POUÇOT

(BERRY)

Un petit garçon de dix ans n'était pas plus gros que le pouce; aussi l'avait-on surnommé Pouçot.

Sa mère lui dit un jour :

« Pouçot, prends Grivette, la vache, et mène-la paître dans notre champ.

— Bien, mère, dit Pouçot; je vais mener Grivette aux champs. »

Pouçot prit la vache par le lien et la conduisit à l'endroit indiqué. Mais il ne tarda pas à pleuvoir.

« Où me mettre à l'abri? » pensa l'enfant.

Il chercha et trouva un chou sous les feuilles duquel il se blottit.

La vache vint justement près du chou, et le trouvant à son goût elle le mangea sans s'apercevoir qu'elle avait avalé Pouçot. Le soir venu, on ne vit pas rentrer l'enfant et ses parents crurent qu'il s'était noyé dans la rivière.

Le lendemain, la vache beuglait à être entendue à une lieue de là. C'était Pouçot qui avait tiré son couteau et qui la piquait d'importance. On fit venir un vétérinaire qui conseilla de tuer l'animal. Ce qui fut fait. La viande fut vendue au boucher, et les boyaux et les tripes furent jetés dans un coin du jardin, personne ne s'étant avisé de penser que Pouçot y fut renfermé.

Un loup, qui passait par aventure, vit les tripes.

« La bonne aubaine! pensa-t-il. Il y a longtemps que je n'aurai fait pareil repas. »

Et notre loup se mit en devoir de manger les tripes et avec elles Pouçot. Son repas achevé, le loup retourna dans la forêt. Le lendemain, maître Loup guettait une brebis assez éloignée du troupeau.

« Hé! hé! berger; gare au loup! Au loup au loup! cria Pouçot de sa plus forte voix.

— Tais-toi donc, tais-toi donc! » disait le malheureux loup. Mais Pouçot n'en criait que plus fort:

« Au loup! au loup! au loup! »

Le berger accourut et chassa le voleur de moutons.

« Qu'ai-je donc dans le corps? pensait le loup.

C'est le Diable bien certainement. Voyons si je le pourrai faire sortir en me pressant entre deux arbres. »

Et le loup fit comme il venait de dire et Pouçot dut sortir de son ventre. A peine débarrassé, l'animal s'enfuit.

Pouçot s'en alla à la rivière, prit un grand bain et se disposa à retourner chez ses parents.

Au détour de la route, il se trouva face à face avec une troupe de bandits :

« Oh ! le joli petit garçon ! » dit l'un des brigands.

Il prit l'enfant et l'alla présenter au chef de la bande.

« Tiens, tiens, dit celui-ci ; comment t'appelles-tu ?

— Pouçot, not' maître.

— Es-tu adroit et rusé ?

— Je le pense bien.

— C'est ce qu'il faut. Nous sommes des voleurs, comme tu dois t'en apercevoir, et nous allons dévaliser le notaire. Il serre son argent dans une grande caisse ; tu entreras par le trou de la serrure et tu prendras l'argent.

— Entendu, entendu ! »

On arriva à la maison du notaire et Pouçot n'eut pas de peine à entrer par le trou de la serrure et à prendre tout l'argent du notaire.

On s'en alla. Tout le long du chemin, le petit garçon criait :

« Des rouges et des blancs! Des rouges et des blancs! »

Il voulait parler des pièces d'or et des pièces d'argent.

« Tais-toi donc, petit morveux; tu vas nous faire prendre.

— Des rouges et des blancs! Des rouges et des blancs!

— Tu vas nous faire arrêter. Veux-tu cent francs pour te taire?

— Tout de même, tout de même! »

Pouçot reçut cent francs du capitaine.

« Ce n'est pas tout, dit ce dernier. Nous avons encore à rendre visite à un marchand de fromages. Tu entreras par la chatière et tu nous passeras les plus beaux fromages.

— C'est bien, not' maître. »

Pouçot pénétra dans la maison par le trou de la chatière et passa les fromages à ses compagnons les bandits. Puis on reprit la grande route.

« Des mous et des durs! Des mous et des durs! criait Pouçot.

— Tais-toi donc, Pouçot.

— Des mous et des durs! Des mous et des durs!

— Tais-toi et nous te donnerons une douzaine de fromages.

— Entendu. »

Pouçot prit les fromages et peu après s'enfuit inaperçu. Après avoir marché longtemps, bien

longtemps, Pouçot arriva à la nuit noire auprès de la maison de ses parents.

« Pan, pan! Ouvrez; c'est votre fils qui revient. »

Mais il eut beau frapper et crier, les parents ne l'entendirent point.

« Bon, se dit Pouçot; me voilà condamné à passer la nuit dehors. Ce n'est guère agréable. »

Il fureta partout et finit par trouver la peau de vache qu'on avait mise à sécher dans le jardin.

« Voilà mon affaire, pensa Pouçot; je vais m'envelopper de cette peau et j'irai me coucher dans le bois voisin. »

L'enfant fit comme il venait de dire, s'enveloppa dans la peau de vache et s'en alla dans la forêt.

Par crainte des loups, il avisa un gros chêne, grimpa le long du tronc et s'installa commodément sur une maîtresse branche.

Il allait s'endormir, quand il entendit du bruit dans les buissons; c'étaient les voleurs que Pouçot avait quittés et qui avaient choisi cet endroit de la forêt pour faire le partage des richesses qu'ils avaient volées depuis plusieurs mois.

Justement les voleurs s'assirent au pied de l'arbre sur lequel se tenait Pouçot.

« Les affaires ont bien marché depuis quelque temps, commença le capitaine; ces douze grands sacs d'or déposés ici vous le prouvent. Nous sommes dix de la compagnie; comme chef je

prends trois sacs et je vous laisse les neuf autres..... »

Le voleur continua, mais ses compagnons l'interrompirent disant que deux sacs d'or lui suffiraient amplement pour sa part. On en vint aux gros mots, puis aux coups de poing. Pouçot était tellement effrayé qu'il laissa tomber sa peau de vache justement au beau milieu des bandits et sur la tête du capitaine.

« Le Diable! Le Diable! » s'écrièrent les voleurs épouvantés.

Et laissant là les douze sacs d'or, ils s'enfuirent dans toutes les directions.

Pouçot se hâta de descendre de l'arbre, prit les douze sacs d'or et les porta chez ses parents qui cette fois l'entendirent et lui ouvrirent.

Vous jugez de la joie des parents en voyant revenir extrêmement riche le fils qu'ils croyaient perdu.

(*Raconté par une vieille mendiante de Neuilly, [Cher]*).

XXVI

LES PETITS GARÇONS ET LE DIABLE

(NORMANDIE)

Deux petits garçons étaient un jour au bois à cueillir des fleurs pour s'en faire un bouquet. Ils s'attardèrent dans leur recherche, et lorsqu'ils voulurent retourner à la maison, ils s'aperçurent qu'ils étaient perdus. Ils eurent beau aller de droite, de gauche, d'avant et d'arrière, ils ne purent retrouver leur chemin. Les petits garçons avaient grand peur.

« Si le loup vient, se disaient-ils, il nous mangera.

— Oui, aussi il nous faudrait trouver quelque cabane de bûcheron où passer la nuit.

— Comment faire ?

— Monte sur ce grand chêne et vois si tu n'aperçois pas quelque lumière. »

Le petit garçon grimpa le long de l'arbre et, de branche en branche, arriva au sommet. Il regarda dans toutes les directions et finit par remarquer une lumière brillant dans le lointain. Il prit son chapeau et le laissa tomber dans la direction de la lumière. Puis il descendit et partit de ce côté. Comme il avait des haricots dans sa poche, il en sema sur son chemin de manière à pouvoir le lendemain revenir dans la forêt, et bientôt il se trouva avec son frère devant un magnifique château.

« Pan, pan! firent-ils.

— Qui est là? dit une femme qui vint leur ouvrir.

— Nous sommes deux petits garçons égarés dans la forêt, et nous voudrions que vous nous logiez pour la nuit. Demain matin, nous retournerons chez nos parents.

— Vous ne savez donc pas que vous êtes dans la maison du Diable et que, s'il vous voit ici à son retour, il vous mangera?

— Bonne femme, vous nous cacherez bien, et votre mari n'en saura rien.

— Allons, venez tout de même; je vous mettrai dans un petit cabinet. »

Les petits garçons entrèrent dans le château du Diable; la bonne femme leur donna à manger un

poulet rôti et leur fit boire son meilleur vin ; puis elle les fit coucher dans le petit cabinet dont elle avait parlé. Vers minuit, le Diable rentra.

« Femme, je sens la viande fraîche, la chair de chrétien !

— Tu te trompes, sans doute ; à moins que ce ne soit ce hibou qui a passé tout à l'heure et qui a laissé tomber un os dans la cheminée.

— Non, non, c'est la viande fraîche que je sens ! »

Le Diable fureta partout et finit par trouver les petits enfants.

« Femme, prends ces garçons et mets-les à la broche.

— Ce n'est pas nécessaire pour aujourd'hui ; je t'ai fait cuire un jeune agneau et il est tout prêt à être mangé.

— Alors, ce sera pour demain ; en attendant, mets les enfants dans le tonneau. »

La femme fut forcée de placer les petits dans un tonneau vide ; mais elle leur donna une queue de rat en leur disant de la présenter au Diable si celui-ci venait avant le jour.

Lorsque le Diable eut fini de manger, il eut encore faim et il alla au tonneau pour y prendre les enfants.

« Donne-moi ton bras, toi, l'aîné ! dit-il à l'ouverture.

— Le voici, dit le petit garçon en avançant la queue de rat.

— Tu as les bras aussi maigres que cela ? Alors, je vais te laisser ici avec ton frère jusqu'à ce que vous soyez grossis. »

Le Diable alla se coucher en songeant au bon repas qu'il ferait quand ses prisonniers seraient convenablement engraissés.

Quand les enfants l'entendirent ronfler, ils sortirent du tonneau, mirent beaucoup de bois dans la cheminée et s'enfuirent en montant jusqu'au toit. Puis ils crièrent :

« Méchant Diable, méchant Diable, nous sommes sauvés, tu ne pourras jamais plus nous rattrapper ! »

Le Diable se réveilla furieux et vit que les deux petits garçons étaient au-dessus de la maison.

« Attendez, attendez, je vais vous reprendre et ne faire qu'une bouchée de votre maigre carcasse ! »

Et il grimpa dans la cheminée. Mais comme il était fort grand et très gros, il ne put bientôt plus ni monter ni descendre, et il poussait des cris épouvantables, sacrant et jurant comme un démon qu'il était.

Les petits garçons se hâtèrent de descendre du toit et de rentrer dans le château. Ils prirent une torche et allumèrent le bois qu'ils avaient mis dans la cheminée. Bientôt le Diable fut entièrement rôti, et ce fut un démon de moins. La bonne femme était bien heureuse d'être débarras-

sée de son vilain mari, et elle dansait et chantait comme si elle avait été à la noce.

Le matin venu, elle prit toutes ses richesses et en mit la moitié de côté pour ses petits sauveurs qui, grâce aux haricots qu'ils avaient jetés la veille, purent retrouver la forêt et le chemin de leur maison.

Avec l'or et l'argent du Diable, ils vécurent heureux, et s'ils ne sont pas morts, ils doivent être bien vieux, car ma grand'mère tient leur histoire de sa propre grand'mère morte il y a bien longtemps.

(Conté en 1879 par M. Charles Garnier, à Paris, d'après une sœur de charité normande.)

XXVII

LA FLUTE ET L'ANNEAU ENCHANTÉS

(ARTOIS)

Une bonne femme faisait un jour son pain. Il resta au fond de la maie un petit morceau de pâte.

« Tiens, se dit-elle, si j'en faisais une galette pour mon fils Jeannot ! »

Et la femme prit un peu de beurre, le mêla à la pâte, ajouta deux œufs et fit une excellente galette toute dorée pour son fils Jeannot. Lorsque la galette fut cuite, la bonne femme appela son fils et la lui donna en lui disant d'aller jouer avec ses camarades.

Jeannot s'en alla sur la route, s'assit sur un rideau et se mit à manger sa galette.

Une vieille femme passait justement sur la route.

« Bonjour, Jeannot, dit-elle. La bonne galette que tu manges! Veux-tu m'en donner un petit morceau?

— Parbleu! mais tout, si vous le voulez. Tenez, prenez-la.

— Tu es bien gentil, Jeannot; je n'en veux que la moitié. »

Et lorsque la bonne vieille eut mangé sa part de galette, elle prit une bague et une flûte et les donna à l'enfant en lui disant :

« Je ne veux pas être en reste avec toi. Tu m'as donné la moitié de ta galette et je m'en suis bien régalée; mais, en échange, prends cette flûte et cet anneau merveilleux et garde-les avec soin, car ils pourront t'être de grande utilité dans la vie. »

Jeannot remercia la fée, car c'en était une, et, dès qu'elle fut partie, essaya de quelle utilité pouvaient lui être la bague et la flûte. A peine eut-il mis l'anneau à son doigt qu'il se trouva petit, tout petit.

« Si au moins je pouvais me grandir de même! » pensa Jeannot.

Et aussitôt il grandit, grandit et devint aussi gros qu'un moulin à vent ou qu'une meule de foin.

Il ôta l'anneau et reprit sa taille naturelle. Puis il se mit à jouer de la flûte enchantée, et grand lut son étonnement en voyant qu'autour de

lui tout se mettait à danser, à sauter en mesure de plus en plus fort.

« J'en sais assez, pensa Jeannot, pour faire mon tour de France. »

Et il prit le chemin de la ville.

Comme le soir de ce jour il traversait une forêt, des voleurs l'aperçurent et le poursuivirent. Mais Jeannot se servit de sa bague merveilleuse et devint petit, tout petit jusqu'à pouvoir se cacher sous une moitié de coquille d'œuf.

Lorsque les voleurs l'eurent dépassé, Jeannot reprit sa taille ordinaire et s'en alla par un autre chemin. D'autres voleurs le poursuivirent encore, et Jeannot dut se cacher sous une feuille de chou où il passa la nuit.

Le lendemain, le jeune voyageur entra dans un château et y demanda l'hospitalité. Les domestiques le conduisirent par-devant le seigneur, qui n'était autre que le roi du pays avoisinant.

« Que veux-tu, jeune homme? lui demanda le roi.

— A boire, à manger et à dormir, que cela vous plaise ou vous déplaise.

— Tu es un insolent, et je vais te faire rosser par mes valets.

— Je ne crains ni vous, ni vos valets. Je suis le plus puissant des nains et le plus fort des géants. Voyez. »

Jeannot se fit immédiatement petit comme un

moucheron, puis aussi grand que la plus grosse tour du château, et le seigneur épouvanté lui fit servir un bon dîner et lui donna une chambre et deux domestiques à ses ordres.

Le roi avait une fille extrêmement belle; Jeannot la vit et l'aima. Il se décida à la demander en mariage.

Le roi demanda à réfléchir quelques jours, puis, ce temps écoulé, il appela le jeune aventurier.

« Je me suis promis, Jeannot, de ne marier ma fille qu'à celui qui m'aura donné les plus grandes preuves d'adresse. Beaucoup de princes ont essayé ce que je vais te proposer et n'ont pu réussir. Voici ce qu'il te faut faire pour avoir ma confiance et obtenir la main de ma fille. Tu vas prendre douze lapins noirs et douze lapins blancs que tu conduiras par les champs et par les bois sans les attacher d'une façon ou d'une autre. Si tu ramènes les vingt-quatre lapins au château lors du coucher du soleil, tu auras ma fille en mariage. Tu as compris ?

— Oui, oui. Je suis prêt à tenter l'épreuve. »

Jeannot prit les lapins et les conduisit dans les champs. Arrivés là, ils auraient bien voulu s'échapper suivant leur fantaisie, mais Jeannot joua de sa flûte et les obligea à danser; de sorte qu'au coucher du soleil il les ramena tous au château.

Le roi voulut essayer d'une seconde épreuve.

« Cette fois, je te donnerai ma fille si tu peux

demain échapper au bourreau qui devra te pendre dans la cour du château. Ce sera la dernière condition, je te le jure. »

En effet, le lendemain on fit dresser une potence dans la grande cour du palais, et le roi se mit au balcon pour regarder l'exécution de Jeannot. Au moment où le bourreau allait lui mettre la corde au cou, le petit aventurier prit sa flûte, joua, joua, tant et tellement que tous les assistants, depuis le roi jusqu'au bourreau, faisaient des bonds prodigieux sans pouvoir s'en empêcher. Le roi se vit obligé de demander grâce à Jeannot, qui épousa la princesse quelques jours après. Le jeune homme fit venir sa mère au palais.

Quand le roi, son beau-père, mourut, Jeannot fut proclamé roi ; il vécut fort heureux avec sa femme et il en eut de nombreux enfants.

(Conté en 1881, par M. Bonnelle, de Thièvres [Pas-de-Calais].)

XXVIII

LA BAGUETTE MAGIQUE

(ARTOIS)

Un bon paysan s'était un peu trop attardé au cabaret à boire des tasses de café et des chopes de bière. Il était tant soit peu gris en sortant, et ayant tombé à rencontrer le seigneur du village, il l'insulta. Le châtelain, furieux, fit saisir le paysan et le fit mettre en prison Puis, quelques jours après, il le fit mettre en liberté en lui disant :

« Je te donne huit jours pour inventer un jeu de *Trincmal;* si, au bout de ce temps, tu ne l'as pas trouvé, tu seras pendu.

— Mais, mon maître, encore faudrait-il que je sache ce que vous entendez par un jeu de *Trincmal.*

— Je te laisse toute liberté à ce sujet; une fois que tu me fais rire bien fort avec ton jeu, c'est ce que je demande. Ainsi retourne à ta maison et invente ce qu'il te plaira. »

Le paysan passa sept jours à réfléchir et ne trouva rien qui pût faire rire le seigneur.

« Je suis perdu, se dit-il, si je ne parviens à m'enfuir. Je vais quitter le village et me sauver en Picardie »

Aussitôt dit que fait. L'homme prit une *binette*, comme s'il allait travailler aux champs, mit sa blouse sur le bras et, sans se faire remarquer, sortit du village.

Il allait arriver en Picardie, quand il rencontra une vieille femme ridée, s'appuyant sur un gros bâton noueux qui lui demanda :

« Où vas-tu avec cette binette?

— Ma bonne femme, je quitte mon village pour éviter la corde qui m'y attend. J'ai eu le malheur d'insulter mon maître et seigneur et, en punition, il m'a condamné à inventer sous huit jours un certain jeu de *Trincmal*, que Dieu confonde! ou à me voir pendu à la grande potence du château.

— Ah! ah! le jeu de *Trincmal*, je sais ce que c'est..... Et tu as sans doute grand regret de laisser là-bas ta femme Catherine?

— Pour Dieu, oui! C'est mon plus grand chagrin.

— Tu as tort, tu as tort. Ta femme, depuis

trois mois, ne fait que de te tromper avec le curé du village. Tout le monde le sait, et tu es le seul à l'ignorer.

— Ce n'est pas possible !

— Si, si ; c'est comme je te le dis. Tu vas retourner au village, et tu pourras en juger par toi-même.

— Mais le seigneur ?

— Ne t'en inquiète pas. Prends cette baguette magique et sers-t'en au moment convenable. Tu n'auras qu'à dire : « Baguette, fais bien tenir ! » et tu feras tout ce que tu voudras. Adieu. »

La vieille continua son chemin, tandis que le paysan retournait au village. Arrivé là, il rentra par le jardin en se dissimulant soigneusement, et il alla se cacher dans le grenier après avoir creusé un petit trou dans le plancher. Par là, il voyait et il entendait tout.

Le curé arriva bientôt.

« Bonjour, Catherine. On dit que ton mari s'est sauvé tout au loin. Cela tombe bien. Nous allons nous coucher.

— Causons un peu auparavant.

— Non, non ; plus tard, cela vaudra mieux. »

Et le curé se coucha avec la femme. Mais, bientôt après, il eut besoin de se lever pour prendre le vase de nuit.

« Baguette, fais bien tenir ! » dit le paysan, qui avait tout vu.

Le charme fit son effet.

« Catherine, Catherine, dit le curé; je ne sais ce que j'ai; je ne puis lâcher le vase.

— Attendez; je vais vous aider. »

La femme se leva et toucha le vase de nuit.

« Baguette, fais bien tenir! » ajouta le paysan.

Puis, un gros bâton à la main, il descendit du grenier et chassa devant lui sa femme et le curé tous deux en chemise et la main rivée au vase de nuit.

Les deux amants demandaient grâce.

« Laisse-moi rentrer au presbytère, dit le curé, et je te donnerai mille écus.

— Non, non, pas au presbytère, mais au château. J'ai trouvé le jeu de *Trincmal*, et du diable si mon maître le seigneur ne se tord pas les côtes à la vue de ce beau couple. En avant, marche! »

Et frappant de plus en fort, l'homme conduisit ses prisonniers au château. Un petit paysan tomba à passer avec un panier tout plein de carottes. Il en envoya une dans le dos du curé.

« Baguette, fais bien tenir! » dit le villageois. Et la carotte resta au dos du curé. Ce que voyant, une vache de passage voulut manger la carotte.

« Baguette, fais bien tenir! » dit une nouvelle fois l'homme à la baguette magique. Et la vache suivit le couple.

On arrivait près du château, lorsqu'un taureau aperçut la vache et s'avança pour la couvrir.

Le paysan n'eut qu'à dire : « Baguette, fais ton devoir ! » et le taureau dut suivre le groupe.

« Hé! hé mon maître, cria le villageois en arrivant dans la cour du seigneur. Venez vite voir. J'ai inventé le jeu de *Trincmal.* »

Le seigneur accourut et pensa mourir de rire en voyant le jeu singulier qu'avait trouvé le paysan. Le curé et la femme furent chassés honteusement du pays, et l'homme non seulement eut sa grâce, mais encore devint bientôt l'intendant du seigneur.

(Conté en 1881, par M. Bon .elle, de Thièvres [Pas de-Calais].)

XXIX

LA MAUVAISE MÈRE

(ALSACE)

Dans un ménage de paysans, il y avait deux enfants, un petit garçon nommé Henri et une petite fille nommée Lina. La mère aimait beaucoup son fils Henri, mais elle détestait sa fille Lina, qu'elle battait à tout propos et dont elle eût voulu pour beaucoup se voir débarrassée.

Un jour, profitant de l'absence de son mari, qui était allé à la ville voisine, la méchante femme appela ses deux enfants et, après avoir envoyé Lina à l'école pour y chercher ses prix, elle dit à son fils :

« Henri, il te faut aller chez le mercier demander pour deux sous de petites aiguilles. Nous les mettrons dans la soupe de ta sœur et elle mourra.

— Mais, maman, je ne veux pas faire mourir Lina.

— Prends ces deux sous et va-t'en vite; sinon je te battrai d'importance! »

Effrayé, le petit garçon courut chez le mercier.

« Bonjour, monsieur; je viens chercher pour deux sous de petites aiguilles.

— Ta mère a donc à coudre aujourd'hui quelque robe de soie?

— Non, mais elle veut mettre ces aiguilles dans la soupe de sœur Lina et la faire mourir. »

Le mercier refusa de donner pour deux sous d'aiguilles et renvoya le petit Henri.

« Maman, dit l'enfant en rentrant, le marchand n'a pas voulu me vendre les aiguilles.

— Comment donc? Que lui as-tu demandé?

— J'ai dit que je venais chercher deux sous d'aiguilles fines dont tu avais besoin pour faire mourir sœur Lina.

— Tu es donc fou, de dire de pareilles choses! Cours chez l'autre marchand et ne dis pas pourquoi j'ai besoin d'aiguilles. »

Un quart d'heure plus tard, Henri était de retour, et la femme mettait les aiguilles dans l'assiette de sa petite fille.

Débarrassé de sa commission, le petit garçon courut à l'avancée de sa sœur. Il la rencontra toute chargée de gros livres.

« Tu as donc obtenu tous ces prix, petite sœur?

— Oui, j'ai été la première en tout.

— Si tu veux me donner le plus beau de ces livres, je te confierai un grand secret.

— Je le veux bien, Henri ; prends le livre qui te plaît le plus.

— Eh bien, maman veut te faire mourir; elle a mis de fines aiguilles dans ta soupe et, si tu en manges, je n'aurai plus de sœur. »

Lina remercia son frère et revint à la maison. Le dîner était servi, et les enfants se mirent à table.

« Qu'as-tu donc, Lina? dit la mère; tu ne manges pas.

— Non, j'ai mal à la tête, et je préférerais dîner dans le jardin.

— Soit, va dîner dehors. »

Lina emporta son assiette et, à peine sortie, prit une bêche, fit un grand trou et y jeta sa soupe qu'elle recouvrit de terre. Puis elle revint auprès de sa mère.

La méchante femme était toute étonnée de voir sa fille encore en vie.

« Des aiguilles ne suffisent pas; il faut que je trouve autre chose ! »

Ainsi songeait la marâtre. Le dîner terminé, elle envoya son fils en commission et dit à Lina de descendre à la cave pour y tirer du vin. La petite fille y alla suivie par sa mère, qui la cloua

par les mains et par les pieds à une croix de bois tout au fond de l'arrière-cave.

« Enfin, je suis débarrassée de cette maudite enfant! se disait la mauvaise créature. Je dirai à mon mari qu'elle est allée se promener au bois et qu'elle n'est pas encore revenue. On la croira dévorée par les loups. »

C'est ce qu'elle raconta à son mari quand celui-ci fut de retour, et dans tout le village on pleura en songeant qu'une si jolie petite fille était morte mangée par les animaux de la forêt.

Un an plus tard, le mari eut besoin d'aller dans l'arrière-cave. Tout à coup il se heurta contre un corps d'enfant qu'il reconnut être celui de sa petite Lina, et il entendit une petite voix fine qui disait :

Ma mère, ma méchante mère,
Sur cette croix m'a clouée.

Le pauvre père essaya d'enlever les clous qui retenaient son enfant. Mais, dans ses bras, il ne resta que quelques ossements ; la petite Lina était morte aussitôt qu'elle avait eu dévoilé le crime horrible de sa mère cruelle. Furieux, le paysan prit un grand couteau et tua sa femme. Puis il recueillit pieusement les restes de sa Lina et les fit enterrer dans le cimetière du village.

Cette cérémonie achevée, le malheureux père mourut de douleur.

(Conté en 1883, par M. Michel Stoullig, qui le tient de sa bonne, une Alsacienne.)

XXX

LA COQUETTE PUNIE

(PICARDIE)

Un maréchal, un menuisier et un maçon faisaient la cour à une jeune fille du village. Le mardi, le jeudi et le samedi, c'est-à-dire, les jours où les « amoureux pour de bon » vont voir leur bonne amie, les trois jeunes gens arrivaient chez la belle et restaient fort tard à essayer chacun de son côté de se faire agréer par la jeune fille. Mais ce n'était qu'une coquette qui ne demandait qu'à se gausser de ses admirateurs et dont le plus grand plaisir était de rire à leurs dépens, ce qui mortifiait d'autant plus ceux-ci, qu'ils ne se sentaient pas le courage de lui en faire des reproches.

Un soir que le maréchal était arrivé de bonne heure, la coquette lui dit :

« Je voudrais bien voir si réellement tu m'aimes comme tu me l'assures. Pour t'éprouver, voici ce que je te demande :

Tu vas prendre un drap de lit, tu t'en envelopperas et tu iras à minuit me cueillir une fleur sur la tombe du fils à la mère Victoire. Si tu fais cela, je te promets de me marier avec toi.

— Tu n'y songes pas, aller ainsi me promener dans le cimetière ?

— Alors tu ne m'aimes pas.

— Si, si ; mais puisque tu le veux, j'irai. »

Le galant quitta la jeune fille et s'en fut au cabaret se préparer en buvant à ce que lui demandait la fille.

Le menuisier arriva peu après.

« Tiens, je suis seul, dit-il en arrivant ; cela tombe bien. Il y a assez longtemps que je te fais la cour. Veux-tu oui qu non que l'on publie nos premiers bans dimanche prochain ?

— Je ne demanderais pas mieux si j'étais sûre que tu m'aimes ; mais quelles preuves en ai-je ?

— Que faut-il faire pour te rassurer ?

— Je ne sais trop... Voyons ; pour l'amour de moi irais-tu au cimetière à l'heure de minuit, une peau de vache sur le dos cueillir une fleur sur la tombe du fils à la mère Victoire ?

— J'aurais préféré une autre épreuve ; mais puisqu'il n'y a que ce moyen d'obtenir ta main,

j'irai au cimetière à l'heure dite. Adieu, je vais boire un coup en attendant. »

Il venait de sortir, quand le maçon arriva et lui aussi demanda la main de la coquette.

« Prouve-moi que tu m'aimes en allant au cimetière avec une lanterne et une clochette cueillir une fleur sur la tombe du fils à la mère Victoire, et je te promets de me marier avec toi dans les quinze jours.

— C'est une singulière façon de te montrer mon amour. Puisque tu y tiens, je le ferai. Mais quand et à quelle heure?

— Ce soir même, au coup de minuit.

— Entendu. Je vais boire un coup en attendant. »

A l'heure dite, le maçon, le menuisier et le maréchal arrivaient au cimetière par trois endroits différents.

« Jour de Dieu ! se dit le maçon ; voici le Diable en personne ; je le reconnais à ses pieds de bouc et à ses grandes cornes. »

Et il se cacha derrière une tombe.

« Où diable me suis je fourré ? se disait le menuisier; voici un grand fantôme qui se promène là-bas. Ce n'est pas gai ! »

« Je suis perdu ! pensait le maréchal ; voici là-bas le Diable et quelque damné qui sonne de sa clochette. Où me cacher ? »

Et il se coucha tout de son long entre deux tertres.

Les heures passèrent et aucun de nos hommes ne songea à s'en aller. Ce ne fut qu'au matin, qu'ils se hasardèrent à se lever.

« Tiens, le maréchal !

— Tiens, le maçon !

— Tiens, le menuisier ! »

Et tous trois partirent à rire et se racontèrent leur aventure de la nuit. Puis ils se dirent :

« Nous sommes bien sots de perdre notre temps auprès de cette coquette ; laissons-là à ceux qui en voudront, et jouons-lui un tour de notre façon. »

Ils convinrent pour le soir de se déguiser en pèlerins, et ils se donnèrent rendez-vous auprès de la maison de la coquette paysanne.

La nuit venue, le maréchal alla frapper à la porte de la jeune fille.

« Pan ! pan !

— Entrez.

— Je suis un pauvre pèlerin et je reviens à pied de Jérusalem. Voulez-vous m'accorder l'hospitalité pour cette nuit ?

— Certainement, certainement ! dirent les gens de la maison. Asseyez-vous auprès du feu et réchauffez-vous tandis que notre fille préparera votre souper.

— Je vous remercie, mais je ne demande pas à manger. Le bon Dieu fournira à ce besoin. Tenez : Grand bon Dieu, envoyez-moi un gros pâté, du

pain blanc, du vin vieux et du raisin rouge. »

Et par la cheminée, le maçon fit descendre ce que le pèlerin venait de demander.

« Quel saint homme vous êtes! » s'exclamèrent le paysan et sa femme.

Le pèlerin soupa et se prépara à se coucher sur deux chaises.

« Halte-là! lui dit le paysan. Il ne sera pas dit que je vous ai mal reçu. Vous coucherez avec ma fille.

— Mais.....

— Ne refusez pas, je vous en prie; je n'ai pas d'autre lit à vous offrir.

— Alors j'accepte. »

Le pèlerin se déshabilla et se coucha avec la coquette.

Tout à coup celle-ci s'écria :

« Père, père; le saint me touche.

— Laisse-le donc taire, ma fille; tu seras mère d'un saint évêque. »

La coquette ne souffla plus mot!

Vers minuit, le pèlerin se leva, sortit dans la cour et fut remplacé par le menuisier.

« Mon père, vous avez bien froid aux pieds!

— C'est que je me suis levé pieds-nus, mon enfant. »

Une seconde fois, la coquette cria :

« Papa, papa, le saint ne me laisse pas tranquille.

— Laisse-le donc faire, ma fille; nous aurons un cardinal. »

Lorsque deux heures sonnèrent à l'église, le menuisier céda sa place au maçon. Et la jeune fille de crier, et le père de dire :

« Tais-toi, sotte; tu pourras te vanter d'avoir pour fils un pape pour le moins! »

Le pèlerin eut soin de partir avant le jour et cela chagrina fort le paysan et sa femme qui n'avaient pu lui demander sa bénédiction.

La coquette se trouva enceinte et ne put trouver à se marier quoique sa mère eût publié partout que sa fille ayant couché avec un saint devait pour le moins accoucher d'un évêque ou d'un pape.

(*Conté en février 1881, par M. É. Wattelet, de Bouzincourt,* [*Somme*]).

XXXI

LES TROIS FILLES ET LES TROIS CAVALIERS

(LORRAINE)

REVENANT une après-midi de vendre son blé au marché voisin, un paysan entra dans une auberge et se fit servir à boire. Peu après arrivèrent trois cavaliers superbement vêtus qui attachèrent leurs chevaux à la porte de l'auberge et vinrent s'asseoir à la table du paysan. On causa beau temps, récoltes, bétail, fermages et nos trois hommes ne tardèrent pas à entrer dans les bonnes grâces du paysan qui les invita à venir souper chez lui. Les trois cavaliers ayant accepté accompagnèrent le fermier qui les présenta à ses trois filles, Catherine, Marie et Toinette. Le souper fut fort gai et en terminant, les invités demandèrent la main des jeunes paysannes.

« Accepté! accepté! » s'empressa de dire le fermier.

Et l'on convint que Catherine, l'aînée, irait dîner le dimanche suivant au château des trois cavaliers. Puis ces derniers saluèrent le paysan, embrassèrent les filles et remontèrent à cheval pour regagner leur demeure.

Le dimanche suivant, Catherine revêtit ses plus beaux habits, et partit pour le château ainsi qu'il avait été convenu. Elle était à peine sortie du village, qu'elle aperçut sur un pommier bordant la route, un hibou qui se mit à lui dire :

Catherine, Catherine, tu as tort,
Tu marches à grands pas vers la mort!

« Que me veut donc cet oiseau? pensa Catherine. Pourquoi me dit-il que je marche à grands pas vers la mort? »

Et elle continua sa route. Mais le hibou la suivit, voletant de pommier en pommier et toujours lui répétant ces mêmes paroles :

Catherine, Catherine, tu as tort,
Tu marches à grands pas vers la mort!

La jeune fille n'y tint bientôt plus et effrayée reprit le chemin du village. Lorsqu'elle rentra :

« Déjà revenue, Catherine! Tu n'es pas allée au château?

— Non, au sortir du village, j'ai vu un hibou qui m'a suivie en me répétant :

Catherine, Catherine, tu as tort,
Tu marches à grands pas vers la mort!

Et je suis revenue à la maison.

— Tu t'effrayes pour rien, Catherine; je vais partir à ta place et ce ne sera pas le hibou qui me fera revenir. »

Et Marie, la deuxième fille, s'habilla à la hâte et partit pour le château des trois cavaliers.

Elle sortait du village, quand le même hibou se présenta et se mit à la suivre en disant :

Marie, Marie, tu as tort,
Tu marches à grands pas vers la mort!

Comme la jeune paysanne semblait ne pas s'inquiéter des paroles du hibou, celui-ci se mit à faire *hou! hou!* et deux, puis trois, puis quatre, puis dix hiboux accoururent disant sur tous les tons à la fermière qu'elle avait tort de poursuivre son chemin.

A la fin, Marie eut peur et retourna à la ferme.

« Ah! ah! toi aussi, tu reviens! Tu as vu le hibou sans doute et tu as été effrayée. Voyons à mon tour, dit Toinette! »

Et sans se donner la peine de changer de robe, elle quitta ses deux sœurs et s'en alla pour le château.

Les hiboux l'attendaient.

Toinette, Toinette, tu as tort,
Tu marches à grands pas vers la mort !

Mais les oiseaux eurent beau venir par centaines et tous lui dire la même chose, Toinette ne se détourna pas de sa route et alla au château.

Jamais la jeune fermière n'avait vu une pareille merveille. Le château était couvert de plaques d'or et d'argent qui brillaient au soleil, et tout autour ce n'étaient qu'arbres inconnus et que fleurs extraordinaires.

Toinette, ne voyant ni les cavaliers, ni les domestiques, traversa le jardin et la cour, pénétra dans un corridor, et entendant un grand bruit, elle eut peur, descendit dans une cave et se cacha dans un tonneau défoncé.

Bientôt, elle entendit des pas et put apercevoir par le trou de la bonde du tonneau, les trois cavaliers qui descendaient à la cave le cadavre d'une jeune fille.

Toinette épouvantée osait à peine respirer.

« Ouf! c'est fait; dit l'un des cavaliers. Catherine nous a manqué, mais au moins, celle-ci est venue et nous allons nous régaler de belle façon ! »

Puis les trois hommes prirent de grands couteaux, découpèrent le cadavre et se mirent à manger, l'un le cœur, l'autre la tête et le troisième un bras de la jeune fille assassinée. Puis leur horrible repas terminé, les trois cavaliers remontèrent, fort heureusement sans fermer la porte de la cave.

Toinette vit sur le sol un doigt coupé portant encore une bague en or; elle le ramassa, le serra dans sa poche et remonta le plus doucement qu'il lui fut possible. Sans être remarquée, elle sortit du château et se hâta de retourner à la ferme de son père.

« Eh bien! questionnèrent les sœurs; qu'as-tu vu au château des trois cavaliers? »

Et Toinette raconta tout au long son aventure et montra le doigt et l'anneau de la jeune fille assassinée.

Huit jours après, un grand bruit de chevaux se fit entendre sur la route et les trois cavaliers s'arrêtèrent devant la ferme et descendirent de cheval.

« Pourquoi n'êtes vous pas venue dimanche, Catherine? Nous vous avons attendue impatiemment toute la journée.

— Il m'a été impossible de sortir de toute la journée, tant je souffrais d'un violent mal de dents. Ce n'est que partie remise. Nous en causerons en dînant. »

Et l'on se mit à table. A la fin du dîner, Toinette raconta que le dimanche précédent elle avait été pour aller dans un château voisin, que des hiboux voulaient l'en détourner et qu'enfin elle avait vu trois beaux cavaliers manger le cadavre d'une femme qu'ils venaient de tuer.

Les trois cavaliers inquiets faisaient semblant de rire.

« Votre histoire est fort bien dite. Mais est-elle vraie? Avez-vous une preuve quelconque? Et n'avez-vous pas rêvé?

— Je n'ai que cette preuve, dit la jeune fille en montrant le doigt et l'anneau; et ces trois brigands n'étaient autres que vous. »

Les cavaliers voulurent s'enfuir, mais le paysan sonna de la trompe et les gendarmes cachés dans une pièce voisine, se jetèrent sur les bandits et les enchaînèrent.

Quelques jours plus tard, les trois cavaliers étaient jugés et condamnés à être pendus; et leur château fut donné au fermier et aux trois jeunes filles qui peu après se marièrent et vécurent heureuses jusqu'à un âge fort avancé.

(Conté à Paris en 1883, par M. Georges Charpentier, qui l'a entendu de sa nourrice à Vacqueville [Meurthe-et-Moselle).]

XXXI *(bis)*

LES TROIS FILLES ET LES TROIS CAVALIERS

(FRANCHE - COMTÉ)

[*Variante du conte lorrain ci-dessus*]

Trois filles à marier sortaient de la messe quand trois beaux cavaliers les suivirent et les accompagnèrent à la maison où on les invita à dîner. Ils refusèrent disant qu'un travail pressant les attendait à leur château, mais comme le fermier insistait, ils finirent par accepter en mettant pour condition que l'une des filles irait le jour suivant leur rendre visite en leur château. Les deux aînées refusèrent, mais la cadette accepta.

Le lendemain la jeune fille prit le chemin du château et entendit un hibou qui lui disait.

Jeune fille, jeune fille; tu vas à la mort.

Elle ne s'en inquiète pas, arrive devant un château splendide, entre et ne trouve personne. Comme elle entend de grands cris, elle a peur et se cache à la cave dans un tonneau vide. Les trois cavaliers l'ont entendue et la cherchent partout. Il descendent à la cave, mais chaque fois qu'ils passent près de la jeune fille, celle-ci souffle sur leur bougie et l'éteint.

« Diable de vent! » se disent les cavaliers ; et persuadés qu'ils ont mal entendu, ils remontent pour descendre peu après avec les jambes, la tête et le tronc d'une jeune fille qu'ils ont assassinée. Puis ils se mettent à manger ces morceaux de cadavre. Lorsque ce repas abominable est achevé, ils sortent de la cave et la jeune fille peut s'échapper et rentrer chez elle. Le dimanche suivant, les cavaliers reviennent à la ferme. Au milieu du repas, l'histoire du château est racontée, les cavaliers veulent s'enfuir, mais le fermier frappe dans ses mains, la maréchaussée se présente, les cavaliers sont saisis, conduits à la ville et pendus.

(Conté en 1882, par M. Grenotton de Thouin, qui l'a entendu dans un village des environs de Besançon [Doubs].)

XXXII

LES RUSÉS VOLEURS

(NORMANDIE)

Trois voleurs rencontrèrent un jour un paysan, qui monté sur son âne conduisait à la ville une chèvre superbe ornée d'un collier à grelots.

« La belle chèvre! dit le premier voleur.

— Le bel âne ! ajouta le second.

— Quelle jolie blouse neuve a ce rustre! termina le troisième.

— Si nous réussissions à enlever la chèvre, l'âne et les habits du paysan, nous pourrions nous dire rusés.

— Je me charge de la chèvre, si vous vous chargez de l'âne et de la blouse ! proposa le premier voleur.

— Et moi de l'âne !

— Et moi de la blouse puisque vous me laissez le plus difficile.

Commence, Jeannot, par prendre la chèvre. »

Les deux larrons entrèrent sous bois et doucement Jeannot suivit le paysan. L'homme chantait gaiement ne pensant jamais qu'on pût lui enlever sa chèvre. Le voleur caressa l'animal, coupa son lien, enleva les grelots et les mit à la queue de l'âne. Puis il emmena la chèvre et l'attacha dans la forêt, tandis que l'âne faisait tinter la sonnette.

A la fin, le paysan se retournant s'aperçut avec stupéfaction que sa chèvre était partie.

« Ah ! jour de Dieu, s'écria-t-il, qu'est-elle devenue ? Sans doute elle a rongé son lien et elle s'est arrêtée en chemin. »

L'homme mit pied à terre, laissa là son âne à brouter les chardons et retourna sur ses pas.

Mais de chèvre il ne trouva point, et quand il revint, l'âne avait été volé à son tour.

Comme il se lamentait, le troisième voleur passant près de lui, lui demanda ce qu'il avait tant à se plaindre et à gémir.

« Ce que j'ai ? Mais c'est que j'avais une chèvre superbe et l'âne le plus beau du canton, et que je viens de les perdre sur cette route maudite.

— Ah ! vraiment ! Je viens de voir tomber un âne dans un puits, sans doute que c'est le vôtre et qu'il sera allé rejoindre la chèvre.

— Où est ce puits que j'y coure ?

— Là tout auprès ; suivez-moi. »

On arriva auprès du puits.

« Ecoutez, dit le voleur; entendez-vous votre âne ? Hé, Jean ! Jean !

— Han ! Han ! faisait l'écho dans le puits.

— Pour Dieu, oui, c'est mon âne. Aidez-moi à descendre et à l'aller chercher.

— Avec plaisir, mais auparavant enlevez vos habits car vous les mouilleriez. Nous sommes seuls et on ne vous verra point.

— Vous avez encore raison. Ah ! que je suis heureux d'avoir tombé sur vous ! »

Le paysan se déshabilla et le voleur le descendit dans le puits, puis il alla rejoindre ses deux compagnons emportant avec lui la blouse, le pantalon, la chemise et les souliers du naïf villageois.

On juge si les trois larrons se réjouirent de leur ruse, et si le paysan était en piteux état quand des bûcherons le retirèrent du puits !

(Conté en 1883, par M. Charles Garnier, aux environs de Rouen).

XXXIII

JEAN CHIFFON ET SA FAMILLE

(PICARDIE)

Un homme nommé *Jean Chiffon* s'était marié à une femme appelée *Courentassé*. On disait que s'ils s'étaient mariés ensemble c'était faute de mieux d'un côté comme de l'autre ; leurs noms étaient si ridicules qu'aucune fille n'avait voulu de *Jean Chiffon* et qu'aucun garçon n'aurait consenti pour tout au monde à épouser *Courentassé*.

Ils eurent deux enfants et ne trouvèrent pas mieux que d'appeler le garçon *Tantibus* et la fille *Délicoton*.

La famille fut un jour invitée à se rendre à la fête d'un village assez éloigné.

« Surtout, dit le père ne nous avisons pas de

nous appeler par notre nom dès que nous serons au village. Tout le monde s'en moquerait et nous serions ridicules. »

Ceci bien convenu, la famille s'en alla à la fête. On arriva chez l'ami et comme c'était l'heure du dîner on passa dans la salle à manger.

« Asseyez-vous, mon frère *Tantibus*, dit la jeune fille en donnant une chaise à son frère.

— Merci bien, ma sœur *Délicoton!*

— Entends-tu, *Jean Chiffon*, ta fille et ton garçon ? ne put s'empêcher d'ajouter la mère.

— Ah ! bien oui, *Courentassé*, nous voilà *tertous* nommés ! »

(Conté par Mme Célina Caron, d'Harponville [Somme])

XXXIV

PETIT POU ET PETITE PUCE

(BERRY)

PETIT Pou sortit un jour pour aller porter son blé au moulin. Il laissa sa femme Petite Puce à la maison.

« Prends bien garde de tomber dans la marmite ! dit-il avant de partir.

— Ne crains rien, Petit Pou ; j'aurai soin de ne pas me laisser choir en écumant la marmite. »

Son mari parti, Petite Puce se mit à balayer la maison, à rincer la vaisselle et à éplucher les légumes. Puis elle songea à écumer le pot au feu. Elle prit l'écumoire, monta sur une chaise et glissa dans la marmite.

« Aïe ! Aïe ! cria-t-elle.

— C'est Petite Puce qui est tombée dans la

marmite ! pensa Petit Pou qui revenait du moulin et qui avait entendu le cri de sa femme. Vite, je cours à son secours. »

Mais il était trop tard. Petite Puce était morte quand Petit Pou rentra à la maison.

« Puisque ma femme est morte, je quitte la maison, dit le mari en pleurant.

— Qu'as-tu, Petit Pou ? demanda la Table.

— Petite Puce est morte et je quitte la maison.

— Et moi je me *détable* et je te suis. »

La Table et Petit Pou passèrent près de la Maie.

« Qu'as-tu, Petit Pou, à pleurer ainsi ? demanda la Maie.

— Petite Puce est morte ; je quitte la maison et ma compagne se *détable*.

— Et moi aussi je me *démaie* et je vous suis ! »

On passa près de la Porte.

« Où allez-vous ? demanda celle-ci.

— Petite Puce est morte ; Petit Pou quitte la maison, la Table se *détable*, la Maie se *démaie*.

— Et moi je me *dégonde*, ajouta la Porte »

Un Arbre était près de là.

« Où vas-tu, Petit Pou ?

— Ma femme est morte ; je quitte la maison, la Table se *détable*, la Maie se *démaie* et la Porte se *dégonde*.

— Et moi je me *désenracine !* »

Petit Pou, la Table, la Maie, la Porte et l'Arbre

passèrent près d'une bonne femme qui puisait de l'eau à la fontaine.

« Où vas-tu, Petit Pou ? demanda-t-elle.

— Petite Puce est morte ; je quitte la maison, la Table se *détable*, la Maie se *démaie*, la Porte se *dégonde* et l'Arbre se *déseuracine*.

— Si Petite Puce est morte, je casse mes deux cruches et je vous suis ! »

La femme brisa ses deux cruches et Petit Pou, la Table, la Maie, la Porte, l'Arbre et la Vieille s'en allèrent pour ne plus revenir.

(Conté en 1881, par M. Joseph Vouaux, à Neuilly [Cher]).

XXXV

LES MENSONGES

(BERRY)

BARBARI, Tartari, deviens-tu de Laspari?
Qu'est-ce que tu as vu par là?

— J'ai vu un oiseau qui garnissait son aile d'argent.

— O mon maître, vous n'avez pas vu çà?

— Demande voir à mon valet qu'y a derrière moi, s'il vous dira pas la vérité?

— Hé, valet, c'est-il vrai ce que le maître a dit?

Il a dit qu'il avait vu un oiseau qui garnissait son aile d'argent.

— O! mon maître, vous n'avez pas vu çà!

J'ai vu un oiseau qui garnissait ses deux ailes d'argent. Ça doit être cet oiseau-là.

— Barbari, Tartari, deviens-tu de Laspari?

Qu'est-ce que tu as vu par là?

— J'ai vu un étang qui brûlait comme la paille.

— O mon maître, vous n'avez pas vu çà?

— Demande voir à mon valet qu'y a derrière moi, s'il vous dira pas la vérité?

— Hé, valet, c'est-il vrai ce que le maître a dit?

Il a dit qu'il avait vu un étang qui brûlait comme la paille.

— O mon maître, vous n'avez pas vu çà!

J'ai bien vu cinq ou six carpes qui revenaient de par là, la queue grillée; çà doit être cet étang là.

Barbari, Tartari, deviens-tu de Laspari?

Qu'est-ce que tu as vu par là?

— J'ai vu un moulin à vent qui tournait au faîte d'un chêne.

— O mon maître, vous n'avez pas vu çà?

— Demande voir à mon valet qu'y a derrière moi, s'il vous dira pas la vérité?

— Hé, valet, c'est il vrai ce que le maître a dit?

Il a dit qu'il avait vu un moulin qui tournait au faîte d'un chêne?

— O mon maître, vous n'avez pas vu çà!

J'ai bien vu des chiens qui mangeaient de la

manivelle avec des pelles de bois, mais je n'ai pas vu le moulin qui tournait au faîte d'un chêne [1].

(Recueilli d'une vieille femme, à Neuilly [Cher]).

1. Ce conte de mensonges est une sorte de formulette que nous avons écrite sous la dictée de la femme qui nous la chantait. En nombre d'endroits, cette formulette est inintelligible. Au lieu de : « *Deviens-tu de Laspari?* » qui ne signifie rien, ne faudrait-il pas lire : « *Delà Paris.* » ???

DEUXIÈME PARTIE

CONTES PICARDS, MERVEILLEUX OU PLAISANTS

(*Romania*, tome VIII.)

DEUXIÈME PARTIE

I

DICK-ET-DON

Un tisserand reçut un jour la visite d'un homme qui lui apportait une balle de lin à tisser. L'homme lui dit :

« Je viendrai chercher ma toile dans huit jours, et je vous donnerai neuf écus. Si elle n'est pas prête pour le jour dit, vous aurez de mes nouvelles. »

Puis il partit laissant le paysan fort étonné. Celui-ci travailla à sa toile avec ardeur, il y employa même ses nuits sans pouvoir en faire le quart.

« Je suis perdu, se dit-il; il me faudrait en-

core un mois pour terminer le tissage de ce maudit fil. Ah! je donnerais beaucoup à celui qui pourrait m'aider. »

Comme il finissait de parler, un petit homme habillé de vert ouvrit la porte de la maison et sauta aux pieds du tisserand.

« Je viens te tirer d'embarras, dit-il en entrant; j'ai entendu ta demande et me voici. Je commande que ta toile soit achevée à l'instant. En échange, je prendrai ton âme, si tu ne me dis pas quel est mon nom dans trois jours. Tu auras trois noms à dire : le mien devra s'y trouver. Au revoir! »

Le petit homme vert sauta dans la cheminée et disparut. Quant au tisserand, jetant les yeux sur sa toile, il la vit achevée, prête enfin à être livrée à son propriétaire. Le pauvre homme se trouva encore plus mal pris qu'auparavant. Comment découvrir le nom de ce diable (car c'en était un assurément.? C'était difficile ou plutôt impossible. Le lendemain, l'homme mystérieux se présenta chez le tisserand, prit la toile, et donna douze écus au lieu des neuf promis.

Le paysan avait sa marraine au village voisin. Or elle était fée. Il alla la trouver et lui demanda ce qu'il devait faire.

« Va demain au bois; cache-toi bien dans les broussailles et ne manque pas de venir me dire ce que tu auras entendu. »

Le lendemain le tisserand alla se cacher de bonne heure dans le bois. Le soir arriva ; il n'avait rien entendu. Il commençait à perdre espoir lorsqu'il entendit les branches craquer au-dessus de sa tête. Un grand diable noir sauta et vint tomber aux pieds du paysan qui ne bougea pas. Le diable remonta sur un arbre et se mit à dire d'une voix criarde:

Dick-et-Don ; Dick-et-Don ;
Ch'é min nom.
I nol séro point [1] !

Il répéta longtemps ces mots, et toujours de plus en plus fort. A la fin il s'éloigna. Longtemps encore le paysan entendit résonner dans le lointain :

Dick-et-Don ; Dick-et-Don ;
Ch'é min nom.
I nol séro point !

1. C'est-à-dire : Dick-et-Don ; Dick-et-Don ;
C'est mon nom.
Il ne le saura point !

Le tisserand revint et alla trouver de nouveau la fée sa marraine.

« Eh bien ! » lui dit-elle ; « qu'a dit le diable?

— Il a dit : *Dick-et-Don, ch'é min nom, i nol séro point.*

— Tu peux te jouer de lui ; il se nomme Dick-et-Don ; retourne chez toi ; il ne tardera point à y arriver. »

Le paysan fut bientôt chez lui. Il s'assit tranquillement devant un bon feu et attendit l'arrivée de messire Satan. Un grand bruit se fit entendre dans la cheminée et un petit homme tomba dans le feu et fit voler des myriades d'étincelles. C'était le diable qui, s'adressant au tisserand, lui dit d'un ton goguenard :

« Eh bien ! as-tu trouvé mon nom ? Voyons un peu jusqu'où va ton savoir.

— Je crois l'avoir trouvé. T'appelles-tu Jean?

— Non ; répondit le diable tout joyeux et dévorant le paysan des yeux.

— T'appelles-tu Pierre ?

— Non. »

Cette fois le diable se tint prêt à sauter sur sa victime pour l'emporter avec lui.

« T'appelles-tu... Il ne faut pas se tromper. Ne serait-ce pas... Dick-et-Don ? »

Satan poussa un rugissement affreux et se sauva par où il était venu. La maison se trouva remplie d'une fumée noire et suffocante qui obli-

gea le paysan à sortir pour quelques instants.

Depuis ce temps, le tisserand n'entendit plus parler du diable Dick-et-Don.

(Conté le 12 janvier 1878, par Alfred Haboury, d'Acheux (Somme).

II

LA BICHE BLANCHE

Un jeune prince partit un jour pour la chasse. Une trentaine des plus grands seigneurs de la cour le précédaient. Lorsqu'on fut dans la forêt, on se dispersa de côté et d'autre selon son caprice et sa fantaisie. Le prince ayant aperçu un cerf magnifique s'élança sur ses traces. Il courut presque toute la journée, toujours devancé par l'animal qui semblait ne point se lasser de la poursuite à laquelle il donnait lieu. Enfin le cheval du prince tomba mort et le cerf disparut dans le lointain. Le prince s'arrêta dans une clairière, tira quelques provisions de sa gibecière, et se mit à manger avec un appétit aiguisé par la longue course qu'il venait de faire. Puis le jeune homme se reposa sur le gazon. Il fut tout étonné de voir dans un fourré quelque chose de

blanc qui s'avançait vers lui. Le prince ne bougea pas et reconnut une biche blanche.

« Quel joli animal ! » se dit-il ; « je donnerais beaucoup pour l'avoir. Comme ma mère serait contente si je la lui rapportais ! »

En disant ces mots, il prit de petits morceaux de pain et les jeta à la biche blanche qui les mangea sans se montrer effrayée. Le prince continua ce manège et voulut amener l'animal à ses pieds en lui jetant du pain près de lui. Mais la biche n'approcha pas.

« Puisqu'elle ne veut point approcher, je vais la tuer. Cela me sera facile, elle est si près de moi ! »

Le prince prit son fusil, ajusta la bête, tira, et... ne vit plus rien : la biche blanche avait disparu.

Après avoir erré à l'aventure pour trouver un chemin qui le conduisît hors de la forêt, le jeune homme s'aperçut qu'il était perdu. Le soir était venu. Il fallait trouver une cabane, ou se résoudre à passer la nuit à la belle étoile. Le prince grimpa sur un arbre élevé et regarda autour de lui. Une petite lumière brillait au loin à travers les branches. Il prit son mouchoir blanc dans lequel il avait lié une pierre, et le jeta du côté de la maison. Ensuite il descendit de l'arbre et marcha dans la direction de son mouchoir. Il ne tarda pas à arriver devant une riche habitation.

« Pan ! pan ! — Qui est là ? — C'est le fils du roi qui vous demande hospitalité.

— Entrez; vous serez le bienvenu. »

Une grande et belle femme vint ouvrir au prince. Elle lui servit à manger, lui montra sa chambre et le fit coucher. Le lendemain matin, il lui raconta ses aventures dans la forêt sans omettre sa rencontre avec la Biche Blanche.

« Ah! vous avez vu la Biche Blanche? lui dit la femme.

— Oui; et je donnerais mille écus pour la rapporter à la reine, ma mère.

— Eh bien! cette biche m'appartient. Elle n'est ni à vendre ni à donner, mais elle est à gagner.

— Que me faudrait-il faire? Je suis prêt à tout entreprendre pour l'obtenir.

— Alors, suivez-moi; je vais vous montrer la tâche que vous avez à remplir. »

La fée (car c'en était une) conduisit le prince dans une grande forêt, et, lui donnant une scie, une pioche et une hache, lui dit :

« Vous allez, à l'aide de ces instruments, couper, lier, mettre en bûches et en fagots, le bois que vous avez devant les yeux. Ensuite vous défricherez le terrain, qui devra pour ce soir être rempli de plantes rares et de fleurs précieuses. Je veux aussi qu'on puisse voir une mouche voler d'un bout à l'autre du jardin. Si vous n'avez point terminé au coucher du soleil, j'enverrai des dragons vous dévorer. »

La fée s'éloigna. Le prince se mit aussitôt au travail. Aux premiers coups ses outils se brisèrent : ils étaient en carton. Le jeune homme se mit à pleurer. « Hélas ! » disait-il, « que ne suis-je resté au château de mon père; je ne serais point exposé à être dévoré par les dragons ! Maintenant ma perte est certaine ! » Tout en se lamentant ainsi, il vit venir à lui une belle demoiselle qui lui apportait à manger. Elle était envoyée par la fée dont elle était la fille.

« Mon beau prince, qu'avez-vous à pleurer ainsi? Ne pourrait-on pas vous consoler? »

Le jeune homme lui dit quelle tâche il devait remplir pour le soir.

« N'est-ce que cela? Il y a vraiment de quoi pleurer! ah! ah! mangez : je vous tirerai d'affaire. »

La fille de la fée prit une baguette et dit :

« Par la vertu de ma petite baguette, je commande que ce bois soit coupé et lié, et qu'à la place s'élève un jardin magnifique entouré d'une grille et rempli de fleurs. »

Elle avait à peine terminé que tout se trouva fait. Puis elle retourna au château. Le soir venu, la fée vint trouver le prince et fut toute étonnée de voir un beau jardin à la place de la forêt.

« C'est bien,» dit-elle; « mais la Biche Blanche n'est pas encore gagnée. Je vous ferai subir demain une nouvelle épreuve »

Le lendemain, elle conduisit le fils du roi devant un grand étang, lui remit trois seaux, et lui dit :

« Ce soir, cette eau devra être vidée et jetée pardessus la montagne. A la place vous construirez un château plus beau que celui du roi votre père. Sinon, vous serez dévoré par les dragons. »

La fée partie, le prince voulut enlever un seau d'eau. Le seau creva et l'eau retomba dans l'étang. Il essaya les deux autres seaux sans plus de succès : ils étaient en papier. Le jeune homme s'assit sur le bord de l'étang et se mit à pleurer. La deuxième fille de la fée lui apporta à manger et résolut de le tirer encore d'embarras. Prenant sa baguette magique, elle dit :

« Par ma baguette, j'ordonne que cet étang soit desséché à l'instant, et qu'à la place on aperçoive un palais magnifique. »

L'eau du lac se vida aussitôt et un château la remplaça. Il était éclairé par trois cent soixante-cinq fenêtres, formées chacune de deux vitres; douze portes donnaient accès dans son intérieur.

« Ne dites point cela à ma mère. Elle est si méchante qu'elle me tuerait ! » lui dit la jeune fille en s'éloignant.

La fée ne voulut point encore donner la Biche Blanche au jeune prince.

Elle voulut lui imposer le lendemain une

épreuve définitive. A cet effet, le prince eut pour mission d'aller porter un fruit à un des dragons enfermés dans une tour. S'il revenait sain et sauf, il aurait à choisir entre les trois filles de la fée La Biche Blanche y serait. S'il la prenait, il l'aurait pour épouse; s'il choisissait mal, il serait dévoré. Le prince dut accepter.

En allant porter à manger au dragon, il rencontra une des filles de la fée qui lui dit :

« Au-dessous de la porte de la tour, vous verrez un trou. Jetez-y le fruit et sauvez-vous. Je suis la Biche Blanche. Je me ferai connaître de vous en avançant mon pied droit devant ma jambe gauche. Adieu ! »

Le prince se conforma aux instructions qu'il venait de recevoir et revint au château. La fée fit placer ses trois filles devant lui et lui dit de choisir. Après les avoir examinées quelque temps, le prince désigna la Biche Blanche. La fée fut contrainte de la lui donner.

Le soir venu, le prince alla se coucher avec la jeune fée.

« Je crains ma mère, » lui dit-elle ; « je vais aller écouter ce qu'elle dit à mes sœurs. Elle est si cruelle qu'elle peut venir nous égorger d'un moment à l'autre. »

Elle rentra quelques instants après et annonça au prince que sa mère allait venir les étrangler. « Prends les bottes de sept lieues qui sont sous

le lit, et suis-moi. Si tu vois venir quelqu'un derrière nous, avertis-moi. »

Ils partirent tous deux en grande hâte. La fée arriva bientôt pour les tuer : le lit était vide. Elle appela une de ses filles et lui remit des bottes de quatorze lieues pour aller à la recherche des fugitifs. Elle lui recommanda aussi de les toucher si elle les apercevait, ce qui les rendrait immobiles jusqu'à son arrivée.

La jeune fille partit. Elle traversait en un saut les plus hautes montagnes et les villes les plus grandes.

Le prince ne tarda pas à l'apercevoir.

« Voici ta sœur, » dit-il à sa femme; « nous allons être ramenés au château.

— Par la vertu de ma baguette, je commande que tu sois changé en chapelle et moi en curé. »

La jeune fille passa presque aussitôt sans faire attention à la chapelle. Ne trouvant aucune trace des fugitifs, elle revint trouver sa mère.

« Eh bien! tu n'as rien vu?

— Non, si ce n'est une chapelle et un sonneur.

— Et tu n'as point vu que c'étaient le prince et ta sœur! »

De colère elle précipita sa fille dans la rivière. Puis elle envoya sa deuxième fille avec des bottes de vingt lieues. Le prince vit venir la jeune fille et en avertit la Biche Blanche qui s'écria :

« Par ma baguette, je commande que tu te changes en prunes et moi en prunier. »

Sa sœur passa et repassa devant le prunier sans se douter de rien.

« As-tu rejoint ta sœur? » lui dit la fée à son retour ?

— Non; je n'ai vu sur mon chemin qu'un prunier chargé de beaux fruits rouges.

— Et tu n'as pas vu que c'étaient le prince et la Biche Blanche! Tu vas périr comme ta sœur. »

La fée précipita sa dernière fille dans la rivière et partit avec des bottes de trente lieues.

« Voici ma mère, s'écria la Biche Blanche. Je commande que tu te changes en poisson et moi en rivière. »

La fée arriva aussitôt et ne fut point dupe du stratagème. Elle voulut toucher avec sa baguette le poisson et le ruisseau. L'eau se retira. et la méchante femme s'enfonça dans la boue et y mourut.

Le fils du roi partit seul pour le château de son père, laissant la Biche Blanche retourner à sa maison, d'où elle devait bientôt revenir. Elle avait recommandé au prince de ne point se laisser embrasser par ses parents, sinon il oublierait complètement et ses aventures et sa femme.

Il n'oublia point cette recommandation et ne voulut point permettre à ses parents de l'embrasser. Il se coucha. Sa mère s'approcha doucement

du lit de son fils et l'embrassa. En se levant le lendemain, le prince reçut la visite de son père, qui lui demanda pourquoi il était resté si longtemps absent du palais. Le jeune homme soutint qu'il revenait de la chasse et qu'il n'y était resté qu'une journée. On crut qu'il plaisantait.

Quelque temps après, le prince alla se promener avec deux jeunes seigneurs de ses amis. Ils entrèrent dans un des douze moulins du roi et y virent une belle demoiselle qui y était comme servante. Tous trois prétendirent la posséder. Ils convinrent de venir la trouver chacun leur tour pendant trois nuits.

Un des seigneurs arriva le soir et s'introduisit en secret dans le moulin. Il allait entrer dans le lit auprès de la servante, quand elle lui commanda de couvrir les tisons du foyer afin d'avoir du feu pour le lendemain. Le jeune homme prit la pelle et les pincettes et se mit au travail. Le feu continua toujours à brûler malgré ses efforts. Trois heures sonnèrent à l'horloge : il n'avait point réussi. De colère, il jeta les pincettes sur le pavé et fit un tel bruit que le meunier se leva et le mit en fuite.

Le lendemain, l'autre seigneur vint trouver la demoiselle. Elle lui donna à vider dans la cour un vase plein d'eau. Il eut beau verser; le vase resta toujours plein. Il n'avait point terminé à deux heures du matin. Prenant le vase malen-

contreux, il le jeta sur une pierre et le brisa. La meunière se leva et chassa encore le seigneur.

C'était au tour du prince. Il arriva au moulin et alla trouver la servante qui lui dit :

« Vous ne coucherez avec moi qu'après avoir changé de chemise. En voici une; mettez-la. »

Le fils du roi ôta sa chemise et voulut la remplacer par celle qu'on lui donnait. Il ne put y parvenir : il en avait à peine une demi-aune sur le corps qu'elle se retirait d'une telle façon que le prince découragé déchira la chemise et la jeta par la fenêtre. Le bruit attira le meunier qui chassa le jeune homme à coups de fouet. Le fils du roi ne se vanta de rien, comme on doit le penser.

Un autre jour, il entra chez un cordonnier pour y acheter des souliers. La fille de celui-ci était belle; elle plut au prince qui voulut l'épouser. Ses parents cherchèrent en vain à l'en détourner. Le mariage fut convenu. Les noces devaient durer trois jours. On y invita les douze meuniers du roi avec leur famille. La Biche Blanche, déguisée en servante, y fut appelée. Elle parut tout à coup avec une robe couverte de pierres précieuses. La cordonnière lui témoigna le désir de posséder la robe.

« Je vous la donnerai, » lui répondit la meunière, « si vous voulez me laisser passer la nuit avec le prince. »

Cela déplaisait fort à la cordonnière. Mais la robe était si belle !. Elle accepta et fit coucher la Biche Blanche dans le lit du jeune roi. Elle ordonna aux valets de mêler de l'opium au vin du prince, de sorte qu'il s'endormit en se couchant. La Biche Blanche voulut le réveiller. Il continua à dormir de plus en plus fort.

« Ah ! beau prince, » s'écria-t-elle, « si tu savais que je suis celle qui te tira des mains de ma méchante mère, tu repousserais bientôt la vilaine cordonnière que tu dois épouser dans deux jours ! Mais on t'a endormi ! »

La Biche Blanche fut obligée de se lever de grand matin. Elle sortit du palais pour rentrer bientôt après avec une robe encore plus belle que la première. Elle la céda à sa rivale aux mêmes conditions que l'autre. On endormit encore le prince. Il ne put entendre ce que lui dit la Biche Blanche. Un des valets avait tout écouté. Il raconta tout au jeune homme à son réveil. Celui-ci se promit de ne pas boire de vin de toute la journée.

Le soir la meunière se présenta avec une robe toute blanche qu'elle offrit encore à la cordonnière. Celle-ci n'en voulait point. La fille de la fée fit éteindre tous les flambeaux et l'on vit une robe de feu qui éblouissait les yeux par sa lumière. La cordonnière prit l'habit et fit entrer la Biche Blanche dans le cabinet du prince. Le jeune

homme se coucha bientôt après et écouta ce que disait la jeune fille. Il la reconnut et lui jura de l'épouser.

Le roi son père fut bien étonné lorsqu'il vit son fils lui amener une belle princesse et lui dire :

« Sire, voici une jeune fille qui m'a sauvé la vie dans la forêt où j'avais été chasser. Elle m'avait recommandé de ne point me laisser embrasser par personne à ma rentrée. On l'a fait sans doute, car je ne me rappelais plus rien. Elle se nomme la Biche Blanche; je veux l'épouser à l'instant.

— Mais, la cordonnière?

— On lui donnera cent écus et on la mettra à la porte. »

Les noces durèrent trois jours encore. J'y assistais. J'eus le malheur de laisser tomber un plat; on me donna un coup de pied dans le derrière pour m'envoyer vous raconter ce conte.

(Conté en janvier 1878, par A. Haboury, d'Acheux [Somme]).

III

JEAN DES POIS VERTS

Une femme n'avait pas d'enfants, Elle entendit un jour une de ses voisines raconter qu'on en pouvait avoir en plantant des pois dans une terre préparée d'une certaine façon.

« Si j'essayais, » se dit-elle, « je pourrais peut-être réussir à en avoir un! Je vais en planter un boisseau. »

Elle bêcha un carré de son jardin et y planta ses pois. Elle les arrosa tous les jours jusqu'au moment où elle vit paraître des milliers de petites têtes d'enfants qui s'élevaient au-dessus du sol. Le lendemain, les petits garçons, hauts tout au plus d'un demi-pouce, couraient de tous côtés. La paysanne en fut embarrassée. Elle prit le parti d'aller voir une fée, sa marraine, pour lui demander conseil.

La fée prit tous les enfants, à l'exception d'un seul, et les changea en lutins qui s'envolèrent de tous côtés. Voilà pourquoi il y a tant de *gobelins*, d'*houppeurs*, d'*herminettes*, de *fioles* [1], qui, jaloux de n'être point des hommes, n'ont pas de plus grand plaisir que d'égarer les voyageurs et de leur jouer toutes sortes de tours.

Le petit enfant conservé fut appelé Jean des Pois Verts. Il resta toujours tout petit. La fée lui fit présent d'une voiture et d'un habit magnifiques. Celle-là était faite d'une aile de *dord-midi* (coccinelle); les chevaux étaient deux *bibaches* (demoiselles); le cocher, une petite guêpe, et les laquais, deux fourmis noires. Son habit était une toile d'araignée, ses jarretières deux *filés-Madame* (fils de la Vierge).

Il vivait heureux avec sa mère, lorsque des voleurs attaquèrent la maison. Ceux-ci voulaient le tuer et allaient mettre leur projet à exécution, lorsque le chef les en détourna en leur disant qu'il leur serait utile dans une entreprise qu'il méditait. On laissa la vie à Jean, mais il fut emmené prisonnier. Les brigands allèrent aussitôt piller une église. La porte était close. Jean fut obligé d'entrer par le trou de la serrure et de tirer les verrous. Les bandits s'emparèrent de l'or et des objets précieux et se sauvèrent dans

1. Lutins familiers picards.

la campagne. Jean des Pois Verts fut placé dans la poche du chef qui ne s'en inquiéta pas davantage. L'enfant sortit doucement, se cacha dans les broussailles et guetta les voleurs. Il vit ceux-ci déposer leur butin dans une caverne et repartir bientôt pour une nouvelle expédition. Jean des Pois Verts entra dans la grotte et en emporta toutes les richesses. Il ne tarda pas à arriver à sa maison. Sa mère ouvrit et reçut son fils avec joie. Ils vécurent désormais riches et heureux...

A la mort de Jean des Pois Verts, la fée l'enleva au ciel sur une aigrette de chardon.

(Conté en janvier 1878, par A. Haboury, d'Acheux [Somme]).

IV

JEAN A LA TIGE D'HARICOT

Un pauvre homme, nommé Jean, planta un jour des haricots. Un de ceux-ci poussa si haut, si haut, que le sommet se perdait dans les nues. Lorsque les plantes se trouvèrent bonnes à récolter, le paysan se mit à en cueillir les gousses. Après avoir travaillé jusqu'au soir et rempli plusieurs paniers, Jean alla se coucher, remettant au lendemain la récolte de la plante gigantesque. Il jugea utile de commencer par le haut Il mit dix jours pour grimper au sommet. Là il aperçut la maison du bon Dieu. Il alla y frapper. Saint Pierre vint ouvrir et demanda ce qu'il voulait.

« Une petite aumône, car je suis un pauvre malheureux. »

Le saint voulut le jeter à la porte. Le bon

Dieu, attiré par le bruit, donna un âne à Jean en lui disant :

« Voici un âne qui te rendra heureux si tu le veux. Lorsque tu lui diras : Ane, montre ton talent ! il fera des louis d'or au lieu de crottes. »

Jean à la Tige d'Haricot partit et descendit sur la terre avec son âne. Il voulut avoir de l'argent pour acheter de quoi manger. A cet effet, il ordonna au baudet de montrer son talent. Jean eut de l'or à foison. Il en remplit ses poches et alla dans une hôtellerie qui se trouvait non loin de là. Il voulut se faire servir du vin le plus cher. L'hôtesse hésitait.

« Vous croyez que je n'ai pas d'argent ! Ah! ah! en voici, et des pièces toutes neuves encore! ah ! ah ! »

On lui apporta plusieurs bouteilles de vin qu'il paya aussitôt en recommandant à la femme de ne pas dire à son âne de montrer son talent. Jean ne tarda pas à s'endormir sur une table. L'hôtesse s'approcha du baudet et lui dit :

« Ane, fais voir ton talent à l'instant. »

Elle fut toute étonnée de voir le sol se couvrir aussitôt de pièces d'or qu'elle ramassa avec soin. Elle conduisit le grison dans une écurie et le remplaça par le sien. Jean se réveilla enfin, prit l'âne et alla retrouver sa femme.

« Tu as été bien longtemps parti, » lui dit-elle ; « je te croyais mort.

— Ah! femme; j'ai été trouver le bon Dieu; il m'a fait cadeau de cet âne qui donne de l'or à discrétion. Vois plutôt. »

En disant ces mots, il étendit un tablier sous l'âne et lui commanda de faire voir son talent. L'animal ne bougea pas. Jean le battit et ne réussit qu'à faire pousser au grison des *hi! han!* formidables, et à remplir le tablier de toute autre chose que ce qu'il en attendait.

Il remonta le long de la tige d'haricot et alla se présenter de nouveau à la porte du paradis. Cette fois le bon Dieu donna au paysan une table magique qui apprêtait à dîner. Jean la prit sur son épaule et commença à descendre le long de la plante. Le froid était vif; de gros flocons de neige tombaient de toutes parts. Le pauvre homme s'enveloppa dans une des feuilles de la plante et y passa la nuit. Le lendemain il redescendit sur la terre et alla à l'hôtellerie. La femme lui demanda ce qu'il voulait qu'on lui servît.

« Oh! pas grand'chose; voici une table qui va me fournir ce dont j'ai besoin. Voyez.... Table, fais ton devoir! »

Un festin magnifique se trouva prêt en un clin d'œil. Jean à la Tige d'Haricot mangea, but et s'endormit. L'aubergiste lui prit la table et la changea contre une autre. A son réveil, le paysan retourna à sa chaumière.

« Cette fois, femme, nous ne manquerons plus

de rien. Cette table nous donnera des aliments délicieux.... Table, fais ton devoir... Table, fais ton devoir.... » Mais rien ne parut.

Il remonta une troisième fois au ciel et obtint du bon Dieu une poêle qui frappait tous ceux qu'on désignait. Jean retourna à l'auberge.

Dès que l'hôtesse le vit paraître avec sa poêle, elle le fit entrer et lui demanda ce qu'il désirait.

« Peu de chose. Une bouteille de vin d'abord; ensuite..... nous verrons. »

La femme apporta du vin; Jean le but et dit à sa poêle de faire son devoir. L'ustensile de cuisine se mit à l'instant à battre l'hôtesse.

« Grâce!..... Grâce!..... » hurlait-elle. La poêle frappait de plus en plus fort.

« Grâce!.... et..... je vous..... rendrai votre âne.....

— Et ma table?

— Aussi... mais faites arrêter la poêle!..... »

La table et l'âne furent rendus à Jean, qui partit retrouver sa femme. Il arriva bientôt devant la porte de son habitation.

« Femme, femme! » s'écria-il joyeux; « j'ai retrouvé mon âne et ma table. Les voici... Ane, fais voir ton talent! Table, fais ton devoir. »

Un repas somptueux se trouva prêt à l'instant. Quant à l'âne, il se mit à remplir la maison d'or et d'argent. Jean à la Tige d'Haricot en remplit plusieurs caisses et fit construire un beau château.

Quelques années après, on trouva l'âne mort dans son écurie ; la table pourrit ; la poêle s'usa. On ne s'en inquiéta plus : on n'avait plus besoin de leurs services.

(Conté à Mailly-de-la-Somme, le 2 février 1878, par Jules Patte, de Colincamps [Somme]).

V

PIERRE LE BADAUD

Un pauvre homme avait un fils qu'il pouvait à peine élever par suite de la misère dans laquelle il se trouvait. Ce garçon ne brillait pas par la sagesse, aussi était-il battu souvent par ses parents. Si bien qu'un jour Pierre, pour éviter les coups dont on le gratifiait, se sauva, décidé à ne plus revenir à la maison paternelle.

Il lui fallait avant tout trouver un emploi. Pierre alla donc demander de l'ouvrage à un boulanger du village voisin.

« Sais-tu passer la farine, pétrir la pâte, chauffer le four, enfourner le pain ? » lui demanda le boulanger.

« — Oui, maître, je connais tout cela. Commandez-moi quelque chose et vous verrez que je connais mon métier.

— Allons, tu vas commencer par passer la farine, tandis que j'irai au village voisin chercher du blé. »

Pierre se mit au travail avec ardeur; il commença par délier tous les sacs de farine, et, croyant que son maître voulait passer la farine dans la cour, il se mit en devoir d'ouvrir la fenêtre et de jeter le contenu des sacs au beau milieu du ruisseau.

Les poules, les canards, les porcs profitèrent joyeusement de la bonne aubaine.

Lorsque son maître revint, Pierre était en train de jeter le dernier sac.

« Malheureux idiot! » s'écria le boulanger; « tu jettes toute ma fortune aux bêtes. Je ne te laisserai pas aller sans me venger. »

Et prenant un fouet, il en donna plusieurs bons coups au pauvre enfant, qui se sauva.

Ne voulant pas néanmoins retourner chez ses parents, Pierre s'en alla demander de l'ouvrage à un cordonnier qui lui commanda de couper des souliers pendant qu'il irait voir ses pratiques.

Pierre prit le tranchet et coupa une belle pièce de cuir en morceaux de toutes les formes et de toutes les dimensions. De sorte que, quand le cordonnier rentra dans son échoppe, il ne vit plus de sa belle pièce de cuir qu'un amas de morceaux au milieu desquels se te-

nait Pierre, attendant sans doute des compliments.

Malheureusement pour lui, il ne reçut pour sa peine qu'une volée de coups de tire-pied.

Prenant ses jambes à son cou, Pierre se sauva une seconde fois, décidé à rentrer chez ses parents. Comme il était encore à trois lieues de leur demeure et qu'il faisait déjà nuit, l'enfant se décida à rester en route et à coucher à la belle étoile.

Il se plaça sous une ruche et s'endormit. Des voleurs vinrent au milieu de la nuit pour s'emparer du miel, prirent les plus lourdes ruches et s'enfuirent, emportant dans un sac Pierre et la ruche.

Justement, l'enfant avait pris un paquet d'alênes au cordonnier. Il en prit une et l'enfonça un petit coup dans les côtes de son porteur.

« Aïe! aïe! vilaines bêtes! » cria celui-ci.

Un instant après, Pierre recommença son manège d'une telle façon que le voleur, croyant avoir affaire à tous les diables, laissa tomber le sac et son contenu et s'enfuit au plus vite.

La position de Pierre n'était pas plus belle pour cela, étant enfermé dans un sac bien lié. Néanmoins, à force de se démener, il parvint à trouer le sac et à en sortir après six heures de réclusion.

On voyait clair; Pierre se hâta de rejoindre la

maison de ses parents, où il rentra après avoir déclaré qu'on ne l'y prendrait plus, et peu satisfait de ses deux jours d'apprentissage.

Le coq chanta alors; messieurs, il était jour!

(Conté en picard, le 7 mars 1877, par M. Auguste Gourdin, ancien meunier à Warloy-Baillon [près Amiens]).

VI

LE MERLE BLANC

Un roi assez vieux avait trois fils. Les deux aînés étaient méchants, emportés, brutaux même. Quant au cadet, il était doux, mais assez simple d'esprit. Un certain jour, le roi les assembla tous trois et leur dit :

« On m'a assuré qu'à cinquante lieues d'ici, dans une grande forêt, il y a une bête merveilleuse qu'on nomme le Merle Blanc. Cette bête a le pouvoir de rajeunir celui qui peut la posséder. Me voilà avancé en âge : si donc quelqu'un pouvait m'apporter cette bête merveilleuse, je suis disposé à l'en récompenser par ma couronne. »

L'aîné, prenant alors la parole, demanda à son père de le laisser aller à la recherche du Merle Blanc et déclara qu'il ne reviendrait point sans l'avoir trouvé.

Le roi lui fit donner des armes, un bon cheval et de l'argent, et le laissa partir.

Après avoir marché bien longtemps, il arriva dans une grande et belle ville, où régnait alors un roi débonnaire et ami du plaisir. Le prince, bien accueilli par les habitants qui le voyaient porteur d'un beau sac rempli d'or, ne tarda pas à être introduit au milieu de la cour dissipée du roi régnant. De sorte qu'un an après son départ, il n'était pas encore de retour.

Voyant cela, le second des fils du roi partit à la recherche du fameux Merle Blanc, emportant comme son frère un beau cheval, des armes et de l'or. Il lui arriva les mêmes aventures qu'à son frère, qu'il rencontra, dépouillé de tout, dans la ville des plaisirs. Malgré cet exemple, il y mena une vie dissipée, oubliant complètement et son père et la couronne promise à celui qui pourrait ramener le grand Merle Blanc.

De sorte qu'un an après son départ, le roi n'en avait encore reçu aucune nouvelle.

Alors le cadet dit à son père :

« Sire, si vous me le permettez, j'irai, moi aussi, à la recherche de la bête merveilleuse, et, Dieu aidant, j'espère vous revenir avant trois mois. Faites-moi donner un peu d'argent. Je n'ai pas besoin d'armes et de cheval pour faire ce voyage. C'est à ma bonne étoile que je remets le soin de mon succès. »

Après quelques difficultés, le roi laissa partir son dernier fils.

Cinq jours après avoir quitté le palais de son père, le prince traversait une forêt lorsqu'il entendit les cris d'une bête. Courir dans cette direction et arriver auprès d'un renard pris au piège, fut pour lui l'affaire d'un instant. Emu de pitié, le jeune prince débarrassa le renard, qui le remercia en lui disant :

« Ecoute, tu m'as sauvé la vie. Pour te récompenser de ton bon cœur, je me mets à ta disposition ; quand tu auras besoin de mon assistance, tu diras : Renard, renard, passe monts et vallées, j'ai besoin de ton secours ! Je viendrai, et il n'est point de chose qui puisse me résister. Je sais que tu vas pour t'emparer du Merle Blanc. Il se trouve à deux lieues d'ici, à cent pas de la grosse tour de la ville. Il est dans une grotte gardée par deux dragons. Pour endormir ces bêtes, tu prendras seize pains de quatre livres et deux oies. Tu mettras tremper les pains dans l'eau-de-vie et tu iras près de la grotte jeter ces provisions aux dragons. Une heure après, le Merle Blanc sera en ta possession. Cours, et surtout fais diligence. Un dernier conseil : Ne rends service à personne avant que je ne t'aie revu. Adieu ! »

Ayant ainsi parlé, le renard disparut dans la profondeur du bois.

Resté seul, le prince continua sa route et ar-

riva bientôt aux portes de la ville où sa mise simple ne le fit pas remarquer. Ayant entendu le bruit de la trompette dans une rue voisine, il s'y rendit et y vit une nombreuse populace entourant les officiers du roi qui annonçaient l'exécution pour le lendemain matin de deux princes étrangers coupables de haute trahison.

Le jeune homme ne douta pas que ce ne fussent ses deux frères. Il alla acheter les pains, les oies et l'eau-de-vie qui lui étaient nécessaires, et partit pour rejoindre la grosse tour de la ville. Il y arriva, compta cent pas en allant droit devant lui, et trouva effectivement la grotte du Merle Blanc. Une grande odeur de soufre le suffoqua, mais il s'approcha et jeta aux dragons les provisions qu'il avait apportées. Une heure après, le fameux Merle Blanc était en sa possession. C'était un oiseau gigantesque dont les ailes brillaient comme le soleil.

« Que veux-tu de moi ? » demanda l'oiseau ; « parle ! je suis à tes ordres.

— Je voudrais d'abord que tu me fisses délivrer mes deux frères qui sont prisonniers du roi.

— Soit ! monte sur mon cou et je t'y conduirai. »

Ce disant, le Merle Blanc se rapetissa tellement qu'il ne parut pas plus gros qu'un coq. Le prince enfourcha ce nouveau coursier et se trouva bien-

tôt au milieu de ses frères, qu'il enleva au nez de leurs gardiens ébahis.

Malgré le bon service que venait de leur rendre leur cadet, les deux princes ne songèrent, aussitôt libres, qu'à s'emparer de la bête merveilleuse.

« As-tu vu, dit l'un, la belle carrière d'or qui se trouve là-bas ?

— Non, je n'ai pas songé à la regarder en passant.

— Alors, venez la voir. »

Et les trois frères de s'approcher du gouffre. Pendant que le cadet se penchait pour mieux voir, il fut poussé par ses deux frères et tomba au fond de la mine.

Lorsqu'il revint à lui, il songea au renard qu'il avait sauvé et se mit à crier : « Renard, renard, passe monts et vallées, j'ai besoin de ton secours ! »

Ces mots étaient à peine prononcés que déjà le renard était auprès de lui, et, en lui léchant les plaies que lui avait faites sa chute au fond du souterrain, le guérit complètement.

« Maintenant que te voilà guéri, » lui dit le renard, « il te reste à sortir du trou. A cet effet, tu vas te tenir à ma queue et je te remonterai. Ne t'avise pas de lâcher ma queue. car ce serait à recommencer. Tiens-toi bien ! Je monte. »

Et le renard monta en l'air, traînant après lui le prince cramponné à sa queue. Le renard allait

atteindre le bord du gouffre lorsque le prince, fatigué, le lâcha et retomba tout meutri au fond du gouffre.

Le renard revint trouver le jeune prince, le ranima et lui fit recommencer l'ascension du souterrain.

Cette fois, le prince arriva heureusement en terre ferme.

Après avoir remercié le renard des services qu'il lui avait rendus, le jeune prince s'en alla rejoindre le château de son père. Avant d'y arriver, il se vêtit d'un habit de garçon de ferme, se teignit le visage et vint demander au roi son père, qui ne le reconnut pas sous ces habits d'emprunt, de lui donner la garde du Merle Blanc que ses deux frères avaient rapporté comme leur conquête. Il fut accepté.

Il apprit alors que le Merle Blanc avait déclaré au roi qu'il ne le rajeunirait pas si on ne lui amenait celui qui l'avait conquis sur les deux dragons.

Les deux princes avaient dit à leur père que c'étaient eux-mêmes qui avaient pris la bête, et que c'était pour se venger que le Merle Blanc disait que ce n'étaient pas eux qui l'avaient pris.

Dès que le jeune prince fut entré dans la salle où se trouvait le Merle Blanc, il vit l'oiseau s'abaisser et lui commander de monter sur son cou, ce qu'il fit. Une seconde après, tous deux

étaient dans la salle du roi à qui ils racontèrent les supercheries des deux princes.

Outré de colère, le roi fit dresser deux bûchers dans la cour du palais, y fit lier ses deux fils aînés et les fit brûler vifs. Puis il prit sa couronne et la donna au jeune prince.

Un instant après le vieux roi était devenu jeune, grâce au fameux Merle Blanc.

(*Conté le 7 mars 1877, par M. Eugène Dupré, à Warloy-Baillon [Somme]*).

VII

JEAN DES POIS VERTS ET JEAN DES POIS SECS

Une femme avait deux fils qu'elle nomma, à leur naissance, l'un Jean des Pois Verts, l'autre Jean des Pois Secs. Celui-ci était peureux et lâche, un rien le faisait fuir. Le premier, au contraire, était vaillant et brave.

Jean des Pois Secs dit un jour à sa mère : « C'est vraiment un malheur que je sois si peureux. Mon frère va tous les soirs au village voisin voir les demoiselles sans crainte, et moi je n'ose faire un pas la nuit. Je voudrais bien y aller avec lui, mais il ne veut pas de ma société.

— Tu dis que ton frère est vaillant : eh bien ! nous l'éprouverons ce soir. Je ferai la malade, et quand il rentrera je lui dirai de m'aller chercher une pomme dans le grenier. Quant à toi

tu t'envelopperas d'un linceul et tu te coucheras sur les pommes. »

Le soir, Jean des Pois Verts rentra à l'heure habituelle. Voyant sa mère assise au coin du feu, il lui dit : « Comment, mère, tu es encore levée à cette heure?

— C'est que je ne suis pas bien portante. Je désirerais une pomme. Cours m'en chercher une belle dans le grenier.

— Soit, mère, j'y vais! »

Ce disant, il monta au grenier chercher le fruit. Au lieu de s'enfuir à la vue du fantôme, Jean des Pois Verts prit un bâton et en frappa plusieurs bons coups sur le dos de son frère en disant : « Tiens, on m'a toujours dit que les revenants n'avaient pas de corps. En voilà un qui a les côtes bien dures! Ha! ha! Tu iras porter au Diable des nouvelles de mon bâton! »

Et prenant une pomme, Jean des Pois Verts descendit comme si de rien n'était.

« Comment, » lui dit sa mère, « tu n'as pas eu peur du revenant qui est sur les pommes et que j'ai vu tout à l'heure?

— Mère, je sais bien que le fantôme n'est autre que mon frère. Je lui ai donné une bonne volée; s'il n'a pas crié, c'est qu'il ne voulait pas que l'on sût que c'était lui. »

Le lendemain soir, le brave Jean des Pois Verts repartit comme de coutume.

Alors son frère vint trouver sa mère et lui dit :

« Je verrai ce soir si Jean sera aussi courageux qu'hier. Nous avons la peau de la vache que nous avons tuée hier; je la mettrai sur mon dos et je monterai dans le prunier qui est au bout du jardin. Lorsqu'il reviendra le soir, tu l'enverras quérir quelques prunes, et nous verrons.

— Soit. Mais prends tes précautions ! »

Quand Jean des Pois Verts rentra le soir, il demanda à sa mère si elle était encore indisposée, Elle répondit que oui, et qu'elle avait envie de manger des prunes de l'arbre près de la clôture,

Jean alla au jardin et se dirigea vers le prunier, sur lequel il grimpa. Ce fut alors qu'il aperçut un animal étrange qui ressemblait assez à une vache. Sans s'en inquiéter, Jean cueillit quelques prunes qu'il alla porter à sa mère. Revenant ensuite avec son fusil, il fit feu sur l'animal qui tomba à terre en jetant un cri.

Au bruit, Marianne arriva et cria :

« Malheureux, que viens-tu de faire ? Tu as tué ton frère !

— Eh bien, mère, si je l'ai tué, c'est de sa faute. Pourquoi se cacher ainsi pour me faire peur ? Néanmoins, je vais me sauver au plus vite pour éviter les soldats de la maréchaussée. Donne-moi un pain et la peau de vache, que je m'en aille ! »

Et ce disant, Jean des Pois Verts partit.

A force de marcher, de marcher, il arriva dans une grande forêt, dans laquelle il résolut de passer la nuit. Il monta sur un chêne et s'installa dans les branches. Il vit alors au loin une faible lumière. Prenant son chapeau, Jean le jeta dans cette direction et s'apprêta à descendre.

Mais ayant entendu du bruit au bas du chêne, il regarda et vit quatre voleurs qui venaient de s'asseoir et comptaient leur argent.

« 1500 francs! 1550! 1700! 1702! Ce qui nous fait chacun 425 francs!

— C'est-à-dire 425 fr. 50, mon vieux!

— Tiens, tu n'es pas bête! tu auras 425 fr., te dis-je! et j'aurai 2 fr. en sus, car j'ai fait le coup. »

Ainsi parlaient les voleurs. Jean, prenant alors sa peau, la laissa tomber au milieu des brigands qui, se croyant surpris par le Diable, s'enfuirent en courant, abandonnant ainsi leur or que Jean des Pois Verts se hâta de ramasser.

Ensuite, il chercha son chapeau et se dirigea vers la chaumière.

« Pan pan! pan pan!

— Qui est là? » lui demanda une vieille femme qui parut à la porte.

« Je suis un pauvre voyageur. Donnez-moi l'hospitalité pour cette nuit.

— On ne loge pas ici, car c'est la cabane des voleurs!

Jean sollicita tant la vieille qu'elle le laissa entrer et lui donna une chambre, du pain et du vin. Ensuite Jean demanda des clous et un marteau, et cloua la porte; il ouvrit la fenêtre et se coucha, après avoir mis un sabre à sa portée.

Bientôt il fut réveillé par le bruit que faisaient les voleurs en rentrant.

La vieille disait : « Il y a ici un drôle qu'il faut vous dépêcher de tuer. Il a une bourse bien garnie. Comme il a cloué la porte, il faut passer par la fenêtre qui donne sur les champs. »

Aussitôt les brigands sortirent et vinrent pour escalader la fenêtre. Le premier qui se présenta eut la tête coupée net par Jean, et ainsi des autres. Ensuite, comme le soleil venait de se lever, Jean des Pois Verts décloua sa porte et sortit de sa chambre.

La vieille était là.

« Vieille gueuse, tu as voulu me faire tuer hier; mais il n'en a été rien. J'ai tué tous tes compagnons, et je vais t'en faire autant!

— Fais-moi grâce, » lui dit-elle, « et je t'indiquerai tous les trésors des brigands! »

Jean accepta et fut conduit par la vieille dans un caveau tout rempli d'or. Une charrette en fut remplie.

Le jeune homme prit son sabre et coupa la tête de la femme pour l'empêcher de révéler sa venue aux brigands qui pourraient encore exister.

Il marcha, marcha tant, qu'enfin il arriva à la maison de sa mère huit jours après l'avoir quittée. Il déchargea secrètement sa charrette et dit à sa mère d'aller emprunter le boisseau du roi pour mesurer les louis. Ce qu'elle fit. Jean mesura son or et ordonna à sa mère d'aller reporter le boisseau. Par malheur, un louis fut trouvé par le roi entre les cercles. Marianne fut appelée de nouveau.

« Qu'as-tu mesuré hier dans mon boisseau? » lui dit le roi.

« Sire, qu'aurais-je mesuré, si ce n'est de l'avoine?

— Tu mens. Tu as mesuré des louis. Et pour preuve, nous avons trouvé un louis entre les cercles.

— Noble seigneur! oui, j'ai mesuré l'or que m'a rapporté mon fils. Nous avons tué notre vache, et il a été en vendre la peau dans le royaume voisin. Il criait : « Tant d'écus qu'il y a de poils! Tant d'écus qu'il y a de poils! » Les paysans lui ont acheté la peau, et voilà pourquoi j'ai tant d'or. »

Marianne fut congédiée. Le roi fit tuer tous ses bœufs et fit porter les peaux dans les royaumes voisins par ses serviteurs qui criaient : « Tant d'écus qu'il y a de poils! » Ce que voyant, les paysans les chassèrent à coups de pierres.

Le roi fit de nouveau appeler Marianne.

« Malheur ! j'ai fait tuer tous mes bœufs pour en vendre les peaux, et voilà que personne ne veut me les acheter. On a voulu tuer mes serviteurs qui ont été les vendre. Pour t'être jouée de moi, tu vas périr !

— Sire, » répondit Marianne, « il est certain que si on n'a pas acheté vos peaux, c'est parce que les paysans, trompés une fois, n'ont pas voulu s'y laisser prendre une seconde. Tenez, je vais vous payer vos bœufs et vous me laisserez libre.»

Heureuse d'en être quitte à si bon marché, la mère de Jean alla chercher de l'or, paya le roi, et finit heureusement sa vie avec Jean des Pois Verts.

(Conté le 10 février 1877, par M. Antonin Morel, à Warloy-Baillon. [Somme]).

VIII

LE CORPS SANS AME, OU LE LION LA PIE ET LA FOURMI

Autrefois vivait un chiffonnier que ses parents avaient appelé « Kiou Cher » [1]. Un jour qu'il allait exercer son métier dans le village voisin, il passa à son habitude à travers bois pour raccourcir sa route. Il arriva à une clairière et là ses cheveux se dressèrent d'effroi et d'horreur. Devant lui étaient un Lion, une Fourmi et une *Épique* [2]. Ces animaux hurlaient à qui mieux mieux pour le partage d'un animal qui se trouvait près d'eux sur le gazon.

Le Lion s'avança alors vers le chiffonnier qui s'attendait à être dévoré, et lui dit :

1. C.-à-d. Petit-Chéri.
2. Oiseau du genre Pie.

« Jeune homme, nous sommes ici pour le partage de cette proie et nous ne pouvons nous entendre. Si tu veux nous donner à chacun notre part, tu auras une belle récompense. »

Plus mort que vif, Kiou-Cher prit son couteau et coupa la charogne en trois parts égales qui ne tardèrent pas à être dévorées.

Le Lion s'approcha alors du chiffonnier et lui dit :

« Pour te récompenser, ôte un poil de ma queue et conserve-le dans un étui. Lorsque tu auras besoin de ma force, tu diras : « Par la vertu de mon poil de lion, que je sois lion ! » et tu le deviendras »

La Pie lui donna une plume de sa queue en lui disant les mêmes paroles que le Lion. Il en fut de même de la Fourmi, qui donna une patte. Lorsqu'il eut reçu ces trois présents, Kiou-Cher reprit sa route. Arrivé au village, il alla de porte en porte offrir à échanger ses marchandises contre des chiffons. « A loques ! à loques ! » criait-il. A son grand étonnement, personne ne lui répondit. « Qu'y a-t-il donc ? » demanda-t-il à une vieille femme assise à son rouet devant la porte de sa cabane ; « je n'ai encore vu personne au village, si ce n'est vous.

— C'est que la fille du roi a été emmenée dans une tour sur la mer par le Corps-sans-Ame.

— Et qu'est-ce que ce Corps-sans-Ame ?

— C'est un monstre formidable qui a sept têtes.

Personne n'a pu le tuer jusqu'à présent. Le roi promet la main de sa fille à celui qui la délivrera. Personne ne s'est encore présenté.

— Allez, ma bonne femme, je vais courir délivrer la fille du roi ; vous en entendrez bientôt parler. Adieu. »

Kiou-Cher partit vers la mer emportant avec lui son étui. Après plusieurs jours de marche, il rencontra un homme qui gardait un immense troupeau de bœufs.

« Bonjour, bouvier ; pourriez-vous me donner un morceau de pain, et m'indiquer le château du Corps-sans-Ame ?

— Du Corps-sans-Ame ! Je suis son bouvier. Il va venir tout à l'heure, et il m'étranglerait s'il apprenait que je vous ai indiqué sa tour. Voici du pain. Sauvez-vous si vous tenez à la vie, car le dragon va venir et il vous dévorerait.

— Je ne le crains pas. Je vais rester et je le tuerai.

— Oh ! oh ! mon brave, vous voulez rire ! Si vous tenez à vous cacher, mettez-vous ici.

— Non, non. Je resterai. »

Le Corps-sans-Ame arrivait. Il mugissait comme mille tonnerres. Apercevant Kiou-Cher, le monstre lui dit :

« Qui es-tu, ombre de mes moustaches, poussière du néant[1] ? Que viens-tu faire dans mes domaines ?

1. Ces jurements se trouvent dans beaucoup de con-

— Je suis Kiou-Cher, et je viens pour te tuer et t'enlever la fille du roi. Tu vas voir. Par la vertu de mon poil de lion, que je sois lion.»

Et voilà le chiffonnier qui se jette, changé en lion, sur le monstre dont il arrache les sept têtes et qu'il laisse expirant sur un rocher. Puis, renseigné sur la position du château par le bouvier, le jeune homme se changea en pie et s'envola dans les airs. Il avait faim ; il prit un poisson dans son bec et l'avala. Il arriva bientôt près du château, qui était fermé par de lourdes portes. Comment entrer? Kiou-Cher se changea en fourmi, passa sous une des portes, délivra la princesse et se changea de nouveau en pie.

Prenant alors la fille du roi, il la conduisit au balcon d'une des fenêtres du château de son père. Celui-ci accourut et demanda à sa fille qui l'avait délivrée. Elle montra le chiffonnier qu'on fit entrer au palais.

La princesse avait un ancien amant qui était sur le point de l'épouser lors de son enlèvement. Il était désespéré de perdre celle qu'il aimait.

Un jour, la fille du roi se promenait sur le bord de la mer avec son sauveur et son ancien amant. Celui-ci précipita Kiou-Cher dans les eaux et revint avec la princesse, à laquelle il déclara

tes picards pour exprimer le mépris pour la petite taille de celui à qui s'adresse le géant.

que le chiffonnier était tombé à la mer dans un moment de distraction. A peine dans l'eau, le jeune homme s'était écrié :

« Par la vertu de ma plume, que je sois changé en pie. »

Aussitôt il se vit de nouveau oiseau, s'envola et alla se percher sur le toit du palais.

La princesse y pleurait la perte de celui qui l'avait sauvée au péril de ses jours. Ce qui ajoutait encore à sa tristesse, c'est que le roi avait déclaré qu'on la marierait le lendemain au brillant seigneur, qui maintenant ne lui plaisait plus. Vainement elle avait essayé de toucher le cœur du roi par ses prières, celui-ci s'était montré insensible. Le roi avait fait tuer tous ses bestiaux pour le festin de noces.

Tout le peuple était en fête. Seule la princesse avait le cœur navré. On l'emmena de force dans la salle du palais pour la marier. Au milieu du festin, le chiffonnier se présenta au roi et lui dit de faire fermer les portes, ce qui fut fait. Le marié, prétextant une indisposition, voulut se retirer; on ne lui en donna pas la permission. Puis Kiou-Cher raconta comment il avait été précipité à la mer.

La princesse se jeta dans ses bras en pleurant de joie. Les soldats du roi s'emparèrent du traître, le lièrent à un poteau et assemblèrent du bois auquel ils mirent le feu. L'amant fut bientôt brûlé.

Puis on maria solennellement le chiffonnier à la princesse qu'il avait sauvée.

Ils vécurent heureux et aimés de leurs sujets.

(Conté en picard par Juliette Sallé, de Warloy-Baillon [Somme], le 9 août 1877.)

IX

LA BAGUE MAGIQUE

Un boulanger avait trois fils, qui tous trois désiraient se marier avec la fille du meunier Thomas. Celle-ci répondait mal à leurs avances. Un jour, l'aîné des jeunes gens allait passer la soirée chez la meunière; il rencontra une vieille femme appuyée sur un bâton, qui avait tout l'air d'une sorcière.

« Bonjour, mon fils, où allez-vous ainsi? Ne craignez-vous point le Gobelin de la vallée?

— Hé! la vieille, croyez-vous que je vais vous conter ainsi mes secrets? Qu'il vous suffise de savoir que je ne suis pas venu ici pour votre laide personne. »

Et il passa son chemin. Il fut poursuivi jusqu'au moulin par les rires narquois de la sorcière, car c'en était vraiment une. En arrivant,

il parla de son amour à la belle meunière; mais elle n'en fit que rire.

Le puîné partit le même jour pour le moulin avec le mêmes intentions que son frère. Il rencontra la vieille femme ridée et cassée qui lui parla comme à son aîné. Il répondit aussi insolemment à celle-ci. Il en fut puni, car la meunière repoussa ses propositions.

Le lendemain, le cadet rencontra la sorcière.

« Bonjour, mon fils; où allez-vous ainsi? Ne craignez-vous point le Cavalier sans Tête de la montagne?

— Ma bonne mère, je vais au moulin demander la meunière en mariage. Je crains fort d'être rebuté. Quant au Cavalier sans Tête, je le crains peu, parce que je reviendrai avant le soir.

— Mon fils, prends cette Bague et passe-la à ton doigt. Chaque fois que tu diras *Dominus vobiscum*, le nez de la belle meunière s'allongera d'un pouce. Elle consentira ainsi à t'épouser. En disant *Et cum spiritu tuo*, le nez se raccourcira d'un demi-pouce. Adieu. »

En arrivant au moulin, il eut le bonheur de voir ses propositions agréées. Il n'eut pas besoin d'employer la Bague Magique. Peu de jours après, le mariage fut célébré.

A quelque temps de là, le jeune meunier se baignait dans la rivière. Il avait déposé ses habits sur la berge. Le curé du village voisin passa

près de là quelque temps après. Voyant les habits, il fouilla dans les poches, et y trouvant la Bague Magique se la mit au doigt et s'en alla.

Le dimanche suivant, le prêtre officiait. Au premier *Dominus vobiscum*, il fut tout étonné de voir son nez s'allonger d'un pouce. A la fin de la messe, une véritable trompe ornait la figure du pauvre pasteur. Et pour comble de malheur, le nez allait chaque jour s'augmentant; de sorte que le curé fut bientôt en état de faire cinquante fois le tour de son corps avec son nez. Dire son désespoir serait superflu. Il fit publier partout qu'il donnerait dix mille écus à celui qui pourrait le guérir. Plusieurs médecins se présentèrent : aucun ne put le débarrasser.

Enfin le meunier vint trouver le curé et s'offrit pour lui ôter sa difformité. Il prit la Bague Magique et récita des *Et cum spiritu tuo! Et cum spiritu tuo!* etc. jusqu'au moment où le nez arriva à sa longueur ordinaire.

Il reçut les dix mille écus qu'il apporta tout joyeux à sa femme.

(Conté en septembre 1877, par M. Alph. Ladent, de Warloy-Baillon [Somme]).

X

LE VIOLON MERVEILLEUX

Un jeune homme nommé Jean s'engagea un jour dans une ferme pour soigner les bestiaux. Au bout de trois ans, il résolut de s'en aller. A cet effet, il demanda à son maître de lui payer ce qu'il avait gagné. Celui-ci prit dans sa bourse... trois liards et les donna à Jean, qui s'en alla tout joyeux. Après avoir marché trois jours, il arriva à un carrefour où se tenait assis un vieillard salé, malpropre, en haillons, qui lui dit :

« Faites-moi une petite charité pour l'amour de Dieu !

— J'ai justement trois liards; je vais vous les donner. En trois ans j'en pourrai gagner autant. Prenez-les.

— Pour récompenser votre bon cœur, je vous donne à faire trois souhaits.

— En ce cas, je demande un Fusil qui ne manque jamais son but, un Violon qui oblige à danser, et la Parole franche, c'est-à-dire qu'on ne puisse jamais rien me refuser.»

Le pauvre homme réalisa les souhaits de Jean, qui continua son chemin moitié dansant et moitié courant. Il arriva ainsi dans un bois où il s'arrêta pour se reposer. Jean entendit alors une voix qui disait : « Ah! que ne donnerais-je pas pour avoir ce beau rossignol qui chante sur cet arbre! »

C'était le fermier qui avait donné trois liards au jeune homme. Celui-ci prit le Fusil qui ne manquait jamais son but et tua le rossignol, qui tomba dans un buisson de ronces et d'épines. L'avare se baissa et entra dans le fourré épineux où se trouvait l'oiseau. Prenant alors son Violon magique, Jean joua, et l'avare, emporté par une force merveilleuse, se mit à sauter, à bondir dans les ronces qui le déchiraient de toutes parts.

« Arrête! arrête! » criait-il au jeune homme; « je te donnerai cinq cents écus. Mais hâte-toi : je n'en puis plus. »

Jean cessa de jouer et reçut les écus du fermier qui s'en alla en grommelant et courut le dénoncer à la justice. Le jeune paysan fut donc arrêté, jugé et condamné à mort. L'exécution fut fixée au lendemain.

Le fermier, les juges, toute la population de la ville, étaient réunis sur la place, où avait été dressée une haute potence. Jean arriva et demanda aux juges de lui donner son Violon pour en jouer encore une fois avant d'être pendu. Le fermier se mit alors à crier : « Ne lui donnez pas le Violon!... Liez-moi! Liez-moi!» Mais Jean avait la Parole franche : on ne put lui refuser. Prenant le Violon merveilleux, il joua, et chacun se mit à danser sans pouvoir s'en empêcher, le fermier tout le premier. Lassés, exténués, mourant de fatigue, les juges prièrent Jean d'arrêter, lui promettant de le laisser libre. Le jeune homme cessa de jouer, et il put retourner à son village avec son Violon et son Fusil, dont il se servit encore dans maintes occasions.

(Conté en décembre 1877, par A. Ladent, de Warloy-Baillon [Somme).

XI

BRAS D'ACIER

Un soldat, surnommé Bras-d'Acier, était passé caporal depuis vingt ans. Ne pouvant devenir sergent, il alla trouver son colonel et lui demanda son congé. Comme ses supérieurs n'avaient rien à lui reprocher, il fut libéré. Avant de quitter son régiment, il reçut six écus neufs de cinq francs pour faire sa route. Le voilà parti, heureux comme un roi, pour retourner dans ses foyers. A peu de distance de la ville, il rencontra un pauvre homme qui lui demanda la charité.

« Mon cher monsieur, j'ai six beaux écus tout neufs, je vais vous en donner un. Il m'en restera encore cinq pour faire mon voyage. »

Le mendiant s'éloigna. Après s'être reposé quelques instants, le caporal repartit. Il s'arrêta

dans une ferme où il reçut la plus cordiale hospitalité. En quittant son hôte, il rencontra de nouveau le pauvre à qui il avait déjà fait l'aumône.

« La charité pour l'amour du bon Dieu! » dit celui-ci. Le soldat tira un nouvel écu de sa bourse et le donna. Quatre fois encore le mendiant se présenta et reçut jusqu'au dernier les écus du caporal.

Pour le récompenser il obtint du pauvre, qui n'était autre que le bon Dieu, une Baguette magique qui accomplissait tous les désirs de celui qui la possédait. Le soldat alla dans une hôtellerie pour y passer la nuit. L'hôtesse crut qu'il se moquait d'elle, car depuis longtemps personne n'osait plus venir loger, le Diable hantant la maison et faisant mourir les voyageurs.

« Logez-moi tout de même et je ferai déloger Satan. Pour cela je ne demande que du pain, un jambon, du vin, un jeu de cartes et une chandelle. »

L'hôtesse le laissa faire et lui donna ce qu'il demandait. Le soldat s'enferma dans l'appartement, s'assit devant un bon feu qui pétillait dans l'âtre, soupa et attendit. Minuit allait sonner. Un grognement se fit entendre et un objet pesant tomba par la cheminée aux pieds du caporal : c'était une jambe, qu'il jeta dans un coin de la salle. Une autre jambe suivit, puis un tronc hu-

main, deux bras et une tête portant deux longues cornes recourbées. Tout cela rejoignit la jambe et forma le corps du Diable, qui vint s'asseoir devant le militaire.

« Tu n'as pas peur, mon brave. Mais pourquoi ne m'as-tu pas laissé dans le foyer ?

— Fallait le dire, fallait le dire, et je vous aurais laissé griller. C'est fait, n'y pensons plus. Jouons une partie de cartes.

— Je le veux bien ; jouons. »

Et les deux ennemis se mirent à jouer à *berniques*. Une des cartes tomba par terre. Satan voulut forcer le soldat à la ramasser.

« Je ne la ramasserai point.

— Tu le feras.

— Ce sera toi.

— Je vais te tuer si tu ne te hâtes point.

— Tu crois, Satan. Eh bien! dis-moi des nouvelles de ceci : « Par la vertu de ma baguette, je commande que tu sois lié, garrotté et enfermé dans mon sac ! »

Ce qui fut fait. Le lendemain, le soldat alla trouver des forgerons auxquels il donna quelque argent pour battre pendant deux heures le Diable sur une enclume. Le Diable hurlait, criait sans se tirer du mauvais pas dans lequel il se trouvait. Il dut consentir à signer un écrit par lequel il consentait à ne plus jamais entrer dans l'hôtellerie. De cette façon, il put reprendre sa liberté.

Le soldat n'était plus loin de son village lorsqu'il passa devant la boutique d'un pâtissier. Des gâteaux de toute espèce étaient exposés à la vitrine. L'ex-caporal entra et demanda le prix des brioches et des gâteaux. On lui en montra à cinq francs, à trois francs et à cinquante centimes.

« Voulez-vous, » dit-il au pâtissier, « me donner ces trois gâteaux pour un sou ?

— Pour un sou ! vous raillez. Je vous les donnerai pour dix francs.

— Je les aurai pour rien, en ce cas. Par la vertu de ma baguette, que tous vos gâteaux se mettent dans mon sac. »

A l'instant le sac fut rempli de pâtisseries. Le soldat s'en alla sans payer, poursuivi par les cris du marchand qui le dénonça à la police.

Les archers conduisirent le voleur en prison.

Il fut condamné à être pendu le surlendemain. Il s'échappa trois fois de prison, et trois fois il fut repris. On fut obligé de le lier pour l'amener au lieu de l'exécution. Il avait conservé en secret un morceau du bâton merveilleux, et en l'invoquant, il fit enfermer tous les assistants, sans qu'ils pussent comprendre comment cela se faisait, dans la prison qu'il venait de quitter. Il n'eut pas de peine alors à s'enfuir.

Lorsqu'il fut rentré dans son pays, il s'écria : « Par mon bâton, que mon sac revienne me trouver. » Et le sac se trouva à l'instant près

de lui. Le soldat se maria avec une jolie femme, qu'il obtint encore au moyen de sa baguette, eut de nombreux enfants, et vécut longtemps aussi heureux qu'il est possible de l'être.

Lorsqu'il mourut, son âme partit pour le royaume des esprits, emportant avec elle le sac et la baguette magique. Le soldat alla frapper à la porte du paradis.

« Pan! pan! — Qui est là? — Ouvrez. C'est moi, Pierre Bras-d'Acier, ex-caporal de son vivant. — Ah! c'est toi. Que veux-tu? — Je voudrais une petite place dans le paradis. — Il n'y a pas de place pour un voleur, Va-t'en! » lui dit saint Pierre en lui fermant la porte au nez.

Sans se déconcerter, l'esprit alla frapper à la porte du purgatoire. Un grand ange aux longues ailes dorées vint entrebâiller la porte. Après avoir écouté le caporal, l'ange regarda sur un grand livre, et, n'y trouvant point le nom de celui-ci, le jeta à la porte.

« Pour le coup, se dit notre homme, je suis perdu. Il faudra aller en enfer. J'aurais pourtant mieux aimé grelotter de froid dans le paradis que de griller dans le logis de Satan, qui ne m'épargnera pas, je le crains. »

Aux coups appliqués sur la porte de l'enfer, Satan se montra.

« Que désires-tu? » dit-il à l'âme du soldat.

— Une place dans l'enfer. On ne veut point me

recevoir dans le paradis ni dans le purgatoire; je suis forcé de venir ici.

— Ah! c'est toi qui m'as mis dans ton sac autrefois. Crois-tu que je veuille renouveler connaissance avec toi? Par l'enfer, il n'en sera pas ainsi. Tu peux t'en retourner. »

Également repoussé de partout, le soldat prit le parti de retourner trouver saint Pierre. Celui-ci vint ouvrir et, voyant que c'était Bras-d'Acier, s'apprêta à refermer la porte. Le soldat le pria de mettre son sac dans le séjour céleste. Le saint accepta.

« Par la vertu de mon bâton, que je sois transporté dans mon sac! » dit le caporal, qui se trouva aussitôt dans le paradis. Le portier voulut le faire sortir : il ne put y réussir. Il alla trouver la sainte Vierge, qui ne fut pas plus heureuse. Jésus-Christ n'eut pas plus de pouvoir. On fit venir le Père éternel, qui demanda au soldat pourquoi il s'obstinait à rester. Celui-ci s'expliqua et dit qu'il tenait sa baguette d'un mendiant. Dieu le laissa dans le paradis, et comme saint Pierre et Jésus-Christ persistaient à vouloir faire sortir son protégé, il prit le parti de s'en aller dans une autre partie de l'univers. Les saints, les saintes, les anges, les chérubins, le Saint-Esprit le suivirent dans sa retraite. Jésus-Christ, se voyant abandonné, dit à saint Pierre : « Il faut laisser ce rustre ici et rappeler mon père. Sans cela je

craindrais fort de m'ennuyer pendant toute l'éternité. »

Le Père éternel revint. C'est de cette façon que Bras-d'Acier est entré dans le paradis, où il est encore, s'il a conservé sa bonne baguette magique.

(Conté en septembre 1877, par M. Alph. Ladent, de Warloy-Baillon [Somme]).

XII

LES TROIS SOUHAITS

Un soldat avait perdu ses parents. Il ne lui restait plus qu'un grand-père qu'il n'avait point vu depuis longtemps. Ce militaire, nommé Tholomé, alla trouver un jour son capitaine et lui demanda un congé de trois mois.

« Comme je n'ai rien à te reprocher, » lui répondit son supérieur, « je t'accorde volontiers la permission de t'en retourner. Je te ferai délivrer trois livres de pain et six liards. Tu pourras alors partir. »

Tholomé s'en alla par la grande route.

Il ne tarda pas à rencontrer une vieille femme qui lui demanda l'aumône. Le soldat prit une livre de pain et la lui donna. « Dieu vous le rendra ! » dit la vieille en s'éloignant.

A quelques pas de là, Tholomé rencontra un vieillard qui lui dit d'une voix dolente :

« Faites la charité à un pauvre malheureux qui n'a pas mangé depuis deux jours.

— Depuis deux jours! Tenez, voici une livre de pain, mangez-la.

— Dieu vous en récompensera, Tholomé. Adieu.»

« C'est drôle tout de même, » se dit le soldat en s'éloignant. « Je n'ai jamais vu cet homme, et il me connaît. »

Il fut tiré de ses rêveries par un nouveau mendiant à qui il donna sa dernière portion de pain. Trois autres suivirent et reçurent chacun deux liards Le dernier mendiant se changea en un génie brillant comme le soleil, qui lui dit :

« Tu viens de faire la charité au bon Dieu. Pour te récompenser, j'accomplirai les trois souhaits que tu vas former.

— En ce cas, je vous demande que la personne que je ferai asseoir sur le banc de pierre qui se trouve à la porte de notre maison, y reste tout autant que je le désirerai. Pour deuxième souhait, je demande que celui que je ferai monter sur notre cerisier y reste aussi longtemps que je le voudrai. Enfin, pour dernière demande, je veux une bourse qui ne laisse sortir ce que j'y enfermerai que sur ma volonté expresse.

— C'est bien. Je t'accorde tout ce que tu viens de me demander. »

Tholomé rentra à la maison paternelle, embrassa son grand-père, qui ne pensait plus le revoir, et se maria avec une de ses cousines. Les trois mois de congé se trouvèrent bientôt passés. Il lui fallait donc retourner au régiment, ce qui ne faisait pas son affaire. Le soldat jugea qu'avec les souhaits qu'il avait formés, il ne devait craindre personne, toute la maréchaussée fût-elle à ses trousses. Il attendit les événements.

Quelques jours après, un gendarme se présenta chez Tholomé pour le conduire au régiment.

« Je suis prêt à partir. Laissez-moi seulement le temps d'embrasser mon pauvre grand-père. Il est si bon pour moi! En attendant, asseyez-vous sur ce banc de pierre »

Un moment après, Tholomé se présenta et sortit dans la rue. Le gendarme voulut se lever pour le suivre, il ne put bouger de place.

« Tholomé, laisse-moi libre de m'en aller, et je te donnerai un congé de six mois.

— Volontiers, volontiers.

Grand Dieu, fais que l'archer
Se lève et s'en aille chez lui;
Grand Dieu, laisse-le aller :
C'est Tholomé qui t'en prie. »

Le gendarme s'en alla, laissant libre le soldat,

qui passa ses six mois aussi vite que les trois mois qu'on lui avait accordés auparavant.

Un autre archer revint chercher Tholomé.

« Mon ami, laisse-moi dire adieu à mon grand-père. En attendant, assieds-toi sur le banc de pierre.

— Ah! tu crois que je vais rester comme un terme sur le banc de pierre. Non, non, il n'en sera pas ainsi, suis-moi à l'instant. »

Le soldat passa par le jardin et grimpa sur un grand cerisier chargé de fruits rouges et vermeils. Le gendarme l'y suivit et se mit à manger. Lorsqu'il voulut descendre, il se vit retenu par une force invincible qui le tenait attaché aux branches. Il fut obligé de promettre au soldat de le laisser libre pendant un an. Tholomé s'écria :

« Grand Dieu, fais que l'archer
Descende et s'en aille chez lui;
Grand Dieu, laisse-le aller :
C'est Tholomé qui t'en prie. »

Au bout d'un an, un autre gendarme arriva et emmena Tholomé. En passant près d'un grand peuplier, l'archer s'allongea tant qu'il s'éleva fort au-dessus de l'arbre.

« Puisqne tu es si adroit, » lui dit le soldat, « pourrais-tu te raccourcir jusqu'au point de devenir semblable à une mouche ? »

Le gendarme se changea aussitôt en une mouche qui vint se poser sur le bras du militaire, qui l'attrapa et l'enferma dans sa bourse magique. Puis il alla trouver un forgeron, à qui il donna un demi-écu pour donner un coup de marteau sur la bourse.

« Laisse-moi! laisse-moi! » hurla le gendarme. « Ne me tue pas et je te donnerai un congé définitif.

— Soit, puisque tu le veux. Va-t'en. »

Et l'archer s'en retourna.

Quant à Tholomé, il vécut si longtemps, qu'il ne pouvait plus compter ses années lorsqu'il mourut.

(Conté le 1er janvier 1878, par M. Emile Duchemin de Warloy-Baillon [Somme].)

XIII

LA TIGE DE FÈVE

Un pauvre paysan se plaignait un jour de ses infortunes. Un mendiant qui passait lui dit :

« Hé! l'ami. Qu'avez-vous à vous lamenter?

— Mon brave homme, je meurs presque de faim; je gagne à peine de quoi acheter du pain pour ma femme et moi. J'ai beau m'adresser au bon Dieu, ma fortune ne s'en augmente pas d'un denier. Sans doute qu'il est trop haut placé pour m'entendre.

— Console-toi; voici une fève que tu planteras près de l'âtre. Elle montera si haut qu'en y grimpant tu arriveras au ciel. Adieu! »

Le mendiant disparut aussitôt. Quoique peu confiant dans sa fève merveilleuse, le paysan la planta. Deux jours après, elle sortit de terre,

monta jusqu'au haut de la cheminée et finit par se perdre dans le ciel. Le paysan grimpa à la tige dont les feuilles lui servaient d'échelons. Après de longues heures de marche, il arriva dans une plaine délicieuse embellie par une multitude de fleurs qui l'embaumaient. Il suivit un sentier qui le conduisit à une riche habitation. C'était la demeure de saint Pierre.

« Pan! pan! — Qui est là? — Ouvrez toujours. » Saint-Pierre parut et demanda au paysan ce qu'il venait faire dans ce lieu.

« Je suis venu vous trouver pour obtenir du bon Dieu une petite maison sur le penchant de la colline, avec une petite somme d'argent pour m'aider si je deviens malade.

— N'est-ce que cela? Tu peux retourner chez toi, ton souhait est exaucé. »

Après avoir remercié le portier du paradis, le paysan redescendit. Il trouva sa femme en extase devant une belle maison dans la cour de laquelle picoraient de nombreux volatiles. Malheureusement l'ambition s'empara de la paysanne. Son heureuse médiocrité ne lui suffit plus. Elle força son mari à grimper de nouveau au ciel Il le fit et arriva devant saint Pierre.

« Te voilà encore. Que te manque-t-il donc, pour venir me trouver? N'as-tu pas trouvé ta maison et le petit trésor?

— J'ai reçu tout cela et j'en serais heureux,

Dieu merci, si ma femme ne m'avait pas forcé de revenir pour obtenir de Dieu un château magnifique avec de grands trésors et de riches équipages.

— Tu auras tout cela puisque tu le veux. Mais je crains que cela ne te nuise. »

En rentrant, il eut peine à se frayer un passage dans la foule de valets qui encombraient un salon magnifique. Il osa à peine lever les yeux vers sa belle compagne, habillée richement et couverte de diamants, trônant au milieu de caméristes et de suivantes attentives à prévenir ses moindres désirs. L'ambitieuse princesse ne se contenta point de sa position.

« Retourne trouver le bon Dieu et demande-lui de me faire reine.

— Il m'est impossible d'agir ainsi. J'y ai déjà été deux fois, c'est bien assez. Saint Pierre pourrait me précipiter du haut du ciel.

— Pars, je le veux ou bien je te quitte. On n'a jamais vu un homme si peu complaisant : il me laisserait mourir plutôt que de me satisfaire. Ah! que j'ai du malheur! »

Le paysan, le cœur gros, grimpa une troisième fois le long de la tige de fève. Il trouva le visage du saint singulièrement sévère. Néanmoins il fut fait droit à sa demande.

Le voilà entouré de gardes, de soldats qui veillent sur lui. Des ambassadeurs étrangers arrivent

chaque jour lui apporter des présents et lui demander son amitié.

Quant à la reine, elle aurait pu jouir d'une félicité complète. Il semblait que rien n'eût dû manquer à son bonheur. Il n'en était pas ainsi. Elle força de nouveau son mari d'aller demander pour elle le titre de pape. Il fallut obéir. Cette fois, le roi manqua tomber évanoui à l'aspect de saint Pierre. Il s'expliqua pourtant.

« Misérable, s'écria le saint; comment oses-tu me demander pareille chose? Je te préviens que je ne céderai plus à tes désirs. Puisque ta femme veut être pape, qu'elle le soit; grand bien lui en arrive! »

Ce nouveau titre ne put pas plus que les autres suffire à la femme; elle voulut être Dieu. Son mari grimpa une dernière fois à la tige de fève. Il n'eut pas sitôt expliqué sa demande qu'il fut précipité du haut du ciel. Il tomba meurtri devant sa cabane d'autrefois et y trouva sa femme dans ses pauvres habits de jadis. Quant à la fève, elle fut brisée par un coup de foudre épouvantable qui manqua de renverser la chaumine.

(Conté en décembre 1877, par Mademoiselle Zélia Graux, de Warloy-Baillon [Somme]).

XIV

LES SIX COMPAGNONS

Six paysans se trouvaient un soir réunis à la veillée.

« J'ai toujours eu l'intention, » dit l'un, « d'aller voir la mer. Malheureusement il ne m'a pas encore été permis de me contenter. Vous plairait-il de partir demain avec moi pour voir cette grande masse d'eau dont on dit tant de merveilles ? »

Tous ayant accepté, on convint de partir le lendemain. Le jour d'après, les paysans se mirent en marche. Ils arrivèrent bientôt en vue d'une grande plaine remplie de blés auxquels le vent communiquait des ondulations pareilles à celles de l'Océan.

« La mer! la mer! » s'écrièrent à la fois les six compagnons, qui se jetèrent à plat ventre dans les épis pour nager.

Ils arrivèrent à un puits profond. Craignant qu'un d'eux ne fût dans le gouffre, ils se comptèrent. « Un, deux, trois, quatre, cinq, » dit l'un en oubliant de se compter. « Il y en a un dans le puits. Que faire? Ecoutez, je vais l'appeler. Hé! Thomas, y est-tu? »

Il leur sembla distinguer le mot : « Oui ». Afin d'arriver au fond pour remonter leur camarade, ils appuyèrent par les deux bouts un bâton sur les bords du trou ; puis Jacques, le plus fort de la bande, se suspendit par les mains à la canne. Un autre se cramponna à ses pieds, puis encore un autre, jusqu'au dernier.

« Le vois-tu? » cria Jacques à celui-ci. « Hâte-toi, car les mains me font mal.

— Je ne l'aperçois point.

— Il m'est impossible de vous soutenir plus longtemps. Tenez-vous bien pendant que je vais cracher dans mes mains. »

Et le paysan, lâchant le bâton, tomba avec ses compagnons au fond de l'eau bourbeuse, qui les engloutit.

(Conté en 1876, par M. Bonneville, à Warloy [Somme]).

FIN

TABLE

PRÉFACE..... III

PREMIÈRE PARTIE

CONTES D'ANIMAUX. — LES HOMMES FORTS. — LES AVENTURES MERVEILLEUSES. — LES FÉES. — LE DIABLE. — CONTES POUR RIRE. — RANDONNÉES.

I. — Le Loup et le Renard *(Ile-de-France)*..... 3
II. — Les Chèvres et le Loup *(Lorraine)*..... 9
III. — Le Loup et les Biquets *(Normandie)*..... 13
IV. — Les Bêtes du Meunier et les Loups *(Picardie)*..... 17

V. — Les Poussins *(Comtat Venaissin)* 21
VI. — Jean de l'Ours et ses Compagnons *(Provence)*..... 23
VII. — Quatorze *(Picardie)* 39
VIII. — L'Homme de Fer *(Lorraine)*.. 43
IX. — Le Cheval enchanté *(Canada)*. 51
X. — Les Aventures de Marchand *(Berry)* 63
XI. — Les Figues merveilleuses *(Canada)* 75
XII. — Les trois Chars *(Canada)*.... 83
XIII. — Les trois Fils du Roi *(Alsace)*. 89
XIV. — L'Aiguille, le Chien et la Princesse *(Lorraine)*.. 101
XV. — L'Arbre qui Chante, l'Oiseau qui Parle et l'Eau d'Or *(Provence)* 106
XVI. — Le Fidèle Serviteur *(Lorraine)*. 115
XVII. — La Fée Grenouille *(Alsace)*.... 125
XVIII. — Les trois Fées voleuses *(Canada)*..... 131
XIX. — Les trois Roses et les trois Chiens *(Normandie)*..... 135
XX. — Le petit Garçon de Neige *(Limousin)* 141
XXI. — La petite Souris blanche *(Normandie)* 145
XXII. — Le Diable sans Cornes *(Normandie)* 151
XXIII. — Le Diable Batteur *(Berry)*..... 157
XXIV. — La Mort jouée *(Artois)*..... 163
XXV. — Pouçot *(Berry)*..... 167

XXVI. — Les petits Garçons et le Diable *(Normandie)*..... 173
XXVII. — La Flûte et l'Anneau enchantés *(Artois)*..... 179
XXVIII. — La Baguette magique *(Artois)*. 185
XXIX. — La mauvaise Mère *(Alsace)*..... 191
XXX. — La Coquette punie *(Picardie)*.. 197
XXXI. — Les trois Filles et les trois Cavaliers *(Lorraine)*..... 203
XXXI bis. *Variante (Franche-Comté)*..... 209
XXXII. — Les rusés Voleurs *(Normandie)*..... 211
XXXIII. — Jean-Chiffon et sa Famille *(Picardie)*..... 215
XXXIV. — Petit-Pou et Petite-Puce *(Berry)*..... 217
XXXV. — Les Mensonges *(Berry)*.. 221

DEUXIÈME PARTIE

CONTES PICARDS

(Romania).

I. — Dick-et-Don. 227
II. — La Biche-Blanche 233
III. — Jean des Pois-Verts..... 245
IV. — Jean à la Tige d'Haricot..... 249
V. — Pierre le Badaud..... 255
VI. — Le Merle Blanc..... 259

VII. — Jean des Pois-Verts et Jean des Pois-Secs..... 267
VIII. — Le Corps sans Ame, ou le Lion, la Pie et la Fourmi..... 275
IX. — La Bague magique..... 281
X. — Le Violon merveilleux..... . 285
XI. — Bras d'Acier..... .. 289
XII. — Les trois Souhaits..... 297
XIII. — La tige de Fève..... 303
XIV. — Les Six Compagnons... 307

Le Puy. — Imprimerie de Marchessou fils.

3 2044 014 189 625

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

NOV 14 1991